DÉDICACE

—

La place qu'Alfred Vallette occupait dans la société littéraire, ou plus justement dans la société humaine, on commence d'en prendre mesure, maintenant qu'il l'a désertée. L'historien rigoureux devra, pour bien saisir cette noble figure, lire la presse du monde entier pendant l'automne de l'année 35.

Si le *Mercure de France* avait cru devoir rassembler les hommages de tous les écrivains qui, jadis ou naguère, ont fréquenté la maison, de tous ceux qui doivent à son fondateur une parcelle de leur renommée, ou même encore de tous ceux qui, avec une intelligente passion, observent les expériences et les aventures de l'esprit, nous aurions dû faire appel à presque tout ce qu'il y a de grand et d'illustre dans les lettres contemporaines. Il est bon de penser que nous n'épuisons pas ici ce trésor de gratitude, d'estime et d'amitié qui s'est accumulé pendant un demi-siècle au fond des cœurs.

Les amis et les collaborateurs d'Alfred Vallette qui l'évoquent aujourd'hui ne se sont point concertés pour se distribuer les rôles. Alfred Vallette était un homme d'une seule pièce. C'est en vain que l'on eût fait effort pour séparer en lui la personne, le personnage et la personnalité. On ne trouvera donc pas, dans les pages de ce volume, vingt visages différents, vingt histoires discordantes, mais un seul et magnifique portrait auquel ont collaboré les esprits les plus divers.

Je ne crois pas outrepasser mon mandat en priant madame Rachilde, dont le nom éclaire toutes les pages ici recueillies, d'accepter ce portrait comme une respectueuse offrande.

GEORGES DUHAMEL.

ALFRED VALLETTE
A CHOISI

—

Que dire d'Alfred Vallette, qui ne soit la répétition du témoignage unanime de ses collaborateurs du *Mercure,* et des auteurs de sa librairie ? Les grands mots tombent tout seuls de la plume, labeur, devoir, conscience, volonté, mais sans rien de sévère, tout cela tempéré, souriant, calme. Les cinquante ans, où je ne le voyais qu'à longs intervalles, il se montrait toujours le même, que le succès n'avait pas changé; le même qu'à la fondation de la « petite revue » devenue le périodique le plus solide d'aujourd'hui, avec une maison d'édition, créée de toutes pièces, dont le catalogue demeure le plus révélateur et le plus vivant d'un demi-siècle de littérature et de pensée.

Dois-je avouer qu'aucun de ses camarades de début ne pouvait prévoir cette carrière unique d'Alfred Vallette? Il partait pour un destin de romancier, avec *Le Vierge,* dont le titre effaroucha ! Depuis, les gares en ont vu d'autres. Peu après devait paraître le *Mercure de France,* auquel nous assignions la durée ordinaire, une douzaine de numéros. C'était vers 1889...

Que nous en avions vu sombrer, déjà, de ces brûlots éphémères, qui savaient torpiller les vieilles escadres de haut-bord, la *Pléiade,* de Darzens, de Mikhaël, de Maeterlinck, la *Revue Indépendante,* la *Revue Wagnérienne,* d'Edouard Dujardin, et de Wysewa; la *Vogue,* de Gustave Kahn, les *Entretiens,* de Vielé-Griffin, *Lutèce,* de Trezenik, le *Carcan,* de Paul Adam et... de moi, deux numéros, la *Plume,* le *Symboliste,* le *Décadent,* que d'autres parmi

lesquels survivent seules, les *Marges,* d'Eugène Montfort! Le *Mercure* poursuivait sa route. L'équipage était-il meilleur? Non. De la *Revue Indépendante* au *Symboliste,* c'était Mallarmé, Huysmans, Moréas, Tailhade, Paul Adam, Fénéon, — et le meilleur du *Mercure*... Mais, ici, il y avait le pilote, qui connaissait les écueils, le commandant, maître à bord, l'armateur, qui savait qu'on ne s'embarque pas sans biscuits.

Tout de suite, Alfred Vallette renonçait à son œuvre propre, pour guider toute une génération qui, autour de lui, prenait davantage conscience d'elle-même. J'imagine que la résolution dut lui coûter d'abandonner son ambition première, et que, par la suite, devant quelques compagnons du premier bateau, parvenus à la renommée, il a pu se dire : « Moi, aussi, j'aurais pu. »

Mais c'était l'incertain, alors qu'il tenait la réalité d'un grand dessein accompli, sans défaillance, sans erreur. Il connaissait le peuple des lettres, dont il fit les affaires, en ami, non en exploiteur, comme trop d'éditeurs improvisés, pour qui la littérature est une affaire comme une autre. Alfred Vallette ne la traitait pas en marchandise. Il y réussit par la compétence et l'honnêteté, quand tant de ces malins s'y ruinent! Tout autre que lui n'aurait pas été sans orgueil, à chaque numéro s'ajoutant aux trois cents, aux cinq cents, aux huit cents autres. Mais pour lui, je crois, le numéro paraissant ne comptait plus; il en était au suivant, où son esprit et son cœur régnaient, comme au jour d'il y a quarante-six ans, où il s'engageait dans l'action à laquelle il allait consacrer toute une rare existence, claire, précise et féconde...

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

UN HOMME SECRET

—

Il y avait déjà longtemps que je collaborais au *Mercure* à titre d'inconnu lorsque je vins me présenter à son directeur. Il était assis derrière son bureau, râblé, solide et vigilant. Il semblait ne faire qu'un avec sa table et, ainsi installé, il donnait une impression de certitude comme un chêne dans un paysage. A l'instant même, le spectacle de cet administrateur, occupé dès l'aube à résoudre de minutieux problèmes pratiques, fit place à une vision imaginaire plus vraie que le tableau réel. Je ne voyais plus que le pilote audacieux et prudent, au regard intrépide et exact, à la main ferme et décidée qui, à travers les orages et les périls, conduisait depuis des années l'un des vaisseaux les plus hardis qui aient porté jamais la pensée de France... Lorsque ce vaisseau avait pris le large, il était bel et bien monté par un équipage de chevaliers de rêve qui voguait de tout cœur vers l'île de Chimère ! Alfred Vallette, au delà de ses comptes impeccables et glacés, fut baigné de ce grand rêve qu'il protégeait de tout son art de manieur de réalités : à ce rêve, il participa effectivement. Je n'oublie pas notre première rencontre... Dès qu'il leva la tête vers moi, je remarquai la vivacité pétillante du regard, la rapidité investigatrice du coup d'œil qui jugeait d'ensemble et à la volée le nouveau venu sans aucune insistance ; et tout de suite un air de jovialité épanouie, une parole allègre, une verve qui sautait alerte d'un objet à un autre et aimait le jeu...

— Ne vous trompez pas, me dit-il, le *Mercure* n'est pas ce qu'on appelle une revue sérieuse...

Il m'épia vivement, sourit et poursuivit :

— Nous étions un petit groupe d'amis qui avons fondé le *Mercure* pour nous amuser et c'est tout.

Moi aussi je souris. J'avais déjà trop appliqué mon esprit à la pénétration des êtres pour ne pas savoir distinguer ce que font les hommes et les raisons qu'ils se

présentent pour justifier leurs actions. Remy de Gourmont qui écrivit quarante volumes, emplis de savoir et de méditation, disait : « Œuvre à faire ? Duperie ! ». Et Vallette, qui conduisit si tenacement vers la réussite l'un de nos grands mouvements littéraires, sa vie de labeur acharné et d'oubli total de soi, il m'affirmait que tout cela n'avait été qu'une sorte d'amusement. Admirable ! Comme certains esprits s'appliquent à se masquer à eux-mêmes leur grandeur secrète, qui leur paraîtrait importune !

Un lecteur assidu du *Mercure*, c'est-à-dire de la revue que n'effrayait aucune des audaces de la pensée la plus moderne, en pénétrant dans l'hôtel de la rue de Condé, s'étonnait d'une installation insoucieuse de toute modernité. Parmi cette absence de toute fièvre, de toute tension, de toute trépidation, de toute hâte, il se sentait imprégné d'une sorte d'atmosphère patriarcale que je n'ai trouvée nulle part ailleurs et qui émanait de Vallette lui-même. On constatait vite que le personnel de la maison était pour ainsi dire immuable et que tout employé y servait toute sa vie, sans songer qu'il pût exister ailleurs des places plus rémunératrices. On remarquait que chacun faisait sa tâche avec bonhomie et dans le sentiment qu'on lui donnait toute confiance... Pas de système compliqué de présentation : le visiteur entrait, on le questionnait fort peu ; s'il fallait attendre, il s'asseyait à la table même où travaillait le personnel de rédaction et se mêlait à son gré à la conversation du moment... Cette atmosphère patriarcale venait à coup sûr de Vallette, et il avait bien sa large part aussi dans ce qu'on peut nommer le tour d'inspiration de la revue... Sans doute, le *Mercure* a été la maison originelle du symbolisme et n'a jamais renié ses origines, mais le tour d'esprit si particulier qui est celui du *Mercure* est autre chose. Toutes les tendances de pensée, toutes les formes d'inspiration artistique peuvent se présenter d'une certaine manière qui les fait rencontrer ce tour d'esprit. Qu'on soit classique, romantique, naturaliste, mystique ou athée, on peut, à l'intérieur de ces tendances si diverses, trouver l'attitude qui révèle ce tour d'esprit. Ce qui lui appartient d'abord et avant

tout, c'est ce qui ne peut jamais avoir l'allure officielle, c'est ce qui ne peut relever ni du conformisme de gauche ni du conformisme de droite ; c'est d'une part la franchise et la liberté de l'humeur créatrice, et c'est à l'opposé le goût de certains raffinements originaux ; c'est, en toutes circonstances, la prépondérance du tempérament personnel et vivant sur la doctrine inerte et rigide ; c'est, dans l'amour du parfait lui-même, je ne sais quelle odeur sauvage et rebelle ; c'est le goût de muser hors de la grand'route parmi les sentiers vierges et écartés ; c'est une indépendance éclairée et sans contracture, aussi bien vis-à-vis de la mode qui passe que des tyranniques affirmations du présent et des traditions cristallisées. C'est, toujours et partout, un esprit d'éveil et de recherche. C'est, dans le mélange de l'indépendance et du désintéressement, le goût et le courage de faire tantôt figure d'esprit qui tient à l'avant des positions singulières, et tantôt de retardataire, d'homme qui n'est pas à la page et dont peut se gausser le plus quelconque esprit livré à la plus récente sottise « dynamique ». Définir ce tour d'esprit *Mercure,* c'est envisager l'esprit caché de Vallette, tel qu'il m'apparaissait. Je vois en lui l'Indépendant typique, l'un des derniers hommes libres dans un monde qui perd chaque jour le sens et le désir de la liberté... A cet homme qui était un si curieux mélange d'esprit patriarcal, de méthodes artisanes et de pensée audacieuse, il était aussi indifférent de passer pour réactionnaire que pour anarchiste !

Oui, sa passion dominante fut l'indépendance — la vraie, celle que notre époque ne connaît plus, celle qui suppose le pouvoir et le goût de renoncer à tout moment aux satisfactions et aux avantages qui pourraient compromettre cette indépendance... J'ai entendu dire qu'il appliquait les méthodes d'un « petit boutiquier », et non celles d'un grand capitaine d'industrie moderne. Que lui importait ! Il voulait garder à tout prix « la ligne » de sa revue et de ses éditions et, d'abord, et avant tout, il voulait éviter d'être mis en tutelle d'une façon directe ou indirecte. Un jour, je l'entendis s'écrier je ne sais plus à quel propos, mais avec un enthousiasme crépitant d'allé-

gresse : « Je m'en fiche, je m'en fiche, dites-leur que je m'en fiche ! » Personne, à mon avis, ne savait prononcer ces trois mots : « Je m'en fiche », avec pareille conviction. Jusqu'à son dernier jour, il voulut être celui qui pouvait dire à tout moment à toute puissance d'ici-bas : « Je m'en fiche, je m'en fiche ». Lorsqu'il me confia une des rubriques de sa revue, il insista sur cette passion personnelle de l'indépendance, il voulait la voir régner au même titre chez ses collaborateurs et même vis-à-vis de lui, leur directeur. Il me dit: « Ne vous gênez pas, vous direz toujours tout ce que vous voudrez; pour les rédacteurs du *Mercure,* il ne doit pas exister d'amis du *Mercure* ». Il voulait être celui qui n'avait jamais à ménager rien ni personne. Et c'est pour cela qu'il était celui qui, jamais, ne sollicita aucune puissance. Sa minutieuse honnêteté, aussi bien que sa prudence, procédaient surtout de la volonté de sauvegarder son indépendance et d'assurer pleinement celle de ses collaborateurs.

On était tenté de le croire indifférent et il s'appliquait de toutes ses forces à le paraître. Il était bien difficile de savoir ce qu'il y avait derrière cette façade d'indifférence. On peut supposer qu'elle signifiait la volonté d'affirmer à tous les yeux non seulement l'indépendance de sa pensée, mais aussi celle de sa sensibilité. Quand il sentait chez quelqu'un s'affirmer une profonde indépendance de caractère, du désintéressement et je ne sais quelle fantaisie indocile, je crois qu'il connaissait une secrète et persistante sympathie. Alors, cet homme des calculs stricts savait soutenir une destinée d'artiste avec générosité et ténacité, sans emphase et sans gestes d'apparat.

Quand on avait bien vu que cet homme avait durant des dizaines d'années, jour après jour, vécu dans l'accomplissement de sa complexe et délicate besogne, sans jeter un regard sur autre chose, muré dans son bureau de directeur, on comprenait l'extraordinaire fortune du *Mercure* dont les débuts furent si humbles. L'art de réussir de Vallette fut la simplicité même : l'identification totale d'une vie à une œuvre.

Au fond de lui-même, goûtait-il une vive satisfaction, un épanouissement heureux, à la pensée d'une réussite

quasi-miraculeuse et qui lie pour toujours son nom à l'une des belles périodes de notre histoire littéraire ? Je n'ose répondre par l'affirmative. Son premier rêve avait été celui d'une œuvre d'art personnelle à édifier. Ce rêve premier, il l'avait rejeté avec décision ; sa vie propre, il l'avait oubliée ; il avait été à fond l'homme d'une tâche : assurer l'avenir de tout un mouvement littéraire. Il avait réussi mieux qu'il n'eût pu jamais l'espérer, mais il avait réussi autrement qu'il ne l'avait songé. Il me dit un jour : « Nous rêvons tous dans notre jeunesse d'être le Victor Hugo de notre temps et puis nous nous résignons à ne pas l'être ». Dans le triomphe de ce prodigieux homme d'action, de ce génial administrateur, il m'a semblé deviner je ne sais quoi de résigné. Avait-il vécu en silence quelques aspects de cette tragédie humaine : celle du triomphateur qui a mieux réussi qu'il ne pouvait le prévoir, mais qui a réussi autrement qu'il ne l'avait désiré au plus secret de lui-même ? La mystérieuse ironie qui se mêle à jamais à la condition de l'homme n'épargne à peu près personne et c'est pourquoi l'un de mes axiomes les plus chers pourrait se formuler ainsi : « Ici-bas, personne n'a rien à envier à personne ! » Il m'a semblé deviner parfois chez ce modèle de l'homme né pour conduire et vaincre les événements, un sentiment muet de l'ironie de toutes choses, une conviction très sûre de l'absence invincible de sérieuses « raisons de vivre », et, en sa plus vive intimité, un immense détachement de tout. Je lui ai entendu dire : « On ne peut vivre qu'en se créant une tâche, n'importe laquelle, et en s'y donnant tout entier ». Et encore : « L'excès de travail n'a jamais rendu personne malade ». Le dévouement absolu de sa personne à une belle cause de pensée et d'art ne fut-il que la soumission d'une vie à une tâche que le hasard lui avait présentée ?

On se représente l'ampleur de sa réussite lorsqu'on songe que le *Mercure,* revue et éditions, partit de la cote zéro. On devine ce que ses premières années de direction durent compter de vigilance, d'attention et de prudence... Vallette sut se garder du mirage de la vaste entreprise et du coup de réussite fulgurant. Il avançait pas à pas,

évitant les tentations séductrices, se dérobant aux promesses soudaines de la chance. Les grandes réussites lui vinrent sous forme de surprises, couronnant à l'improviste son jeu tenace, patient et à l'infini mesuré. Il obtint le grand succès par un jeu très classique de ce que certains nommeraient de petites et tenaces vertus. Rien en lui des allures d'un Napoléon des affaires, obsédé de gigantesques projets et d'épiques batailles. De son expérience personnelle, il avait extrait cet axiome : « En affaires, il faut voir petit pour atteindre le grand. » Dans cette période d'après-guerre qui fut celle d'une épopée romantique des affaires, il avait cessé d'éditer. Lui parlait-on de triomphes tapageurs obtenus par les nouvelles, hardies et aventureuses méthodes, il répondait simplement que le roman des affaires pouvait prendre les formes les plus variées et les plus pittoresques ; quant aux affaires saines, il ne pensait pas que rien fût changé pour elles. Il croyait donc que les triomphes d'affaires, au cours de l'après-guerre, étaient de ceux qui devaient anéantir les triomphateurs. Je lui ai entendu dire qu'à la veille de la guerre, le brillant succès des éditions du *Mercure* commençait à l'inquiéter, car il se voyait entraîné à éditer plus de livres qu'il ne l'aurait voulu. Il distinguait deux symptômes de maladie pour une maison d'édition : le fait d'être emporté par un irrésistible vertige, qui empêche de restreindre la quantité de livres édités, et le fait de ne pouvoir garder sa ligne spirituelle. Il pensait que, de 1920 à 1930, il lui eût été impossible de sauvegarder ces deux principes : il resta sous sa tente.

Quand il se décida dernièrement à éditer mon gros roman, il me dit : « Un succès est possible, le contraire aussi et d'ailleurs ça m'est égal ». Il m'expliqua qu'un éditeur qui sait son métier ne joue pas un livre particulier d'un écrivain, mais la valeur propre de cet écrivain. Une maison d'édition pour lui, ce n'était pas des livres bien choisis, mais des écrivains de qualité. « Le métier d'éditeur, affirmait-il, ne ressemble à aucun autre ; un éditeur, quand il accepte un manuscrit, ne songe pas à la minute présente ; son regard doit être fixé à dix années d'avance ». L'éditeur idéal pour lui, c'était donc celui qui

vieillissait instantanément de dix années le manuscrit qu'il avait examiné. A cet homme si prudent, si pratique, le désintéressement du succès immédiat apparaissait comme le dogme même de l'édition. Il croyait fermement qu'en fin de compte, choisir un bon livre, capable de durer, était le meilleur des calculs : « Un peu plus tôt, un peu plus tard, disait-il, un bon livre doit faire son chemin ». Le métier d'éditeur, pour Alfred Vallette, qui, au temps de l'épopée romantique des affaires, perpétuait avec tant d'exactitude l'image de l'artisan Vieille France, avait ainsi sa mystique et son ascétisme. Le succès escompté à dix ans d'intervalle, le désintéressement parfait du profit immédiat, voilà de l'ascétisme ou les mots n'ont pas de sens ! J'essaie de faire comprendre la grandeur secrète de Vallette, qui jetait en avant de lui et avec application l'image sans prestige du commerçant qui, avec ténacité, voyait « petit ».

Voilà l'homme qu'à travers les apparences de sa carrière finissante, j'ai essayé de deviner. Homme d'autant plus intéressant qu'il était particulièrement secret. Comme ce serait le juger mal d'en faire l'homme du bon sens étriqué et des petits calculs sans horizon ! N'oublions pas que ses dons pratiques, Vallette les mit volontairement et exclusivement au service de ceux qui représentaient en leur temps la plus neuve et la plus absurde folie, celle dont on riait, celle dont personne ne pouvait songer qu'elle pût être un placement pour l'avenir. N'oublions pas que sa plus vraie sympathie, cette sympathie instinctive qui vient du fond de l'âme, allait tout droit vers des paladins de l'Aventure et de la Chimère, tels qu'Alfred Jarry, Villiers de l'Isle-Adam et Léon Bloy. Le bon sens lucide et minutieux de Vallette mis au service de la Fantaisie la plus aérienne de son temps, la plus détachée des calculs pratiques, voilà qui répondait certainement à une tendance impérieuse de son esprit. Ce fut une symbiose qui prêterait à d'infinies méditations.

Mériter la confiance de Vallette était un beau titre pour un homme. Cette confiance, nous savons qu'il la donnait pleine et entière à M. Georges Duhamel, son successeur.

GABRIEL BRUNET.

LA LEÇON D'ALFRED VALLETTE

—

Au plaisir de collaborer au *Mercure* j'ai ajouté, pendant douze ans bientôt, une joie d'un prix inestimable : celle d'écouter Alfred Vallette.

Si j'avais cédé à l'impulsion de mon esprit autant que de mon cœur, je serais monté à son bureau chaque fois que je venais à la revue. Mais c'était encore assez souvent que je gravissais les deux étages du petit hôtel de la rue de Condé. Tout m'était prétexte à cela; et toujours Alfred Vallette m'accueillait avec la même tranquille aménité.

Levé dès le jour, il était déjà en train de dépouiller le courrier quand je poussais sa porte, si tôt que ce fût dans la matinée. Nous causions. C'était un sage qui parlait. Non le sage spéculatif qu'on se plaît d'ordinaire à imaginer, mais celui qui domine l'action dans laquelle il a engagé toutes ses forces. Je m'explique : pour la défense des intérêts du *Mercure* qui étaient, aussi, ceux de « la chose littéraire », Alfred Vallette avait fait abstraction de sa personnalité. Ainsi laissait-il entièrement s'affirmer celle de ses collaborateurs. Il ne composait pas la revue selon ses préférences, mais conformément à un idéal qu'il plaçait au-dessus de lui-même. Il voulait faire, il faisait du *Mercure* le reflet de l'activité intellectuelle de son temps.

Après Salamine, après Marathon, Périclès gouverne. La Grèce s'organise, développe une civilisation incomparable. Passé la période héroïque du Symbolisme, le *Mercure*, qui s'ouvre à tous, reproduit toutes les nuances de la pensée française, impartialement.

— Il faut qu'un directeur laisse toute liberté à ses rédacteurs, toute liberté intellectuelle, bien entendu, me

disait Alfred Vallette. Il ne doit les juger que sous le rapport du talent... Mes lecteurs n'ont pas toujours tous très bien compris cela. Il est arrivé à certains d'entre eux de me reprocher de publier, d'un numéro à l'autre, des articles d'opinions contraires sur un même sujet. J'aurais voulu donner ceux-ci côte à côte... Informer le public, aider à son éducation en éveillant son sens critique, quel objet plus haut ambitionner ?

Une autre fois, il me confiait :

— Paul Souday s'est plaint à moi, un soir, à un banquet où nous étions voisins, d'avoir été mis au pilori du *Sottisier*. Il m'a demandé le nom du détenteur de cette rubrique. « Il n'y a personne d'affecté particulièrement à celle-ci, lui ai-je répondu. Abonnés et lecteurs participent à sa constitution. Il est arrivé qu'on y citât des phrases empruntées aux articles de mes collaborateurs eux-mêmes... ».

Alfred Vallette déplorait que le monde des lettres n'eût pas échappé à la fièvre de spéculation de l'après-guerre :

— Trop de jeunes gens, déclarait-il, ont cru que l'on pouvait s'enrichir aussi facilement en faisant des livres qu'en faisant du négoce. Mais, à moins d'être né avec de la fortune, un écrivain doit avoir un second métier; quitte à l'abandonner si, par aventure, la chance lui sourit... On n'écrit de belles choses que dans l'insouciance de gagner de l'argent avec sa plume. L'exemple de Balzac est une exception qui confirme la règle.

Je ne sais ce que j'admirais le plus, chez Alfred Vallette, de son détachement spirituel (qui explique ce singulier roman, *Le Vierge*) ou de son bon sens. On aurait pu composer un nouvel *Almanach du bonhomme Richard* avec ses pensées. Quelle finesse sous sa souriante indulgence! Et quels jugements d'une psychologie profonde je l'ai entendu exprimer sur Léon Bloy, Albert Samain, Remy de Gourmont, son cher Louis Dumur !

Quand il évoquait les débuts du *Mercure*, sa lente marche au succès, toute semée d'innombrables difficultés financières, je voyais en cet homme, si simple d'apparence, une sorte de personnage légendaire.

Ce qu'il a fait, nul ne pourra le refaire après lui :

créer une revue qui est devenue l'une des plus importantes de France, avec les maigres cotisations d'une douzaine d'écrivains sans fortune.

Il n'a réussi que par la prudence, la ponctualité, la probité et le désintéressement, — je veux dire l'oubli complet de soi. L'écrivain, chez Alfred Vallette, s'est effacé derrière le directeur. Il n'a été que l'âme de cette maison que les meilleurs talents de son époque ont illustrée. Son exemple, — et surtout pour un juge littéraire, — est une bien émouvante leçon.

JOHN CHARPENTIER.

ALFRED VALLETTE

—

Je ne saurais oublier que je dois à Alfred Vallette l'édition de mes premiers livres. *Tête d'or* et *La Ville* avaient paru, sans nom d'auteur d'ailleurs et à tout petit nombre d'exemplaires, chez Auguste Bailly, à l'enseigne du Singulier Poisson. Vallette fut le premier qui sut subodorer une valeur et un avenir chez cet inconnu, — et il est difficile d'imaginer un homme plus ignoré, plus réfractaire, plus farouchement indépendant et inapte à toute concession que je ne l'étais à cette époque. Vallette ne m'en demanda aucune. Il prit sans aucune observation le paquet monstrueux que je déposais sur son comptoir sans un seul mot de sollicitation, — les cinq drames de l'*Arbre*, — et il les publia intégralement sous la forme d'un pavé de 600 pages, qui, totalement oublié de la critique, alla immédiatement au fond de la mare littéraire, d'où il devait mettre pas mal d'années à remonter. J'étais catholique, j'étais totalement étranger à l'ambiance de la maison et des cercles où s'était formé et où se mouvait le patron, et, j'en suis sûr, à ses goûts personnels; toujours éloigné et assez sauvage, je n'ai jamais mis les pieds dans le salon de Madame Rachilde. J'étais à l'antipode des idées de Remy de Gourmont. Tout cela n'empêcha pas Vallette de me prendre et de me présenter au public. Il fit de même pour deux autres catholiques, Francis Jammes et le paria Léon Bloy. Il faut se rendre compte de l'ostracisme dont bénéficiaient alors de la part d'un double public, celui des croyants et celui des incroyants, les écrivains de cette bannière pour comprendre le mérite d'Alfred Vallette, fait de clairvoyance, d'indépendance et de courage. Ce sont là des qualités exceptionnelles, qui

sont nécessaires aussi bien à un artiste qu'à un homme d'affaires.

Non content d'avoir posé le premier élément de ma divulgation littéraire sous la forme de la grosse brique que je viens de décrire, Alfred Vallette y superposa les deux carreaux non moins compacts qui sont *Connaissance de l'Est et Art poétique* et il compléta l'édifice par les quatre volumes de matériaux dramatiques intitulés *Théâtre,* qui, comme écrit le distingué Pierre Lasserre, « sont la plus énorme injure qui ait jamais été perpétrée à l'égard du bon sens, du langage et de la grammaire ». Je ne pouvais abuser davantage de tant de magnanimité!

Je n'ai eu d'ailleurs avec Vallette que des relations courtes et intermittentes. Je trouvais toujours en lui un homme simple, courtois, de réponse prompte et de décision rapide. Il me semble difficile d'imaginer quelqu'un plus adapté à son rôle, et s'y prêtant avec cette grâce souple et facile, avec un peu de cette ironie parisienne que j'aimais tant jadis au coin de la lèvre de Mallarmé.

PAUL CLAUDEL.

QUELQUES MOTS SEULEMENT...

—

Ceux qui n'auront pas connu Alfred Vallette ignoreront toujours ce qu'on peut mettre d'humanité dans les moindres rapports sociaux sans verser dans aucune sentimentalité désuète et sans rien sacrifier à la démagogie ambiante.

Au fait, s'il était simple, nul moins que lui ne suggérait la familiarité. Et quoi de plus caractéristique à cet égard que ce trait rapporté par l'homme éminent qui fut son ami, son confident et même à la fin son collaborateur, qu'au cours de vingt-cinq années de rapports il ne l'ait jamais appelé autrement que : « Monsieur » ?

Ceci dit, rappelons-nous cet œil clairvoyant et de haute franchise qui exigeait pour ainsi dire la réciproque et par là excluait chez l'interlocuteur tout autre train que celui de la plus entière sincérité. Rappelons-nous cet accueillant geste rond qui nous mettait à l'aise, sans tolérer d'ailleurs nulle indiscrétion.

Tout ceci enveloppé de bonhomie, de bienveillance, et c'est surtout cela, cette bienveillance, qui s'impose aujourd'hui à ma mémoire, à mon regret.

Si je consens à un souvenir personnel, et je puis le faire puisque c'est encore parler de lui, je revois une scène que des centaines d'autres ont évoquée, et évoqueront pour leur part et qui n'a en effet qu'une valeur d'exemple. Mais c'est quelque chose.

J'avais vingt ans et débarquais à Paris, ayant en poche les feuillets d'un petit essai sur Léon Dierx, le vieux poète parnassien qui vivait encore à ce moment-là.

J'allais les offrir à Vallette. Je le revois encore prenant mes feuillets, les parcourant d'un œil rapide et pesant sans doute les éléments en présence : la haute

dignité du sujet et cette émotion du critique qui, jointe à sa jeunesse, postulait la ferveur.

L'examen dut être favorable puisque Vallette prit mon article qui passait quelques semaines plus tard dans le *Mercure* du 15 janvier 1912, en tête du numéro.

Cette bienveillance qu'Alfred Vallette m'avait témoignée dès l'abord ne se démentit jamais par la suite. Je n'en tirai pas vanité, pensant tout au plus que, s'il accueillait bien mes envois, c'est que je ne les multipliais pas à l'excès.

Et voici qu'au cours de sa dernière année, il devait me faire l'honneur éminent d'accueillir coup sur coup mon essai sur la *Poésie contemporaine* et mon nouveau livre de vers. Ce dernier geste, surtout, que pouvait-il faire, sinon m'émouvoir entre tous ?

Alfred Vallette faisait fléchir en ma faveur une consigne de réserve envers les poètes que rien n'avait ébranlée depuis vingt ans. Comment, à ce sentiment d'estime profonde dont je l'entourais, n'aurais-je pas ajouté celui de la gratitude la plus émue, la plus reconnaissante ?

Il y a donc comme une amère douceur pour moi à me serrer ici contre la chère équipe du *Mercure* pour porter au « patron » un dernier, un filial salut.

Dieu merci ! l'œuvre d'un Alfred Vallette est de celles qui ont quelque assurance sur la durée. Ce n'est pas son moindre bonheur que d'avoir trouvé déjà, au lendemain de la mort, le meilleur successeur qu'il pût rêver.

HENRY DÉRIEUX.

ALFRED VALLETTE

—

Il me semble que j'ai toujours connu Alfred Vallette, que je l'ai connu bien avant d'aller, en compagnie d'Huysmans, signaler *Le Vierge*, son premier roman, à Stock, qui l'édita.

Vallette ayant ensuite fondé le *Mercure de France*, avec des amis qui étaient presque tous les miens, je n'ai jamais cessé de le voir, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, puis rue de Condé, ou encore à nos réunions de la Société Huysmans, auxquelles il assistait régulièrement.

C'était l'homme qu'on aimait pour la sûreté de son commerce, la netteté de son jugement et une placidité dont la finesse n'était pas exclue.

C'est au *Mercure* que j'ai débuté, grâce à lui, dans la critique dramatique, pas plus tard qu'en 1892, au mois de février.

Le Théâtre-Libre venait de représenter le premier ouvrage de François de Curel : *L'envers d'une Sainte*. Je ne connaissais pas l'auteur, mais j'admirais sa pièce pleine de promesses qu'il devait tenir. Je n'écrivais dans aucun journal. Je demandai à Vallette un coin de sa revue pour y rendre compte de ces prémices d'un maître découvert par Antoine.

Je serais bien embarrassé de dire pourquoi je n'ai plus jamais collaboré au *Mercure* après cela. J'en ai la collection complète. Le nom de son directeur se lit seulement, en tout petits caractères, sur la couverture. Cependant la présence de Vallette est partout si réelle dans sa revue, qu'on n'en saurait ouvrir un numéro au hasard sans voir le nom de notre ami regretté apparaître, mieux encore qu'au bas d'un article : dans la pâte du papier.

Octobre 1935.

LUCIEN DESCAVES.

ALFRED VALLETTE

L'adieu dit au bord d'une tombe, des jours passent qui engourdissent la tristesse, mais sans l'effacer. Car c'est alors, et comme s'il fallait quelque recul pour mesurer la perte subie, qu'on en prend réellement conscience. Tout y ramène la pensée : la nécessité de s'accoutumer au caractère définitif de la séparation, alors que nos habitudes nous font agir encore comme si l'absence ne devait être que momentanée; l'obligation de se résigner à garder pour soi tout ce qu'on avait à *lui* dire, à ne connaître jamais ce qu'on avait à *lui* demander. Tristesse latente des liens brusquement rompus, mais qui ne sont pas encore repliés dans le souvenir; des choses demeurent vivantes et prolongent parmi les vivants l'être disparu, et chacune de ces choses est une source de mélancolie. Depuis le 28 septembre, chaque jour, et bien des fois chaque jour, je songe à Vallette. Mais j'ai beau revoir la rue de Condé toute pleine de gens vêtus de noir, la tenture voilant le portail du *Mercure,* les couronnes entassées sur le fourgon, la nef de Saint-Sulpice barrée par le cafatalque, et puis, au cimetière, les fidèles groupés devant la fosse ouverte, j'ai beau n'oublier aucun détail funèbre, quand je songe à Vallette, c'est à son bureau que je le vois comme s'il y était toujours. J'entends encore sa voix, son rire, et je retrouve ses gestes, son visage. Des choses qu'il m'a dites, et voici longtemps, gardent pour moi le timbre un peu voilé de sa parole. Pourtant, j'ai perdu des amis, des camarades plus intimes et que je voyais bien plus souvent; mais il y a peu d'hommes dont le souvenir — je m'en rends compte aujourd'hui — reste, et restera certainement, aussi net, aussi fidèle en

ma mémoire. Je ne dirais pas cela, qui ne me paraîtrait n'avoir d'intérêt pour nul autre que moi-même, si, précisément, je ne pensais pas que cela, d'autres que moi l'éprouvent, eux aussi. Et sans doute est-ce un des traits particuliers d'Alfred Vallette, que cette espèce de séduction si peu voulue, si peu préméditée, mais d'autant plus forte, et qui liait à sa personne et à sa revue tant d'écrivains qui étaient ses amis, et qui n'ont d'ailleurs pris pleine conscience de cette amitié qu'au moment où ils l'ont perdue.

§

Pourquoi donc ? On a dit — et comment ne l'eût-on pas dit et redit? — qu'Alfred Vallette était le libéralisme fait homme. Mais la liberté — la vraie — est aussi une discipline, et fort exigeante. Elle impose à l'esprit l'obligation de s'élever pour faire le tour des idées, pour varier les points de vue. Vallette mieux que personne savait apercevoir les différents aspects d'une même idée, et comme on dit, il voyait loin. Il savait aussi choisir, se faire une conviction et s'y tenir, à moins que de bonnes raisons l'en écartassent, car il n'était l'homme d'aucun parti pris; mais ses convictions, il n'entendait jamais les imposer à autrui. Garder l'esprit libre, admettre que les autres ne pensent point comme soi, respecter l'opinion d'un adversaire et le traiter avec autant d'égards que s'il se fût agi d'un ami, chercher à tout comprendre et ne rien dédaigner sans examen, savoir, au besoin, modifier son propre jugement et reconnaître une erreur, c'est faire preuve de la meilleure sagesse. Vallette a été un des hommes les plus sages que j'aie jamais connus, comme il a été le plus libre, le plus prudent et le plus pondéré. Je ne crois pas qu'il ait jamais sollicité une faveur ni même demandé un service. Son honnêteté — je prends le mot au sens le plus noble — avait quelque chose de pudique. Et ces vertus qui sont si rares, il les pratiquait naturellement; eût-il à se comporter d'une manière qui pouvait surprendre parce qu'elle rompait avec les usages, alors il faisait en sorte d'ôter à son geste ou à sa parole tout ce qui aurait pu trop attirer l'attention.

Il était plein de mesure et de tact, et sa politesse était si simple que le raffinement n'en apparaissait qu'à la réflexion.

La cordialité de son accueil a servi magnifiquement les lettres françaises. Et cette simplicité de manières l'obligeait pourtant à un labeur très dur : pour se donner aux autres sans leur marchander son temps, il était à la tâche dès le petit matin, écrivait lui-même tout le courrier, répondait à tous en personne. Il se pliait à toutes ces besognes sans en paraître jamais importuné. Le surprenait-on tandis qu'il travaillait, il posait la plume sans montrer d'humeur, et, comme s'il n'eût pas été dérangé, écoutait son visiteur. Il était de ceux qui, selon le mot de l'abbé Mugnier, n'ont point de frontières. Mais il savait cependant se défendre, et sans éclats, se préserver de toute familiarité, remettre à leur place, tout doucement, les importuns. Son libéralisme n'empêchait nullement, en effet, qu'il gardât toute l'autorité nécessaire à un chef. Il remplissait exactement les devoirs de sa charge, mais, pour les mieux accomplir, il savait user des droits indispensables.

Ce qui dominait en son caractère, avec la parfaite loyauté et l'indépendance absolue de son esprit, c'était certainement la stabilité. Vallette semblait en notre temps si versatile et changeant, — l'âge du « dynamisme », comme on dit volontiers, — personnifier la force statique, l'inébranlable puissance de ce qui est destiné à durer. La devise du *Mercure,* inscrite comme en un phylactère sous l'image du dieu ailé que l'on imprime avec le titre de la revue, a bien été une sorte de talisman : le *Mercure* a pris des forces en allant, — *vires acquisivit eundo.* Mais s'il les a prises, d'abord, et puis s'il les a gardées, à qui les a-t-il dues et qui les a conservées, développées? C'est Vallette qui assura cette *permanence,* cette continuité; c'est sa pondération, c'est la clarté et c'est la sagesse de ses conceptions, c'est la prudence de ses décisions qui ont fait cette force. Il suffisait de le voir à son bureau pour se convaincre de la solidité de l'homme. Le physique exprimait le moral; l'attitude, les moindres ges-

tes, les nuances de la parole, fortifiaient harmonieusement l'impression de sécurité, de confiance, que l'on éprouvait auprès de lui. On pouvait tout lui dire, non seulement parce que l'on était sûr d'être toujours compris, mais aussi parce que l'on était certain de n'être jamais trahi. Il avait la mémoire ornée des souvenirs littéraires les plus riches et des anecdotes les plus variées qui se puissent imaginer, — quarante-cinq ans à la direction d'une revue et d'une maison d'édition comme le *Mercure,* on devine ce qu'il en reste dans une tête solide. J'ai passé des heures à l'écouter, et chaque fois que je le retrouvais, aux déjeuners Huysmans, par exemple, il me faisait l'amitié de m'inviter à m'asseoir auprès de lui. Eh bien, je ne l'ai jamais entendu dire une de ces méchancetés gratuites, tenir un de ces propos dont l'esprit est surtout fait de médisance. De l'esprit, il en avait cependant, et du meilleur; mais il savait en user sans nuire, — vertu rare, et si bien en accord, elle aussi, avec la noblesse de son caractère...

Chaque fois qu'arriveront en mes mains des épreuves du *Mercure,* un numéro de la revue, je le reverrai, j'en suis sûr. Mais en songeant à Vallette, je pense aussi à celle qui si longtemps travailla près de lui. Dans un de ses livres, Rachilde l'appela « le bon compagnon ». Quel éloge tient en ces simples mots!

RENÉ DUMESNIL.

UN SAGE

—

La disparition d'Alfred Vallette me prive, m'oppresse et m'éclaire. Perte pour « les bons auteurs et qui écrivent avec soin ». Vide pour ceux, de plus en plus rares, qui ont joué leur vie sur le fait du texte loyal, pour ceux qui aiment les bonnes lettres comme les choses bien faites. La mort du directeur du *Mercure de France* me confirme, une fois de plus, le départ de certaines valeurs, une sorte de dépression, que ne manquent pas de ressentir tous ceux qui ont connu Vallette, du temps que la poésie et l'art littéraire avaient l'importance qu'ont aujourd'hui l'électricité, le sport et la politique. Cette mort me rejette dans ma première jeunesse et dans le tourment de mes tâtonnements.

Car j'ai fait mes débuts, mes vrais débuts, dans le même temps, ou à peu près, que mon *Tancrède* paraissait à *Pan*, qui était une revue franco-allemande, j'ai fait mes débuts au *Mercure de France* en 1896, et la presque totalité d'un petit livre de vers qui s'appelait *Pour la Musique*, et qui ne fut édité qu'en 1911 par la *Nouvelle Revue Française*, avait paru dans le numéro du *Mercure* d'avril 1896. J'étais alors frais émoulu du lycée Henri IV, comme mon camarade Alfred Jarry. Nous venions de prendre part au concours littéraire de l'*Echo de Paris*, qui était le seul quotidien littéraire de l'époque, et nous cherchions, naturellement, à écrire dans les revues, ce qui constituait de ce temps une aubaine et un honneur, car on n'y ouvrait pas tout grands les bras aux illettrés, faux inventeurs, mercenaires, drogmen ou larbins qui sortent avec l'habit de leur maître. Ne vivant que d'art et que pour l'art, comme tous les compagnons de mon âge,

je fis un jour, à la galerie de tableaux de Le Barc de Bouteville, rue Le Peletier, connaissance avec Fabien Launay, jeune peintre, qui me joignit à Maurice Cremnitz, jeune poète. Tels furent mes parrains. Launay et Cremnitz étaient encore au lycée Condorcet. Cremnitz, qui devait signer plus tard Maurice Chevrier, possédait sur nous l'avantage incomparable d'être en rapports avec le directeur d'une petite revue qui en était alors à son troisième numéro : l'*Art Littéraire*. Ce personnage, devant lequel nous ne pouvions que nous incliner, s'appelait Louis Libaude, officier public, s'il vous plaît, commissaire-priseur spécialisé dans les ventes de chevaux, long garçon doux, glabre et roux, tourmenté de journaux et de revues, qui signait, en littérature, Louis Lormel, et nous proposa sans grandes phrases de nous joindre à lui pour développer l'*Art Littéraire*. Nous nous cotisâmes donc pour effectuer ce qu'on appelle aujourd'hui, d'une voix grave, une augmentation de capital. Cotisations ! Ce mot, qui fait sourire les recordmen du chèque sans provision, était, de ce temps-là, générateur de succès et garantie de bonne foi.

Cremnitz, Launay, Lormel et le signataire de ces lignes, publièrent dans l'*Art Littéraire* des inédits de Gourmont, de Régnier, de Maeterlinck, et des illustrations variées, bois originaux de Gauguin, d'Emile Bernard, de Launay, de bien d'autres. L'*Art Littéraire* commençait d'attirer l'attention. On parlait de nous, on nous invitait, on tenait gentiment compte de nos avis. Mais un jour, un grand jour, un jour que je n'oublierai pas, nous reçûmes une lettre d'Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, qui nous demandait d'aller le voir. On devine sans peine l'émotion qui s'empara de nous, groupés autour de cette invitation. Il n'y avait guère, à cette époque, que deux revues de jeunes qui fussent dignes d'être nommées : le *Mercure* et l'*Ermitage*, qui s'étaient, comme disait Henri de Régnier, embarquées sur les magnifiques galères du Symbolisme. Un de nos grands rêves était d'être reçus au *Mercure*, cénacle fermé et désiré s'il en fût. Seuls, les hommes de ma génération peuvent dire ce que contenaient ces simples mots : être invité au *Mercure* !

Nous nous y rendîmes, le cœur battant. Le *Mercure de France* habitait alors rue de l'Echaudé-Saint-Germain, dans le croisillon de ces petites ruelles qui tournent entre la rue de Seine, Saint-Germain-des-Prés et le boulevard, et dessinent le ciel comme un lézard... Il se composait de trois pièces, au deuxième étage: un petit salon de réception, une chambre et un bureau-bibliothèque. Vallette, en veston-dolman et en pantoufles, nous ouvrit lui-même. C'était un homme d'une solidité ronde, à l'air un peu maître d'armes, aux cheveux taillés court, à la moustache carrée, aux oreilles fortes, mais bien faites, comme des anses bien placées : le Pot de Fer, comme l'appelait le parfait Jules Renard, qui avait l'air, lui, d'une pipe Jacob aux yeux d'axolotl. Vallette nous accueillit, dans son petit salon de province, avec des compliments sérieux, motivés, tranquilles, sans trop de réserves. De ce jour, j'ai gardé du directeur du *Mercure* une impression qui ne devait plus me quitter. Vallette était doux, obstiné, maître de lui. Il avait horreur du bluff, de l'illusion, de l'éloquence. C'est un des hommes les plus raisonnables que j'aie connus.

A cette époque, où nous n'étions que des débutants nerveux et timides, il était, lui, le Directeur, le directeur du *Mercure,* Jupiter en personne. Pourtant, ce maître nous mit tout à fait à notre aise. Un sourire cordial, un sourire excellent égayait ce qu'il pouvait y avoir de sage, de désabusé, d'un peu amer sur son visage. Sans transition, nous nous entretînmes des « grands sujets littéraires » de l'époque et du moment. Vallette savait écouter. Il nous laissa voir qu'il faisait cas de nos jeunes paroles. Enfin, nous fûmes invités aux mardis du *Mercure de France !*

Ces réunions célèbres avaient lieu à la fin de la journée. Au bout d'une heure, le petit salon en était devenu une tabagie. L'air y était épais comme une miche. On se voyait à peine. Les grands personnages y semblaient peints sur un fond de brouillard, comme les génies du Titien ou de Rubens, au point que Vallette fut un jour tout à fait obligé d'acheter un appareil à absorber la fumée Il nous fut alors possible de voir nos grandes

personnes autrement que dans des formes de fantômes : Remy de Gourmont, qu'une ombre déjà suspecte gagnait à la joue, comme un grain monte sur la campagne, et qui commençait de se montrer le moins possible et se retirait dans la petite bibliothèque; Henri de Régnier, qui s'avançait comme Lohengrin, clair et droit, mais pas plus droit qu'il ne l'est aujourd'hui; Valéry, tout en traits vigoureux et en nerfs, la moustache en pointe, déjà maître d'une conversation qui cloquait d'idées; Marcel Schwob, pleins de lettres et de grimoires, sorcier sagace, organisé, précis, souriant dans le mystère et le macabre; Pierre Louys, qui avait un des plus jolis visages de l'époque, douce volute sur le front, voix comme satinée ; habillé à la mode de ce temps incomparable jusque dans le toquard, col très haut, large cravate à trois tours timbrée d'un camée ou d'une monnaie antique, revers en frottoirs d'allumettes, vêtement-type de l'artiste qui se plaisait aux grâces mondaines et n'aimait pas trop la bohème; Alfred Jarry, qui jouait aux saillies et aux boutades comme on joue aux osselets; Vielé-Griffin, spontané, cordial, mais ombrageux; Pierre Quillard, âme ardente aux justes causes, et qui arrivait modestement, avec son petit chapeau bobèche, sa lavallière et sa courte barbe carrée; notre poète chanteur, Paul Fort; Ferdinand Herold, érudit et bon, tranquille et sentencieux; Dumur, qui devait prendre au *Mercure* la place que l'on sait; Jean Lorrain, coiffé à la chien sur une face bitter-curaçao, aux yeux poilus et liquides ouverts comme des oursins, les mains baguées des carcans, des ganglions et des cabochons de l'époque ; Chanvin, Jean de Tinan, André Lebey, compagnons de route élégants et fins ; et tant et tant d'autres, Philippe Berthelot, Charles-Henry Hirsch, qui faisait de beaux vers dans ce temps-là; le seigneur Alfred Douglas; le peintre Aubrey-Beardsley, qui semblait fait de pâte tendre, Edouard Julia, Mauclair, Yvanhoë Rambosson, tant d'autres, ceinturés dès la porte d'un coup de lasso par le grand rire de Rachilde!

Mais il faudrait écrire une véritable histoire, un Larousse du *Mercure*, si l'on voulait raconter les débuts, la

vie, les amours de cette admirable maison d'honnêtes gens. Or, je tenais tout simplement à apporter ici l'hommage ému d'une très vieille affection et d'une profonde reconnaissance à un directeur rare, à l'homme juste et bon qui accueillit mes premiers essais avec indulgence, et dont la place est de tout repos dans la mémoire de ses amis.

LÉON-PAUL FARGUE.

DU PREMIER MATIN AU DERNIER SOIR

—

Je ne puis faire que le visage d'Alfred Vallette m'apparaisse autrement qu'à contre-jour, devant une fenêtre ouvrant sur le jeune été. C'est une image qui l'emporte sur toutes les autres, et que je veux garder comme mon bien propre.

Elle est liée à notre première rencontre. Quelques semaines plus tôt, j'étais venu jusqu'à l'hôtel du *Mercure*, en compagnie d'un manuscrit que je ne m'étais pas senti la hardiesse de suivre très loin au delà du seuil ; je l'avais quitté assez brusquement, et je m'étais enfui sans me retourner, le cœur tumultueux, comme si je venais d'abandonner un enfant au coin d'une porte. Mais je n'espérais pas qu'il serait recueilli. Et pourtant, j'étais là, mon manuscrit sur les genoux, et je commençais de suggérer les coupures qu'on m'avait demandées pour la revue. Alfred Vallette tourna son fauteuil de mon côté, croisa les mains, se pencha :

— Et si on ne faisait pas de coupures. Si on faisait un livre ?

Les mots, le timbre de la voix sont demeurés intacts dans mon souvenir. Je retrouve mon émotion d'alors ; et c'est à sa lumière que je revois Alfred Vallette, tel qu'il m'apparut.

Est-ce ce matin-là, ou un peu plus tard, qu'il me dit pour la première fois : « Vous êtes un homme heureux ». Il répétait de temps à autre cette petite phrase, avec toujours la même attitude : le regard fixé de biais sur un angle du bureau, la tête un peu inclinée, la lèvre perplexe, de la façon dont on considère un objet singulier. Sans doute ne s'était-il jamais habitué au spectacle d'une certaine chance qui vous fait naître sous le climat qu'on eût choisi, ni à rencontrer chez les autres cette disposition au bonheur, plus commune, qui exige des attaches mul-

tiples et de perpétuels arrachements, et par la grâce de laquelle la vie devient, tantôt une veille et une attente, tantôt une fête qu'on se donne à soi-même jusqu'au dernier jour.

Lui n'était pas un homme heureux. Il ne fallait pas le connaître beaucoup pour comprendre de quels abandons, de quel dépouillement, un si paisible équilibre était payé. « J'ai beau chercher, je ne trouve pas derrière moi une joie ou une souffrance véritables, rien qui, en bien ou en mal, m'ait permis de donner une importance quelconque à la vie ». Il disait cela avec légèreté et bonhomie — nul n'a pu déceler chez lui une trace d'amertume — et comme la chose du monde la plus ordinaire. Jamais je n'ai pu faire qu'elle ne me semblât la plus poignante. Chaque fois qu'il parlait ainsi, j'aurais souhaité découvrir ce quelque chose qu'il n'apercevait point, et le lui offrir. Sans doute était-ce parfaitement déraisonnable, et même puéril. Mais ce sont des sentiments contre lesquels on ne se défend point. J'ai admiré et respecté Alfred Vallette pour son esprit si sage, si tolérant, si libre ; je lui ai voué, pour m'avoir ouvert aussi largement sa maison, une gratitude que la mort a fixée. Mais c'est, je crois bien, son indifférence à toutes choses, c'est ce détachement inconcevable et douloureux — douloureux pour nous seuls — qui me l'ont fait aimer.

Souvent, le soir, nous causions, ou plutôt je l'écoutais. C'était l'heure où les visiteurs renoncent ; il se levait en faisant craquer son fauteuil, repoussait doucement la porte, allumait lui-même le lustre à gaz ; la lumière éclatait comme une bulle, polissait les méplats du masque de Verlaine. Alors, il contait avec une vivacité charmante des anecdotes, des souvenirs sur un temps disparu où passaient, au milieu de silhouettes cocasses, de hautes figures : Villiers, Gourmont, Verhaeren. Puis, sans que sa voix pesât davantage, il suspendait au bord d'un silence quelques mots où il renouait avec lui-même : « L'ennuyeux, c'est que tout cela ne sert à rien, puisqu'en mettant les choses au mieux, tout cela ne durera que le temps de l'homme ». Il relevait la tête pour ajouter vivement :

— Mais il ne faut pas y penser. On ne ferait rien.

Et je n'y pensais pas, en effet. Je découvrais seulement que, chez lui, indifférence et détachement n'étaient sans doute qu'une trop grande exigence.

Je n'oublierai point ce soir de la fin de septembre où je l'avais trouvé seul. Il parla de la campagne qu'il venait de quitter, des événements du moment, puis je ne sais par quel détour, de la jeunesse. Chaque fois qu'il abordait ce sujet, je me souvenais de ce qu'il m'avait dit naguère en m'accueillant : « Il y a vingt-trois ans que nous n'avons pas publié le roman d'un jeune homme ». N'y avait-il pas vingt-trois ans aussi qu'il avait volontairement rompu le contact avec les jeunes hommes ? Il ne se cachait point d'avoir éprouvé pour la jeunesse d'après-guerre un assez vif éloignement ; mais il semblait regarder celle d'aujourd'hui avec attention, et même avec amitié. Cédait-il, malgré lui, au besoin de la continuité, à la nécessité de l'espoir ?

Même si ce n'est qu'une illusion, je ne puis songer sans une grande émotion que pendant notre dernière veillée il eut, si distraite et fugitive qu'elle fût, une pensée d'avenir.

Il m'accompagna, comme il lui arrivait parfois, jusqu'à la porte palière. Je l'aperçois, une main dans la poche, son béret drôlement ramené sur le front, et le pied calant le battant, pour me dire comme tant d'autres soirs : « Allons, au revoir ! » Mais je ne l'ai point revu.

A quelqu'un qui, devant lui, avouait son inquiétude de la mort, Alfred Vallette répondait : « C'est si simple! On sera ce qu'on était quand on n'était rien. »

Non, ce n'est pas si simple. Voici cette maison qu'il a faite, qui est devenue un des derniers refuges où l'on ait le loisir de se reprendre, de se reconnaître un instant, assez peut-être pour sauver quelque chose de nous-mêmes. Le foyer ne s'est pas éteint. Et n'est-ce pas une grande et troublante merveille que la présence de celui-là même qui croyait ne laisser aucune trace soit à ce point sensible et réelle, qu'on puisse se demander aujourd'hui si, de nous tous, il n'est pas le plus vivant ?

YVES FLORENNE.

RENCONTRES AVEC ALFRED VALLETTE

—

Quarante-trois années d'amitié, quarante-trois années de totale confiance. Et cette rupture brusque, le 28 septembre dernier, tandis que, au début du mois, à la veille du jour où je quittais Paris, je l'avais vu sous les apparences de la santé reconquise, enjoué et tranquille. Je n'oublierai jamais le coup de téléphone, là-bas, le lundi 30, à la campagne, la lettre du *Mercure de France* qui me confirmait, une heure plus tard, la sinistre annonce: Alfred Vallette n'était plus. Ses obsèques auraient lieu le lendemain; je ne pourrais arriver à temps pour me recueillir et lui rendre hommage au milieu de ses amis, de sa famille, de ses obligés, de ses admirateurs. Je ne pouvais que me renfermer, seul, dans mon chagrin intime, songer à lui, reconstituer en mon souvenir désorienté sa noble figure, recomposer en m'y attachant du fond de l'âme son visage et ses actes, me remémorer les causes et les circonstances de mon affection constante, ce que je lui ai dû, ce que je lui dois, ce que je perds dans sa disparition.

Quarante-trois années qui correspondent à quarante-trois années de collaboration au *Mercure.* Ma signature parut pour la première fois au sommaire du n° 28, en avril 1892. Mes grands amis de toujours, Pierre Quillard et Ferdinand Herold, qui m'avaient persuadé de vaincre ma timidité et de leur confier un poème récent pour l'offrir à la revue qui nous était chère, m'amenèrent avec eux, un jour, dans le petit appartement qu'occupaient Vallette et Rachilde, rue de l'Echaudé-Saint-Germain. On s'y retrouvait, entre camarades de lettres, le mardi. J'étais ému, un peu craintif. Je n'étais point, alors, accoutumé

aux milieux littéraires. Je vivais à l'écart, pour d'autres motifs qu'aujourd'hui. On y était turbulent, avec de la gaîté et de l'abandon spontanés, avec de soudaines fusées d'esprit, des fulgurances d'idées inattendues, où quelques férocités d'appréciation, moins méchantes que pittoresques, soulevaient parfois le sourire, sans insistance. On s'en amusait, on y croyait à peine.

Dès l'entrée, l'homme immédiatement cordial et sympathique que resta jusqu'au dernier jour Alfred Vallette, vint à moi, me pressa la main en me disant : « Vous êtes chez vous », et je me sentis à l'aise, et je sentis que j'avais en lui un ami.

Il y avait dans la physionomie de Vallette une expression franche du regard, une simplicité dans le ton de sa voix, quelque chose de direct, de vrai et de naturel qui empêchait qu'on hésitât ou se méprît. La parole dite par lui comptait; elle ne dissimulait, n'altérait rien; elle contenait sa pensée, ne l'atténuait ni ne la dépassait; elle y était scrupuleusement adéquate. Scrupuleusement? Je l'ai écrit, et j'ai tort. Aucun calcul, aucune étude ne l'avait déterminé à devenir ce qu'il apparaissait à la première rencontre. Il était ainsi; il se tenait ainsi; il demeura ce qu'il était, sa vie durant, sans rien jamais qu'il cachât, ni équivoque, ni embûche. Il était la loyauté, comme il était la clairvoyance, le conseil sûr et prudent.

Que de fois je l'ai vu, le mardi, rue de l'Echaudé, et, plus tard, aux jours de réception de Rachilde, assis à sa table de travail, rue de Condé. Les visiteurs entraient par son bureau, le saluaient avant de pénétrer, par une porte maintenue ouverte, dans le salon qu'envahissait, à mesure que grandissait la réputation du *Mercure,* une houle chaque semaine plus nombreuse, où les anciens se trouvaient un tant soit peu submergés. Ils revenaient alors auprès de Vallette : la conversation était plus affectueuse, plus familière, dépourvue du désir d'exceller dans le persiflage et de fixer l'attention à l'aide d'une médisance ou d'un mot cruel. Vallette ne goûtait guère cette écume de l'esprit; il se retranchait dans son coin, laissant à leur gré se divertir les « salonniers » à qui Rachilde, impétueuse

et, au besoin, hautaine, décochait net des boutades d'estoc. Vallette n'aimait pas briller, et les perfidies auxquelles se délecte la malignité des lettrés mondains n'exerçaient sur lui aucun prestige.

Les avantages de la célébrité, les relations qui placent un écrivain en vue, qui lui assurent la vogue, n'étaient sur ce qu'il en jugeait d'aucun poids. Il savait se préserver et préserver la revue et la maison d'éditions qu'il dirigeait, des tentatives et des desseins d'une vaine adulation. Il en jaugeait la valeur; il se méfiait, sachant que la plupart poursuivaient, en écrivant soit leurs articles, soit leurs livres, un but qui ne s'accordait guère à celui où, avec ses collaborateurs, il tendait : publier des œuvres d'élite, qu'en fussent connus ou inconnus les auteurs, et non pas éblouir, quel que fût le mérite de leurs écrits, par la publicité de noms illustres, éblouissants.

Incomparable expérience, ces comités de lecture où, en remplacement de Remy de Gourmont, vers la fin de 1915, je fus admis. Chacun, Louis Dumur, Vallette et moi nous exposions l'essentiel des manuscrits proposés au *Mercure,* et dont nous avions pris connaissance. Je ne cessais de me rappeler ce que Vallette m'avait conté. Gourmont, un jour, avait avec une âpreté singulière mis à mal les idées, les arguments, les tendances d'une étude philosophique qui lui avait été soumise; il n'en restait rien, il l'avait pulvérisée. Puis, sans emphase ni recherche d'effet, il concluait : « D'ailleurs, c'est un article très bien fait; il faut le publier. » Or, véhémence à part, c'est à cette façon intelligemment éclectique de comprendre la pensée d'autrui que, à chaque séance, j'assistais. Qu'on le comprenne : je ne cherche pas à insinuer que les décisions, ou plutôt les propositions du Comité de lecture (car, en ressort suprême, Vallette, directeur, prononçait seul) ne fussent en aucun cas discutables; mais elles furent invariablement de bonne foi, désintéressées, provoquées par le contenu des écrits, et nullement par le nom, ou le renom, de l'auteur.

Il y avait quelqu'un, dans ce comité, qui ne se trompait jamais, quelqu'un dont personne ne put soutenir qu'il se

fût jamais trompé, et cet infaillible, ce fut Vallette. Il apaisait en arbitre les passions; il réduisait les erreurs; il devinait certaines omissions, rectifiait, dans le calme le plus lucide, les incompréhensions, les préventions. Il s'était identifié au *Mercure de France* et on ne l'a jamais vu se départir de cette générosité accueillante, de cette ardeur de tolérance, secret de sa grandeur et finalement de son succès.

Sauf quelques articles ou notes brèves touchant des représentations théâtrales, afin de soutenir les téméraires qui ne consentaient pas encore à la définitive séparation du théâtre et des lettres, Vallette a donné, dans les premiers tomes du *Mercure,* plusieurs critiques de doctrine, ou, plus exactement, contre l'exclusivisme où auraient pu aboutir certaines doctrines du moment. Il pressentait la glorieuse destinée de poètes qui, à leur apparition, étaient réputés étranges, Maurice Maeterlinck par exemple. Au mois d'août 1900, il saluait de paroles attendries la mort de son ami de cœur, Albert Samain, comme il le fit, plus récemment, pour Louis Dumur, comme, pour le vingtième anniversaire de la mort de Gourmont, il venait de le faire, lorsque lui-même fut frappé. Il publia à plusieurs reprises des lignes rectificatives au sujet d'un point de l'histoire littéraire pour la période dont il restait un témoin véridique, ou abordait la discussion d'intérêts professionnels, notamment, en 1894, par un essai qu'il intitulait : *Questions de Librairie.* Il collaborait à sa revue principalement par l'immense assiduité de sa surveillance, de son impulsion, de son contrôle d'animateur discret et de modérateur avisé. De plus il n'abdiquait rien de ses devoirs d'administrateur, de sa charge de délégué des actionnaires aux intérêts économiques de la société anonyme : mais de cela je ne dirai rien, incompétent. Je constate les heureuses conséquences, mais je me tais du surplus.

§

Vallette, jeune, ne sortait guère de son logement de la rue de l'Echaudé, où le *Mercure* se développait, à l'étroit. Quand s'ébahissaient les amis, s'inquiétant de sa

santé, il la montrait inaltérable, et, de fait, jusqu'à l'entrée de la saison dernière, on ne l'a connu ni malade ni gêné d'un malaise qui interrompît son labeur. Il n'avait pas besoin d'air; la campagne, le voyage ne le sollicitaient pas. Il se vantait de ne connaître, hors Paris, que Sens où, enfant, il séjourna durant la guerre de 1870, et Vannes où il avait accompli son temps de service militaire. Soudain il se laissa entraîner; le goût de la pêche à la ligne le conduisit à se joindre à Quillard, Collière, Herold et Jarry pour louer au bord de l'eau, à Corbeil, une vaste bâtisse avec jardin, qu'ils appelaient « le Phalanstère ». Il acquit, un peu plus tard, et aménagea selon ses préférences une jolie maisonnette aux proches Bas-Vignons, où fréquemment il séjournait en fin de semaine ou durant la quinzaine de ses vacances. Jarry, à côté, avait installé son « tripode », et l'attirait en des promenades à bicyclette; je les ai parfois accompagnés. Il possédait une petite barque, il y plaça un moteur, et, en praticien sagace, devint curieux de mécanique. Il acheta enfin une voiture automobile qui rendit aisés ses déplacements de Paris à Essonnes, et peu à peu il étendit ses excursions aux contrées qu'il pouvait parcourir en un jour, en deux jours; il s'absenta même une semaine, et rarement davantage.

Sur le balcon de leur maisonnette Rachilde et Vallette recevaient la visite d'amis habitant le voisinage ou qui passaient par hasard. Je m'y retrouve avec Jarry et avec Eugène Demolder. Demolder respirait dans un lieu de féerie, la propriété sur la hauteur et à flanc de coteau, dominant la Seine et les bois, que son beau-père Félicien Rops avait créée par magie. Dans cette demeure où, affirmait Rachilde, des fées veillaient sur ses songes et son bien-être, elle arrivait avec Vallette, et ils prenaient part à cet enchantement. Vallette aimait Demolder d'une affection fraternelle. La bonhomie sans détours du subtil écrivain artiste de *La Route d'Emeraude* et du *Jardinier de la Pompadour* lui plaisait énormément. Demolder, bien qu'il eût été engagé, à ses débuts, dans une carrière d'avocat et de juge de paix, ne s'était jamais avisé que

la ruse, des instincts pervers pussent séjourner aux replis du cœur humain. Il n'était que franchise et que cordialité; il attribuait aux autres ses propres qualités. Sa vie choyée, attentive, joviale, baignait parmi les fleurs, comblée de prévenances, environnée d'amitiés. Il n'apercevait rien au monde qui ne fût un ferment de beauté subtile ou puissante : le monde réalisait ses rêves, et ses livres s'éclairent de joie et d'amour, de passions lumineuses et délicates, de tendresse. Il peignait des tableaux où chatoyaient les couleurs, harmonisés à la manière des grands peintres hollandais, ou affinés comme ceux des maîtres français du XVIII[e] siècle. Vallette se repaissait du sourire malicieux de ses yeux lorsque Jarry, à ses côtés, abondait en facéties « ubuesques » ou amplifiait un paradoxe digne de la « pataphysique » du docteur Faustroll.

Que de disparus parmi les intimes, en ce temps-là, du *Mercure* et de ces réunions si douces à la campagne! Le bon géant chevelu Claude Terrasse, goguenard à sa manière, le peintre-graveur Henri Detouche, conteur d'anecdotes spirituelles; des belges, Théo van Rysselberghe, le liégeois Armand Rassenfosse, qui avait été le dernier confident de Rops; surtout le magnanime Emile Verhaeren éperdu d'élans enthousiastes et d'admirations bondissantes. Vallette au milieu d'eux, heureux et si confiant, se bornait à rappeler d'un mot à la réalité des faits, se livrant volontiers à la gaîté unanime.

Avait-il oublié ses soucis, la préoccupation du *Mercure*? Il n'en parlait pas, mais *Le Mercure de France* s'était si bien amalgamé à lui qu'il n'était pas nécessaire qu'il en parlât pour qu'on l'en sentît habité : l'un ne se distinguait pas de l'autre.

§

Au mois d'octobre 1927, âgé de soixante-dix ans, Alfred Vallette, pour la première fois, sortit de France. On inaugurait à Saint-Amant, au bord de l'Escaut, le mausolée où repose le corps de Verhaeren. Vallette, convié à la cérémonie pour y représenter la revue et la maison d'éditions dont le grand poète demeurait un des plus vivants

honneurs, quitta Paris avec moi, chargé de parler au nom des écrivains français et belges, et avec Camille Mauclair, qui nous rejoignit à la gare du Nord. Nous nous amusions à taquiner un peu Vallette qu'on sentait anxieux du passage de la frontière et de la visite des douaniers. A Bruxelles, à l'arrivée, quelqu'un l'attendait; je ne le revis que le lendemain, au matin, dans le train bondé de littérateurs et d'artistes qui nous emmenait à Anvers. Les sociétés nautiques avaient mis leurs yachts à notre disposition et nous devions gagner par le fleuve le bourg de Saint-Amant. Qu'elle était joliment ensoleillée, cette journée blonde d'automne! Vallette était ravi. Le pays de Flandre, si uni sous le grand ciel lumineux, avec la végétation abondante et diaprée du rivage, l'animation de la batellerie aux confins du grand port, les villages et leurs hauts clochers tranquilles l'émerveillaient. Et puis le débarquement sous la tour de la vaste église que sépare une place pittoresque du tertre où est le tombeau de granit noir, dressé au-dessus de l'Escaut, cette multitude, la Belgique entière autour de son roi, empressée à rendre hommage au souvenir sacré du héros qui succomba, pendant la guerre, à la tâche de dévouement qu'il s'était imposée; tout cela était impressionnant et superbe. Vallette en ressentait l'émotion en son cœur et la beauté grandiose. Les souverains, après la cérémonie, se firent présenter le directeur du *Mercure de France*, s'entretinrent avec lui longuement, le complimentèrent, le remercièrent. Il en était touché. Et puis partout, à Anvers, à Bruxelles, on lui prodigua tant de prévenance et d'affabilité, exempte de gêne et de faux-semblant. Il en rapporta à Paris comme un éblouissement, et exprimait souvent aux Belges la gratitude qu'il conservait de cet accueil.

§

Pourtant il ne retourna pas en Belgique. Les frontières ne le rebutaient plus, et deux ou trois fois, attiré par des amitiés, il se rendit en automobile dans le canton de Vaud ou à Genève. En réalité il préférait ne pas s'écarter trop de Paris, se satisfaisait d'atteindre Dieppe, ou, à la ri-

gueur, le Mont-Saint-Michel. Peut-être s'appliquait-il de plus en plus à approfondir le mystérieux agencement des mécanismes et mettait-il moins d'empressement à en user. Il ne manquait pas de se rendre, chaque automne, au Salon de l'Automobile; avec curiosité, il s'ingéniait à pénétrer les moindres améliorations dont il supputait l'utilité et l'importance, ou dont il découvrait les insuffisances et la fragilité.

Ne rien laisser échapper qu'il ne comprît point, c'était sa passion, n'être dupé par aucun faux semblant. Sa clairvoyance, la sûreté calme d'une raison partout en éveil le guidait à dissiper les brouillards incertains et trompeurs. Mécanismes de l'intelligence et de l'art, mécanismes de la construction industrielle, il en scrutait avec une patience égale les intentions cachées, la consistance, la solidité. L'ornement ne cachait pas à ses yeux exercés la signification vraie des objets ou de la pensée; il n'attachait pas de prix à la parure d'apparat, mais il fallait qu'elle fît corps avec l'objet jusqu'en l'essence, sans en rien amoindrir ni diminuer, et qu'elle en fût inséparable. Sa conscience ne s'accordait qu'à la conscience des hommes et des choses. Il était sensible à ce qui est pur, droit, ennemi des surcharges aussi bien que de l'emphase, loyal et simple vis-à-vis de lui-même et de quiconque. C'est dans ce sens que l'on me disait un jour : « Le visage d'Alfred Vallette est sans ombre, comme son caractère. »

ANDRÉ FONTAINAS.

NOTES SUR ALFRED VALLETTE

—

Ne nous étonnons point que la mort ait à la fin — malgré toute sa verdeur, tout son courage — abattu Vallette. Il a tant travaillé pour les autres.

—

La conscience d'Alfred Vallette était-elle un bagage trop lourd à notre légèreté ?

—

Il fut la haute conscience de trois générations d'écrivains : il aima la poésie. *Idem* de trois générations d'éditeurs : il aima la poésie.

—

Le plus valeureux, le plus désintéressé, le plus noble des hommes que j'ai connus.

—

Que ne doit pas la littérature contemporaine aux nuits de travail d'Alfred Vallette !

—

Même aux forbans de lettres (s'il en est, s'il en fut) le visage de marbre souriant d'Alfred Vallette inspirait le respect. Il leur était, voire, terrifiant.

—

Je dis un jour à Vallette :

— Le Symbolisme eût laissé moins de renom et de *noms* sans vous.

— Sans le *Mercure*, qui n'est pas moi ! me répondit-il, se fâchant presque.

Or, le *Mercure* était Alfred Vallette.

—

Personnellement, je lui dois tout :

1° D'être poète ; mais cela ne compte pas... Qu'est-ce, un poète de plus ou de moins ? Hélas ! il m'encouragea en publiant mes premiers livres.

2° (Ceci est d'importance). Lorsque, tout jeune homme, tout gosse encore, il me prit la fantaisie, en plein naturalisme, de créer un théâtre idéaliste : le *Théâtre d'Art*, ce fut grâce à lui que je pus connaître de « véritables auteurs », tels que Rachilde, Maeterlinck, Remy de Gourmont, Van Lerberghe, Saint-Pol-Roux, Pierre Quillard. Cette orientation littéraire du *Théâtre d'Art* devint, par la suite, celle du glorieux théâtre de l'*Œuvre*, auquel nous devons tant, précurseur de toutes nos scènes d'avant-garde.

3° *Vers et Prose* dont, quinze ans après, je fus le directeur, ne put vivre tout d'abord que grâce aux conseils de Vallette, car je n'étais pas né administrateur.

—

— Comment un tel, un tel et un tel ont-ils obtenu cette grande situation dans la littérature ? demandait un jeune arriviste à Vallette.

— En travaillant beaucoup.

— Je voudrais vite me faire un nom.

— Patience ! La plupart des écrivains qui m'entourent ont mis vingt ans et plus à se « faire un nom »... comme vous dites. Mais ce ne fut nullement leur préoccupation dominante. C'est d'ailleurs pourquoi ils s'en firent un.

—

Celui qui volontairement, non pas volontiers, sacrifia son magnifique talent de romancier au talent de ses confrères, est un héros.

—

Alfred Vallette : énergie, loyauté, *bonté*, savoir universel, mais encore extrême pudeur de ses sentiments profonds, de ses dons, de tout ce savoir même — d'où son orgueilleuse modestie. Celle de l' « Honnête Homme ».

PAUL FORT.

ALFRED VALLETTE

La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait, tout incidemment, rappelé son âge et, sans se plaindre aucunement, bien dit qu'il se sentait à la fin de sa vie. Pour la première fois, il s'était avoué fatigué. En le quittant, je lui avais serré la main, sans appréhension il est vrai, mais avec encore plus de cordialité que je ne faisais d'ordinaire. A la tristesse que me causa la nouvelle de sa mort, j'ai mesuré la profondeur de l'affection que je lui portais.

Elle datait de loin, cette affection. Sans histoire, elle s'était lentement accrue au cours des ans. De loin en loin, je retrouvais Vallette à son bureau, toujours le même et toujours avec un égal plaisir. Je venais pour quelques instants, car, le sachant fort occupé, je craignais de le déranger; mais non; il me faisait entendre que, levé de fort bonne heure ainsi que chaque matin, il avait travaillé d'arrache-pied jusqu'à pouvoir être quitte avant d'ouvrir sa porte aux visiteurs. Il prenait grand plaisir à causer, et de tout et de tous. Du reste, il considérait que la conversation faisait partie de ses fonctions. Il s'y montrait si amusé, si intelligent, si affable, que le temps passait sans qu'on y prît garde ; et ce n'était jamais lui qui mettait fin à l'entretien.

D'une égalité d'humeur parfaite, d'un jugement beaucoup trop bien équilibré pour céder aux modes et aux emballements, extrêmement sensible aux ridicules, c'est, je crois, sa grande bonté qui le retenait sur la pente de la moquerie et le disposait à une souriante indulgence; je ne l'ai jamais entendu dire du mal de personne. Il supportait n'importe quoi, fors la malhonnêteté. Car ce qui dominait, en lui, ce qui forçait l'estime, c'est son amour

de l'équité, la parfaite probité qu'il apportait partout, aussi bien en affaires que dans ses moindres jugements. A toutes les habiletés, il savait préférer la droiture et ne cherchait jamais à rien obtenir aux dépens d'autrui. Sans vanité aucune, il ne faisait parade de rien. C'est sans doute le besoin d'équité qui lui donnait un sens parfait de la mesure; la crainte de surestimer quoi que ce soit l'amenait à refréner certains élans intempestifs, et pas seulement chez lui-même, sans rien diminuer de sa générosité naturelle. D'un goût littéraire subtil et avisé, il parlait fort judicieusement des œuvres qu'il éditait, et des autres. Il appréciait et ne souhaitait nullement plus tempérée la fureur poétique d'un Rimbaud, d'un Léon Bloy, d'un Jarry; mais il savait que l'excès n'avait que faire dans le rôle qu'il assumait, celui de l'éditeur, où il se cantonnait modestement avec un dévouement total; et plus les embardées littéraires se faisaient véhémentes, plus nécessaire lui apparaissait sa fonction pratique de pondérateur. Cette modération qu'il apportait dans ses jugements lui faisait également craindre de surfaire l'importance du *Mercure,* et, sans du tout fermer la porte aux nouveaux venus, il estimait qu'une maison d'édition lie son sort bien rarement à celui de plus d'une Ecole et de plus d'une génération : Renduel à celui du romantisme, Lemerre à celui du Parnasse, Charpentier à celui du naturalisme. Il acceptait que le Mercure ait été l'arche du symbolisme et n'ambitionnait pas d'autre gloire que celle d'attacher son nom à la maison qui groupa dans une parfaite entente les représentants, aujourd'hui illustres, d'une école d'abord décriée. C'est autour d'Alfred Vallette, et grâce à lui, que cette école put prendre sa pleine signification, son assurance et son ampleur. Même ceux qui s'en sont séparés lui en gardent une vive reconnaissance.

ANDRÉ GIDE.

SOUVENIRS
DU "MERCURE DE FRANCE"

—

Pour bien parler de lui, il faut parler de soi. Je m'en excuse. Mais Vallette, c'était le bon accueil. Je ne me souviens de lui que dans les occasions où j'allais le voir, et chaque fois (je n'y aurai pas été le seul) c'était pour lui demander quelque chose, comme à tout directeur de revue: d'accepter ma prose ou mes vers. Je crois n'en avoir pas trop abusé; et maintenant, je le regrette. L'affaire réglée par oui ou par non, on causait. Le prétexte de la visite était écarté : il n'y avait plus que Vallette, son petit œil clair et droit sur vous, de vous à sa cigarette roulée, et sa voix presque basse, l'activité de son esprit, son autorité, ses précisions en toute chose. Et derrière lui, le *Mercure.*

Quand on n'a pas été des temps héroïques de la fondation, dans les années 90, il faut au moins avoir eu ses dix-sept ans environ 1906, 1907, pour se représenter aujourd'hui ce qu'était le *Mercure,* aux yeux de notre jeunesse : l'arche sainte. — Ce foisonnement d'idées, cette liberté, cette abondance, cette nourriture; et ces directives; et cette sécurité. Un tel écrivait au *Mercure :* il en était, et comptait déjà, par ce fait, avant d'être lu. Au collège encore, si j'ai pris, dans le temps de ma rhétorique, une première vue — libératrice — de la liberté de l'esprit, c'est à la lecture du *Mercure* que je le dois. — Chère revue, suspecte à beaucoup! Elle représentait alors encore, pour certains, l'hétérodoxie. Et c'est enivrant, à vingt ans, d'aimer ce qu'on a d'abord à défendre. A cet âge, où la grande affaire est de ne pas douter un instant de la qualité de ce qu'on aime, il y avait la sécurité que donnait l'apostille du *Mercure.* Tous les poètes m'étaient bons, qui se présentaient à mes yeux ravis, sous le pétase et le caducée. L'arche sainte, la loi, les prophètes!

Et moi aussi, il m'a fallu, un jour, inconnu, imberbe et tremblant, porter à ce *Mercure* mes premiers vers. Avais-je du talent? Hélas! je n'en sais rien encore; mais du courage, j'en suis sûr. Il en fallait pour affronter ce grave temple, assez noir, sévère, où le dogme (ou ce que je croyais tel) était déjà gardé, à l'entresol, par des cerbères goguenards. Je ne me souviens pas de ce que fut pour moi le premier accueil du redoutable Alfred Vallette. Courtois, attentif, c'est certain : car peu d'hommes ont moins changé que lui; c'était le signe de ses certitudes, qui fondaient son autorité. Il garda mes papiers, qui étaient encore, je pense, d'humbles copies d'écolier, rayées et marginées de rouge. Mais le fait est que dans la quinzaine, je reçus mes premières épreuves. J'attribue cet événement capital, qui me gonflait d'orgueil, moins au faible mérite de mes vers qu'à l'indulgence de Vallette. Et maintenant, pour ce souvenir, je lui garde une gratitude tendre.

Je dois à Vallette, à la réflexion, le plus grand plaisir, je le dis très sincèrement, que m'aient jamais valu, jusqu'à ce jour, vingt-neuf ans de vie littéraire. Le moment vint où, mis ensemble, mes petits feuillets à marge rouge constituèrent un dossier d'épaisseur assez convenable pour justifier l'édition. Justifier, à mes yeux, s'entend! A cette époque, nous ne rêvions que de plaquettes. Et, bibliophile déjà, je nourrissais un goût très vif — que Tinan eût dit pathologique — pour ces plaquettes du *Mercure*, textes rares si bien imprimés, sur des papiers insolites, qu'on pouvait encore acquérir, pour deux ou trois francs, au comptoir, et même en bénéficiant d'une remise et en choisissant l'exemplaire : *Le Vieux Roi, Théodat, Le Château singulier, Le Vigneron dans sa vigne, Erythrée,* les *Sonnets à Marie,* de Ronsard.

Or, ma suprême ambition était qu'un jour, moi aussi, je ferais paraître ma première plaquette au *Mercure,* fût-elle hors commerce. J'en serais sans doute encore pour mon rêve, qui me semblait déraisonnable, s'il n'avait tenu qu'à moi de le voir se réaliser. Un ami simplifia pour moi toute l'affaire: le cher, le délicieux Emile Despax, alors chef du secrétariat particulier d'un ministre des

Colonies, et qui, à ce titre, au Pavillon de Flore, trouvait un malin et juste plaisir à faire faire antichambre à des sénateurs, tandis qu'il téléphonait nonchalamment à des poétesses illustres, ou me récitait à mi-voix des vers exquis de Léonard. « *Ah! Doris, que me font ces tapis de verdure...* » Despax, qui venait de publier — au *Mercure,* naturellement, — sa parfaite *Maison des Glycines,* crut me suggérer ce désir, dont je pantelais. « Cela fera une plaquette très convenable pour la rue de Condé », me dit-il, en lisant mes pauvres manuscrits. La plaquette serait à mes frais, bien entendu. Mais sur la couverture, il se faisait fort d'obtenir pour moi le sceau magique: le pétase!

Je savais Despax un poète. Mais la rêverie a des bornes, me disais-je, et je trouvais qu'il les franchissait, *pede libero*. J'ai remis la main, ces jours-ci, sur le billet suivant, du si gentil Despax:

Cher ami, j'ai vu Vallette, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Le pétase est dans ma poche, et vous avez cette chance que je tiens le pétase original, le pétase en cuivre, et non en galvanoplastie. Votre plaquette sera donc tout à fait soignée...

C'est ainsi que je fis paraître *Eurynice,* ornée du chapeau ailé, et portant sur son titre les mots prestigieux: « Aux Editions du Mercure de France ». Et ces signes m'étaient si beaux, qu'une fois reçu le paquet de menues brochures, si joliment imprimées sur divers papiers par Georges Protat, à Mâcon, j'en aurais voulu garder par devers moi l'édition entière. Sans doute eussé-je aussi bien fait.

Cher Valette, l'avez-vous seulement jamais su — ai-je su assez vous le dire? — que ce prêt obligeant du petit cliché, et la dignité qu'il me conférait, je l'ai longtemps considéré comme un honneur supérieur et préférable à tous les prix littéraires qui depuis accueillent indistinctement tant de jeunes écrivains à leurs débuts? D'autres diront le grand directeur que vous fûtes, le critique sage et d'avis ferme, le conseiller écouté à la voix sans éclat, l'ami sans défaut, l'honnête homme — et les renonce-

ments de l'écrivain qui avait accepté de sacrifier son œuvre personnelle aux exigences de son métier de chef d'équipe. C'est du Vallette ami des poètes que je veux seulement me souvenir. Ami des poètes, et directeur de revue, à la fois, quel paradoxe! — L'avant-dernière fois que j'ai vu Alfred Vallette, il y a moins d'un an, c'était pour lui porter encore des poèmes. Nous mourrons dans l'impénitence, quelques-uns. J'éprouvais, en montant les marches usées du cabinet directorial, une mélancolie, je l'avoue. « Comme à dix-huit ans... et de la poésie, encore! lui disais-je: mais je vous l'apporte sans vergogne, car cela ne peut paraître qu'ici... » Voilà, par parenthèse, la force et la beauté de notre vieux *Mercure:* certaines choses, qu'on écrit pour soi, gratuitement, et pour son plaisir, c'est au seul *Mercure* qu'on peut les donner. Le manuscrit que je présentais à Vallette était trop long, je le savais, pour paraître intégralement dans la revue. J'étais incapable de choisir le petit nombre de pièces qui eussent convenu. Je demandai à Vallette de faire lui-même son choix, m'en remettant à lui d'écarter ce qui lui semblerait inutile. Il me répondit quelques jours plus tard qu'il publierait le tout: ces poèmes formaient un ensemble, et cet ensemble lui plaisait. On imprimerait en romain, non en italique; grâce à cet innocent subterfuge, les principes relatifs à la publication des vers dans le *Mercure* restaient saufs. La dictature a parfois du bon.

...Je suis confus. Sous couleur de contribuer à l'hommage pieusement rendu par ses collaborateurs et ses obligés à Alfred Vallette, j'ai l'air de ne parler que de moi. Mais comment faire savoir autrement ce que Vallette était pour nous? Ce grand serviteur des lettres françaises et de l'esprit universel, tous ceux qui l'ont approché et connu savent bien, comme moi, ce qu'ils lui doivent, pour leur avoir ménagé à tous l'accès retentissant de la revue — unique de nos jours — de la revue où l'on peut tout dire; pour avoir été l'ami accueillant de notre jeunesse, demeuré tel dans notre âge mûr, — et, dans un temps qui n'en veut plus, le mainteneur de la liberté des esprits.

EMILE HENRIOT.

SOUVENIRS

—

Pendant plus de quarante ans, j'ai vécu auprès d'Alfred Vallette. Je l'ai vu à l'œuvre, j'ai connu ses efforts aux heures difficiles, je pourrais témoigner de son zèle à donner au *Mercure* un attrait toujours nouveau. Il réussit à le transformer : de la petite revue dont quelques amis lui avaient confié la direction, il fit peu à peu la grande revue à laquelle les meilleurs écrivains s'honorent de collaborer.

On a rappelé, ces temps-ci, le courage et la sagesse de Vallette, et l'on a eu raison.

Le courage de Vallette était simple, sans forfanterie. Comme la vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale de la morale, le vrai courage ne se moque-t-il pas du courage? Le courage naturel de Vallette l'a gardé de jamais faillir à la tâche qu'il avait acceptée. Si tôt qu'on arrivât au *Mercure,* on le trouvait au travail, et, le soir, après que tous étaient partis, il restait à sa table ; il s'employait à d'utiles besognes que beaucoup d'autres eussent dédaignées.

La sagesse de Vallette! Souvent on l'a célébrée. Elle le protégea des aventures dangereuses qu'il aurait pu courir. Certes, il prévoyait, longtemps à l'avance, les réformes qui, un jour, deviendraient nécessaires à la prospérité de la revue, mais sa prudence le retenait : il ne voulait rien risquer, et il n'entreprenait quoi que ce fût qu'au moment opportun, alors qu'il ne pouvait craindre un fâcheux retour.

Vers 1894, les jeunes gens, grâce à la persévérance avisée de Vallette, avaient à leur service une revue sérieuse et déjà prospère. Mais ils restaient en quête d'éditeurs. Lemerre, qui devait sa fortune aux Parnassiens,

se montrait rebelle au vers libre, Vanier n'était pas toujours d'un abord agréable, et, à la Librairie de l'Art indépendant, l'occulte Bailly affichait des manies singulières. Vallette jugea venu l'instant de créer une maison d'édition.

Déjà le *Mercure* avait publié quelques plaquettes, et même, à d'assez longs intervalles, des livres importants : les *Œuvres posthumes* d'Albert Aurier, *le Latin mystique* et *Le Fantôme,* de Remy de Gourmont. Il y avait, dans les œuvres d'Aurier, des lithographies d'Eugène Carrière et d'Henry de Groux, et, pour *Le Fantôme,* Henry de Groux, encore, avait donné deux lithographies nouvelles. Mais il ne s'agissait là que de publications de luxe, tirées à petit nombre. Vallette voulait maintenant faire de la librairie qui s'adressât au public : on pourrait enfin lire facilement des auteurs qu'on était porté, trop souvent, à croire mystérieux.

Que l'idée de Vallette fût excellente, que l'heure choisie fût propice, nous n'en doutions point, et l'événement le prouva.

Vallette ne ménagea pas sa peine. Comme il avait fait pour la revue, il assuma, pour la librairie, des travaux obscurs. Dans un ancien numéro du *Mercure,* des poètes de la maison se sont divertis, sous le pseudonyme collectif de Quasi, à décrire en vers légers l'activité heureuse qu'on y pouvait alors constater. « Et Vallette lit des épreuves, » dit l'un, en un refrain de ballade. « Il édite, il édite, il édite, » s'écrie un autre, et il ajoute, sachant bien, d'ailleurs, que sa prédiction ne se réalisera pas : « Vous verrez qu'il fera faillite! »

Vallette n'a pas fait faillite, il a au contraire fondé une des maisons d'édition les plus solides qui soient aujourd'hui.

On eut à lutter. De bons camarades tenaient des propos malveillants. Ils s'approchaient de vous, la mine apitoyée; d'une voix triste, entre deux soupirs, ils murmuraient : « Ah! vous êtes du *Mercure*! » et ils vous annonçaient la chute prochaine. Vallette s'amusait fort de pareilles

prophéties : il en connaissait, mieux que personne, toute la vanité.

En plus de quinze ans, je doute qu'il ait pris un jour entier de repos. Mais, l'existence du *Mercure* désormais assurée, il estima qu'il avait droit à quelque liberté. Il se joignit à un groupe d'amis qui aimaient à parcourir la petite et la grande banlieue. Il avait vécu des années de son enfance au bord de la Seine, en amont de Paris; il y revint avec plaisir. Corbeil, Morsang, Le Coudray, Seine-Port, Melun, Livry l'attiraient. Et, un beau jour, Pierre Quillard, Marcel Collière, Alfred Jarry, lui et moi nous entendîmes pour louer en commun, à Corbeil, près de la rivière, une maison qui nous plaisait.

Dans la maison de Corbeil, nous avons passé des heures charmantes. Il avait été convenu que les uns ne gêneraient en rien les autres. Chacun avait sa clef, arrivait ou partait à son seul gré. Quillard, depuis longtemps, s'adonnait à la pêche, il y était fort habile. Jarry, que, entre nous, le plus souvent, nous appelions le Père Ubu, se fit son disciple ardent. Et Vallette, à l'exemple de Quillard et de Jarry, se mit à pêcher. Mais à la pêche il préféra bientôt un autre sport auquel Quillard aussi avait initié le Père Ubu : Vallette connut les joies du canotage. Et un goût ancien pour la mécanique se réveilla en lui. Alors que Quillard et Ubu restaient fidèles à la rame, Vallette ajusta un moteur à son bateau, et, dès que les soins de la librairie lui laissaient un peu de trêve, il allait au Coudray, où il avait fini par acquérir une maison. Là, quand il avait trouvé quelque moyen d'améliorer la machinerie de son canot, qu'il avait baptisé MERCVRE, il ne cachait point sa satisfaction.

Puis, du canot à moteur, il passa enfin à l'automobile, et il éprouva des plaisirs nouveaux. Il courut les routes de France. Il explora la Normandie, la Bretagne, le Périgord; il vint un jour me retrouver dans les montagnes ardéchoises. Il était un chauffeur des plus sages : il ne dépassait guère le cinquante. Il avait pour sa voiture des attentions méticuleuses : jamais il ne l'eût privée de l'huile nécessaire.

Ah! dans la vie quotidienne, quelle était la bonne humeur de Vallette, et comme elle s'accordait à la gaieté familière de Rachilde! Je vous vois encore, chers amis, dans ma vieille maison de Lapras. Vous y goûtiez les divertissements simples de gens sincères, dont la misère des snobismes n'a point gâté l'intelligence. Vous écoutiez des chansons naïves : « Entends, ma Lisette, entends dans le bois... » et combien d'autres! Ah! cher, cher Vallette, quel ami, quel ami sûr, quel vrai ami vous étiez! Et vous saviez la valeur de votre œuvre, vous en étiez fier, vous n'en étiez pas vaniteux. Vous ignoriez la raideur, vous connaissiez la vertu d'un sourire. Vallette, nous qui avons, longtemps, vécu près de vous, Vallette, nous vous aimons.

A.-FERDINAND HEROLD.

ALFRED VALLETTE

—

Un pressentiment secret me fit craindre un contre-coup funeste, sur Alfred Vallette, de la mort de Louis Dumur, son collaborateur de chaque jour et l'un de ses plus vieux amis. Jusque-là, les années ni le travail ne semblaient avoir entamé sa robustesse. Tel il m'apparaissait, rue de Condé, à son bureau, tel mon souvenir me le représentait, dans la dernière décade du XIX[e] siècle, assis devant ce même meuble, rue de l'Echaudé-Saint-Germain. Il y a un an environ, comme je montais à la rédaction de la revue, je le rencontrai, debout, à l'étage de l'administration. Il avait perdu son bel air de santé et de force calme. La peur de ne pouvoir lui cacher ma peine m'inspira de le quitter très vite, après quelques mots seulement. Depuis, à chacune de mes visites, je constatai un progrès de son affaiblissement physique. Il m'expliquait son mal, avec ce goût de la précision qui fut une des caractéristiques de sa nature. Lors de notre dernière rencontre, il ne tarit sur le dévouement de Georges Duhamel qui le contraignait presque à des soins curatifs. Il les estimait, lui, sans efficacité réelle à l'âge où il était parvenu. Sa voix était un peu assourdie, si sa parole demeurait claire et prompte. Il disserta de ce que la radiographie avait révélé des défauts survenus à son organisme, comme naguère il causait du moteur de son canot et, plus tard, du mécanisme de sa voiture. Quand nous nous serrâmes la main pour l'adieu, il revint sur l'impression de fatigue constante qu'il ressentait, pour aussitôt louer un sort qui lui avait accordé longue vie et le bonheur d'y exécuter de bonne besogne.

Sitôt la naissance du *Mercure de France,* nous, les cadets de ses fondateurs, nous en aimâmes le ton, la diversité, les hardiesses, la haute tenue. Tandis qu'un autre

organe de « jeunes » s'assurait une publicité qu'il espérait fructueuse au moyen de banquets réclamiers que présidait quelque Aurélien Scholl, ou des soirées tapageuses où le pauvre Verlaine figurait avec son vilain entourage, la direction de Vallette garantissait la liberté absolue et la dignité irréprochable du *Mercure*. Sous le signe du caducée et des quatre ailes, il ne courtisa la grande presse ni les puissances du jour, il les fronda volontiers, il combattit toutes les laideurs, il progressa magnifiquement par la vertu trop souvent méconnue d'une courageuse indépendance, de la générosité et du désintéressement.

Tous les fondateurs de la revue voulaient être des poètes, des écrivains libres. Tous étaient généreux. Alfred Vallette fut le désintéressement même. Par lui — et lui seul — ce qui eût été peut-être une tentative brillante et demeurerait aujourd'hui un plaisant souvenir de jeunesse pour quelques vieux hommes, est une œuvre représentative du génie français, qui a duré et qui durera.

Certes, ces « jeunes » des années 90 eurent le mérite de remettre le destin du *Mercure de France* (*série moderne*), à l'auteur du *Vierge*. Le mérite très supérieur à celui-ci fut de justifier leur élection, de croire dès l'origine à la vitalité de l'entreprise commune, de s'y adonner aussitôt sans réserve, de la servir avec la passion clairvoyante qui s'accommode de l'ordre et de la prudence.

Quelle gentillesse, dans l'amusement que prenait Vallette à sortir parfois d'un tiroir, à la droite de son vénérable bureau, les premiers carnets et les états de cotisations versées ou de cotisations dues, qui constituaient la simple, mais exacte comptabilité du recueil mensuel, habillé de violet, tout mince encore, déjà important par la qualité et la nouveauté de ses matières! Qu'il y avait de pudique émotion dans sa manière d'évoquer un G. Albert-Aurier, le premier que la mort ait pris à la phalange, précurseur en critique d'art et beau poète; un Edouard Dubus, funambulesque, fin, crédule, en qui nous retrouvions la physique ressemblance de Jules Laforgue ; un Julien Leclercq, ambitieux et nonchalant, disparu quand il venait de prendre pied sur un sol à peu près ferme,

après des années difficiles de projets, de songeries, de misère, hélas, trop réelle! Quelle admiration Alfred Vallette vouait-il à un Samain, à un Louys! Quel souvenir fidèle gardait-il à notre cher Pierre Quillard, enlevé à la poésie par une action sociale qui illumine sa mémoire et lui coûta la vie!

Certains journaux ont rappelé que Nietzsche, Kipling, Wells, furent introduits en France par les éditions du *Mercure*. Ajoutons à cela que la revue et la librairie ont publié ou aidé à faire connaître, dès leur prime manifestation, tous les poètes et prosateurs français dignes de l'*imprimatur,* pendant le cycle de 45 ans clos par la mort de Vallette. Cela l'eût désigné à un gouvernement soucieux d'équité, pour en recevoir les plus hauts honneurs. Mais, il n'a jamais rien demandé. Aussi n'a-t-il obtenu qu'à l'ancienneté, et insuffisante, la récompense officielle de ses services rendus aux Lettres de France et à leur gloire de par le monde.

Non seulement il ne demanda jamais rien pour lui-même. Ce qui est plus rare encore : il sut refuser. M. Edouard Estaunié et moi, qui en secondais cette année-là la présidence, nous projetâmes de le désigner pour le Grand Prix annuel de la Société des Gens de Lettres. Le comité le lui aurait voté à l'unanimité. Sans grosse surprise d'ailleurs, nous éprouvâmes le regret de voir notre offre déclinée par un scrupule d'excessive modestie chez ce bon serviteur de la littérature. Il ajouta enfin aux motifs personnels de son refus :

— Et puis, ce ne serait pas dans la ligne du *Mercure!*

C'était l'argument suprême de Vallette. Le *Mercure* était devenu toute sa vie. Elle s'est avancée selon une ligne géométriquement droite. Je doute que l'on puisse faire un éloge plus complet d'une carrière qui associa l'intelligence, l'intégrité et le travail.

On a cru juste de comparer Alfred Vallette à François Buloz. L'erreur est manifeste. Celui-ci exerça une sorte de dictature sur les écrivains. Il créa une doctrine de la revue. Il imposait ses idées. L'autre, au contraire, n'intervenait plus, sous aucun prétexte, quand il avait retenu

un texte ou accepté une collaboration périodique. Si la *Revue des Deux Mondes* fut et demeure une réussite heureuse sous une direction toujours conservatrice, le *Mercure* fut, est et demeurera un faisceau d'écrivains indépendants entre eux et devant la direction.

Dès l'origine, tous les collaborateurs du *Mercure de France* bénéficièrent de cette liberté absolue qui, écrivait le plus illustre d'entre eux : Remy de Gourmont, « a permis l'éclosion de ma personnalité ». Le citant, notre cher grand patron confessait : « Ce témoignage nous est infiniment précieux ». Ces six mots de reconnaissance figurent dans la dernière et courte page que Vallette a tracée pour l'impression. Elle ouvre le 895e numéro de la revue qui commémora le xxe anniversaire de la mort de Gourmont, — l'avant-dernier numéro dont notre directeur assembla les éléments.

Depuis que j'apportai, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, un « Essai de Psychologie Symbolique à propos de *La dame de la mer* d'Henrik Ibsen », conçu au lendemain de la première représentation de cette pièce à *l'Œuvre* de Lugué-Poë et qui décida de mon entrée juvénile au *Mercure de France*, j'ai (poèmes, nouvelles, roman, critique) collaboré environ un millier de fois à la revue. Ce fut au temps des batailles littéraires où s'établit le symbolisme, et durant la crise dreyfusienne, puis au cours des multiples agitations de l'avant-guerre, des tristesses affreuses de la tourmente abominable, des années issues d'elle enfin où s'accumulent les déceptions pour l'honnête homme actuel. Pas une fois — *pas une* — l'autorité directoriale n'est intervenue pour censurer une idée, une opinion, du rédacteur.

La mort d'Alfred Vallette a conclu pour moi un attachement de respect, de gratitude et d'amitié, vieux exactement de quarante-quatre années, et dont la base fut une droiture infaillible.

Je manquerais à cet attachement, si j'omettais ici d'associer Mme Rachilde à l'amitié, à la gratitude, au respect, que je voue désormais à la haute mémoire de celui qui fut pour elle au cours de la vie « le bon compagnon ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ALFRED VALLETTE

—

Il n'avait été pour moi, pendant deux ou trois années, qu'un nom sur la couverture violette d'une revue que, chaque mois, j'attendais avidement, dans cette ville de province où j'en étais alors l'unique lecteur, et où j'accroissais peu à peu, en secret, un trésor de livres à couvertures jaunes ornées d'un grand caducée. Je m'enhardis un jour jusqu'à franchir le seuil, pourtant peu imposant, de la rue de l'Echaudé et je fus reçu par Alfred Vallette. Si je ne me rappelle plus dans quelle mesure il était alors différent d'aspect de celui qu'il était en juillet dernier quand je le vis pour la dernière fois, plus de trente ans après, c'est qu'il n'avait pas changé : il avait le même regard souriant, la même courtoisie, la même bienveillance, le même intérêt aux hommes et aux choses. On ne peut donner plus qu'il le faisait l'impression d'une aussi ferme continuité sous de plus aimables dehors. Au milieu d'une époque de précipitation et de hargne, il maintenait une tradition de convenances et de calme qui redonnait de la paix et quelque assurance intérieure à ceux qui venaient le voir. Je me souviens d'être allé plus d'une fois lui rendre visite, sans autre nécessité que de m'assurer qu'il était toujours le même, en dépit des temps trop changeants : ce n'était pas l'immobilité hautaine des bouddhas et des sphinx, mais une juste mesure humaine, une fois pour toute adoptée.

Comme directeur de revue, il avait, pour ses collaborateurs, deux vertus incomparables : il leur montrait invariablement du plaisir à les voir, et non pas cette morgue dont tant d'autres sont empreints et qui leur fait accueillir comme d'importuns fournisseurs ceux qui remplissent

leurs pages. Il vous donnait le désir de collaborer au *Mercure* et quelque remords même, si l'on était resté quelque temps sans le faire. On avait envie de faire partie d'une maison si librement paisible, où l'on était reçu avec tant de gentillesse et de détente. Cet homme, qui répondait sans retard et de sa main à toutes vos lettres, semblait toujours être de loisir, et n'avoir rien de plus urgent que de perdre son temps avec vous, visiteur inattendu dont la confusion ne venait que de se voir tant accorder.

Et il savait rire. Un directeur de revue qui sait rire, — que chacun de nous remue ses souvenirs! — c'est « plus rare que la perle et que le diamant. »

Il ne se croyait pas immortel; mais son inébranlable gentillesse nous avait fait croire qu'il l'était : sa mort a été la première déception qu'il nous aura donnée. Sans violence, sans hausser le ton, sans souligner ses mots, il était lui-même, et l'éternité même n'a pas à le changer.

G. JEAN-AUBRY.

ALFRED VALLETTE

—

Il attirait l'affection par sa tranquille aménité. S'il construisit une grande œuvre et si solidement, ce ne sont point seulement ses hautes qualités d'administrateur qui l'y firent réussir, mais aussi son esprit de solidarité confraternelle, l'absolue sûreté de son caractère et son désintéressement. Il faut dire, tout de suite, qu'il fut merveilleusement aidé dans son édification du *Mercure* et de sa maison d'édition par Rachilde, dont la spontanéité, la vivacité, l'humour contrastaient avec sa pondération. Chacun d'eux est un aspect très différent. Egalement intuitifs, ils avaient su faire de tous ceux qu'ils appelaient à collaborer au *Mercure* des amis dévoués. Le secret du succès d'Alfred Vallette, on le trouverait d'abord dans la cordialité de cette camaraderie avec les écrivains dont il avait deviné l'avenir, aussi parce que sa revue fut gérée avec une probité parfaite, une exactitude jusqu'alors inconnue dans les jeunes revues, surtout en ceci que le *Mercure* n'a jamais été une jeune revue à ses yeux.

Il commençait avec les moyens que la jeune littérature, ses amis littéraires mettaient à sa disposition, mais il entendait bien aboutir à la création d'une grande revue spécialisée dans la littérature, au lieu d'en restreindre la place au profit des questions politiques et sociales. Son ambition n'était point d'être mis en lumière comme écrivain, avec quelques camarades, ce qui au premier chef différenciait le *Mercure* des précédentes glorieuses et éphémères revues de lettres, la *Revue Fantaisiste,* la *République des Lettres,* de Catulle-Mendès, la *Revue des Lettres et des Arts,* de Villiers de l'Ile-Adam, la *Revue du Monde Nouveau,* de Charles Cros, de plus récentes comme

la *Vogue* et la *Revue Indépendante.* Il s'était fait la main au *Scapin,* revue spirituelle et très variée sans autre but que d'être vivante. Il affirmait sa volonté d'être uniquement un constructeur, en renonçant à publier pour son compte et en interrompant sa carrière de romancier, pourtant vivement ébauchée. Etre directeur de revue comme il l'a été, c'est pratiquement et en action faire de la critique littéraire. Il faut convenir qu'il n'y apporta aucun encombrement d'esprit, aucun préjugé, mais tout de suite un singulier élargissement d'une esthétique de jeunesse qu'on aurait présumée réaliste. Faire accueil à tous les poètes, à tous les bons poètes, parmi les symbolistes, devint son but. Avait-il des préférences parmi les artistes si divers de cette époque? Sans doute et c'était son droit, quoique ses goûts personnels ne dictassent pas sa conduite. Mais je me souviens de sa grande joie, franchement exprimée, lorsque le succès du *Jardin de l'Infante* mit en lumière Albert Samain et en consacra la gloire. Sans doute le *Jardin* avait paru au *Mercure* et les applaudissements qui l'accueillaient consacraient la jeune maison. Mais il était bien facile de comprendre que c'était surtout le triomphe d'un ami qui enchantait Vallette et, s'il exultait de ne point s'être trompé en admirant Samain, c'était le lettré qui se réjouissait. Pour éditer les poètes, il faut aimer les poètes et la poésie. Pas plus que la compréhension, la sympathie profonde ne lui fit point défaut.

Le *Mercure* a été, par la volonté de Vallette, la revue du Symbolisme. En étudier l'histoire, ce serait écrire l'évolution d'un grand mouvement. Ceux qui ont esquissé l'histoire du Symbolisme, ceux qui l'ont étudié de l'extérieur, avec plus ou moins de sympathie, se sont bornés à étudier les débuts de quelques poètes, sans songer à leur évolution, ni à leur carrière parallèle de prosateur. Si Vallette avait consenti à l'écrire, son histoire du Symbolisme eût été plus complète.

GUSTAVE KAHN.

PETITES NOTES

—

Quarante années que je le voyais chaque jour, m'entretenant avec lui de la revue, des volumes en préparation, de la marche de la maison, de mes affaires personnelles, des gens que nous voyions, des petits événements de la vie littéraire.

Je lui dois tout comme écrivain. Je me demande où j'aurais pu écrire ce que pendant vingt ans j'ai écrit au *Mercure*. La réponse est indéniable: nulle part.

C'est en mai 1895 que je vins lui offrir ma première collaboration, avec des vers, qu'on me le pardonne. J'avais cru devoir me munir de quelques lignes d'introduction de Lugné-Poë. Quand je me présentai et que je les lui tendis: « Il n'y a besoin d'aucune introduction pour venir ici. »

Une seconde fois je lui apportai des vers. En ce temps-là, le *Mercure* était rue de l'Echaudé, dans son propre appartement. Chaque dimanche j'arrivais à trois heures. Je restais avec lui jusqu'à sept. De combien de choses nous parlions. Nous avions en commun un mince enchantement de la vie. Nos entretiens se passaient à ne pas trouver d'intérêt à grand'chose. Il voulut bien m'engager, m'encourager à écrire en prose. Qu'on le remarque: je n'écris pas: conseiller. Il avait au plus haut degré le sens de la liberté d'autrui. Cela lui eût paru peser sur quelqu'un, de le conseiller.

C'est lui qui a trouvé le titre de mon premier livre. Je lui avais apporté ce roman. Il avait chargé de sa lecture M. Henri de Régnier. Le lecteur voulut bien donner un avis favorable pour la publication. Le titre manquait. Il fallait en trouver un. Je fus convoqué un soir, à cinq heures. Il y avait là, avec Vallette, Dumur et Gourmont. Chacun proposait un titre. Rien de satisfaisant. A la fin,

Vallette, s'adressant à moi: « Mais, enfin, qu'est-ce que c'est que votre livre? Qu'est-ce qui s'y passe? — C'est, dis-je, l'histoire d'un garçon qui est le petit ami de quelques catins. » Il s'écria aussitôt : « Mais le voilà, le titre! *Le Petit Ami*. Il n'y a pas à chercher autre chose. »

L'insuccès... de vente du livre — vingt ans pour épuiser 1.100 exemplaires, — ne le changea pas à mon égard. Quand le *Mercure* publia en 1905 mon récit *In Mémoriam*, près de vingt-cinq désabonnements répondirent à cette publication. Il considéra ce succès de l'œil le plus tranquille. « Ceux-là se désabonnent? D'autres s'abonneront. »

C'est aussi sur ses instances, jointes à celles de Gourmont, que je pris un jour la critique dramatique du *Mercure*. Je ne jurerais pas que ma « manière » plût toujours absolument à l'homme d'esprit exact et méthodique qu'il était. Il supporta toujours néanmoins avec sérénité, quelquefois même avec gaieté, ce qui arrivait jusqu'à lui des petits orages que je soulevais.

Un de ses familiers me rapporta dans la suite que, lui parlant de moi et se montrant assis à son bureau, il lui avait dit: « Tant que je serai là, Léautaud écrira dans le *Mercure* tout ce qu'il voudra. » Ce ne fut pas absolument sa faute si, un autre jour, sous une certaine influence, malgré les avis vivement opposés de Dumur, je dus manquer au programme que je m'étais fixé dès mes débuts: n'écrire jamais que dans la même revue.

On a rendu hommage à sa liberté d'esprit, à son équité à laisser s'exprimer les thèses les plus opposées, les opinions et les jugements les plus hardis. Cela peut tenir dans ce propos qu'il me tint un jour assis à son bureau: « Je n'ai jamais bougé de ce fauteuil pour aller demander quoi que ce soit à qui que ce soit ». Ainsi s'explique sa grande liberté et celle qu'il nous laissait à tous. Il n'avait rien à payer à personne. Rare.

Un grand indifférent, certes. Il s'en vantait lui-même. Je suis presque tenté d'écrire : un grand insensible. Je rapporterai ce trait, à propos de cela. Il avait été pendant longtemps un pêcheur passionné. Ses petites résidences de

campagne avaient toujours été au bord de la Seine : un bateau et sa ligne. Il me le raconta lui-même. Un jour il était à pêcher. Sans qu'il sût pourquoi, cette réflexion lui vint à l'esprit que cela ne devait pas être drôle pour les poissons d'être accrochés à la bouche par un hameçon. « Je pliai aussitôt bagage. Je n'ai jamais recommencé. »

Il gardait secrètement un regret de sa carrière d'écrivain abandonnée pour ce travail énorme d'administration et de direction du Mercure. Un jour que je lui parlais du manque de loisir que, somme toute, j'ai eu toute ma vie, toujours obligé d'avoir un emploi, il le laissa échapper : « Mais non! Vous, vous avez pu lire, cultiver votre esprit, circuler, voir des choses, écrire, quand même! Moi, à partir du *Mercure*, je n'ai plus rien lu, rien vu, rien appris, rien connu. Le *Mercure* m'a mangé tout entier. »

En réalité, son travail administratif l'intéressait seul. Il ne lisait ni la revue, ni les volumes qu'il éditait. Il rangeait les numéros de la première et les seconds dans son placard. A peine quelques exceptions. « Je lirai cela quand je serai à la retraite. »

Il est mort pour beaucoup de son retard à se soigner, de son incrédulité dans la médecine, de son manque d'application à suivre les prescriptions, de son peu de sérieux et de prudence quant à un régime, de son indifférence complète à la mort. A soixante-dix-sept ans passés, resté en si bel état physique et intellectuel, la même activité et la même présence d'esprit au travail, resté souple, vif, alerte. A quatre jours de sa mort, conduisant encore sa voiture avec une sûreté sans défaillance. Ce seul trait : montant et descendant un escalier sans qu'on l'entendît. Depuis que la maladie l'avait repris, je montais chaque jour parler avec lui de son état de santé. Je crois bien que jamais nous n'avons tant ri. Comme je disais qu'on ne sait jamais ce qui peut vous tomber dessus, arrivé à un certain âge, — du ton le plus moqueur : « C'est au moins un avantage quand cela vous vient tard, comme moi : on en a pour moins longtemps. » Nous lisions ensemble les « réclames » des médications qui lui étaient

prescrites. On sait ce que c'est : toujours promesses mirifiques d'une guérison radicale. Un mot technique nous arrêtait quelquefois : « Il faut voir cela, disait-il en riant. Il est toujours bon de s'instruire. » Il se levait, vif, prompt, allait se saisir d'un tome de l'Encyclopédie, revenait à sa place, cherchait le mot, lisait. Quelquefois, nous ne comprenions pas davantage. C'était alors un éclat de rire : « Nous ne sommes pas plus avancés. » Et quand je le grondais, très respectueusement, sur son manque de prudence pour son régime de nourriture : « Baste ! Il faut bien partir un jour. Que ce soit demain ! Que ce soit dans un an ! Ne pas souffrir. C'est tout ce que je demande. » Je le surprenais par ma véhémente protestation, l'horreur que j'exprimais de la mort, la révolte que j'en ai. Avoir vécu, avoir vu, connu, appris, retenu, emmagasiné tant de choses. Avoir joui d'un corps, d'un visage, d'une voix, d'un chant, — des sensations, des sentiments, des idées — de cette jouissance incomparable : écrire. Et, un jour, disparaître, et tout laisser là, pour jamais, irrémédiablement. Non ! Les gens qui nous ont mis ici-bas auraient mieux fait de s'amuser autrement. Nous nous reprenions à rire, de ce rire qui venge de la bouffonnerie de la vie.

Je crois avoir vu dans un des articles de ce numéro qu'il a beaucoup souffert pour mourir. Non. Quand j'arrivai au Mercure le matin de ce samedi qu'il est mort, et qu'on me dit qu'il n'allait pas bien, je courus à sa chambre, où il était alité depuis trois jours. Le visage presque complètement exsangue, vidé à peu près de son sang par des hémorragies internes successives. Il est mort de faiblesse progressive. Les soins du Docteur Philippe Neel et de Georges Duhamel lui ont tout adouci. Il a eu la mort qu'il souhaitait. A un moment, il a cessé de respirer.

Le caissier Blaizot, Jacques Bernard et moi, nous lui avons fait sa toilette, l'avons disposé bien allongé sur son lit, les mains ramenées sur la poitrine. Je le regardais, tout l'aspect si reposé, le visage nullement changé. « Après tout, la mort? Quelle tranquillité, — si on gardait la faculté de s'en rendre compte. »

On a pu s'étonner de lui voir des obsèques religieuses. Madame Rachilde fut la première à nous dire, à Georges Duhamel, Jacques Bernard et moi, que faire passer par l'église un homme comme lui, ce serait un peu bizarre. Il était, en effet, l'incroyant complet, plus : le vrai sage sur ce point. Que de fois il me l'a dit : « On peut bien faire ce qu'on voudra. Eglise? Pas église? Cimetière? Incinération? Cela m'est complètement égal. » Madame Rachilde nous révéla toutefois cet enfantillage : il lui avait exprimé plusieurs fois le désir que le *Dies Irae* fût chanté pour lui à sa mort. Il fallait donc passer par ces « messieurs ». On y passa. Ce fut d'ailleurs très bien. Les musiques pour les morts sont toujours un enchantement. Quand la maîtrise entonna le chant terrible, je me penchai vers Jacques Bernard : « Voilà son désir réalisé. »

L'émotion me reprend, à me rappeler certains détails de cette matinée que je passai auprès de lui, si près de la mort. Il devait avoir encore pleine conscience. De temps en temps, il ouvrait les yeux, regardait... Georges Duhamel assis près de son lit, lui demandant : « Vous souffrez, Monsieur Vallette? — Non. » A un autre moment : « Vous voulez boire, Monsieur Vallette? — Oui. » Et saisissant d'une main ferme le verre qu'on approchait de ses lèvres. A trois reprises, il voulut parler à Duhamel, un balbutiement inintelligible, comme le premier langage d'un enfant. Et une voix d'une douceur !

Une si longue habitude de sa présence ! Quand je pense à lui, je ne suis pas encore fait à sa disparition.

PAUL LÉAUTAUD.

ALFRED VALLETTE

—

De M. l'abbé Louis Le Cardonnel, nous avons reçu, en hommage à la mémoire d'Alfred Vallette, une lettre dont nous avons à cœur de publier les passages essentiels :

Mon cher Georges Duhamel,

La nouvelle de la mort d'Alfred Vallette est venue, pour moi, ces jours-ci, s'ajouter à celle d'autres morts d'amis qui appartenaient à la même génération. Pour un homme qui avance de plus en plus dans l'âge et qui, à son rang et selon sa mission, a essayé de combattre loyalement le grand combat de la vie, cette disparition brusque d'un de ses contemporains les plus proches et les plus chers ne laisse pas que de lui causer une secousse profonde. Elle est d'autant plus profonde et intime, cette secousse, que celui qui disparaît ainsi, comme me disait récemment un évêque d'un autre évêque, semble avoir été pris de force par la mort. C'est bien le cas d'Alfred Vallette.

Vous, mon cher ami, vous avez pu, de plus près, le suivre longuement à l'œuvre, œuvre quotidienne de patience, de raison lucide, de volonté tenace, et qui a abouti à créer une revue qu'aucune ne remplacerait, où toutes les idées s'entrecroisent et arrivent à s'harmoniser peu à peu, pour un jugement vrai, dans une unité supérieure qui les domine et les accorde. Cela ne va pas, dans le sens où je l'entends, jusqu'à amnistier les idées qui pourraient être fausses, mais seulement à reconnaître l'élément de vérité qui s'y mêle presque toujours. On pratique ainsi ce qu'un grand esprit désignait sous le beau nom de « Charité intellectuelle ».

En ce qui est de l'ami qu'Alfred Vallette fut pour moi et de l'ami que je suis toujours resté pour lui, j'en de-

meure aux souvenirs de notre belle et généreuse jeunesse. C'est à ce moment que le *Mercure* fut fondé. Je n'ai pas revu ici-bas Alfred Vallette; seulement, je puis bien dire qu'il m'était toujours présent à ce plan spirituel où ni le temps ni la distance ne comptent. Il me suffisait, pour le revoir tel qu'autrefois, de lire ses lettres d'une si ferme et si noble écriture, où l'on sentait bien que rien en lui ne fléchissait.

Il a édité le poète que je fus et que je voudrais toujours dépasser...

Tout vôtre dans le souvenir du cher mort qui vous tenait pour fils et avec mon entière et franciscaine affection.

Le Roure, 21 octobre 1935.

LOUIS LE CARDONNEL.

ALFRED VALLETTE

—

Je reçois et je lis le *Mercure de France* depuis sa fondation. J'ai reçu et j'ai lu les numéros de la *Pléiade* qui le précédèrent.

J'aime le *Mercure de France* pour sa tranquille et parfaite indépendance, pour sa belle tenue littéraire, pour son esprit de justice et son honnêteté, pour sa ferveur au service des lettres.

En écrivant ces lignes, je rends hommage à Alfred Vallette, animateur de cette grande revue qui, aidé par des collaborateurs dignes de lui, la dirigeait avec discernement, avec la plus louable largeur de vues, sans sectarisme ni souci de clans. Il vivait à l'écart des « chapelles » littéraires. Finement attentif à l'incessante marche des idées, qu'il faut regarder avec curiosité et sympathie, il résistait — en souriant — au snobisme des salons comme aux engouements des cafés. Homme libre, écrivain libre, il savait se maintenir indépendant à l'égard de ce qu'on appelle les influences officielles comme — ce qui est bien plus difficile et méritoire — par rapport à ceux qui de bonne foi croient l'être et souvent sont les esclaves de modes passagères, de partis pris, d'impérieuses théories, de mots d'ordre.

Alfred Vallette était juste et il avait l'amour de la justice. Clairvoyant, il avait le goût de la littérature originale. Et il ne s'est jamais trompé. La forte partie critique du *Mercure,* qui révèle si bien l'honnêteté et le sérieux de son esprit, l'intérêt qu'il portait à toutes les manifestations de la pensée, est, chaque quinzaine, le tableau le plus complet de la vie intellectuelle en France et à l'étranger.

Au surplus, pour bien montrer qu'il ne s'agit pas d'un jugement écrit dans l'émotion de la mort d'un homme qu'on a aimé et dont, en des semaines douloureuses, on

veut honorer la mémoire, je reproduis ici le passage du discours que, président du Comité Louis Pergaud, j'ai, en juillet 1931, prononcé à l'inauguration de sa statue à Besançon devant M. Anatole de Monzie, ministre de l'Education Nationale, toutes les autorités locales, les écrivains de la région et ceux qui, très nombreux, étaient venus de Paris, au milieu d'une foule très dense :

Cette première et discrète rumeur de succès autour des contes de Louis Pergaud, brefs, vivants, intenses et dramatiques en leur simplicité, les fait agréer par le *Mercure de France* qui, après les avoir publiés dans ses fascicules de quinzaine, les édite en un saisissant volume, *De Goupil à Margot*.

Une fois de plus, sous la direction d'Alfred Vallette, assisté de collaborateurs clairvoyants, cette grande et libre maison des Lettres, si tranquillement indépendante de toutes influences et réfractaire à l'esprit de chapelle, abrite une création originale.

Voilà plus de quarante ans que, sous la couverture mauve de sa Revue et par les volumes jaune d'or de ses éditions, le *Mercure de France* sert avec goût, discernement et courage les Lettres et les écrivains, fait méthodiquement connaître, à l'étranger comme chez nous, l'immense labeur intellectuel de notre époque.

Depuis notre jeunesse, nous sommes si habitués à voir le *Mercure de France* accomplir avec une clairvoyance scrupuleuse cette grande tâche, que, peut-être, nous ne lui en avons pas une suffisante gratitude. A l'occasion de Louis Pergaud qui, grâce au *Mercure*, est sorti de l'ombre, profitons de la présence d'Alfred Vallette et de madame Rachilde à cette cérémonie littéraire, pour dire publiquement tout ce que la Pensée et les Lettres de notre pays doivent au noble effort continu de ce groupe d'écrivains, de lettrés, d'artistes...

Maintenant que, hélas! Alfred Vallette n'est plus parmi nous, ma tristesse de sa mort trouve une consolation à la pensée de cet hommage que je lui ai rendu lorsqu'il était vivant et qu'il a entendu.

GEORGES LECOMTE.

UN HOMME

—

Si ce qu'on appelle littérature est toujours un peu artificiel, il faudrait dépouiller ces lignes de toute littérature, car le fondateur du *Mercure de France* avait un esprit si droit, si net et si clair, que le seul hommage qui convienne à sa mémoire est l'expression de la simple vérité, de la pure sincérité. Dans le présent numéro, des écrivains notent que, dans sa jeunesse, lorsqu'il écrivait *Le Vierge* et *A l'écart,* il avait le goût du réalisme. Cependant, peu après, il créa l'organe qui devait faire triompher le symbolisme, la poésie la moins réaliste qui soit. Cela suffirait à prouver qu'il possédait d'admirables facultés de discernement, d'adaptation et d'indépendance. Au milieu des luttes littéraires, il sut reconnaître l'art et les artistes qui portaient en eux la vérité du moment, les fruits originaux de l'époque, et il les adopta.

Comme autrefois le Romantisme, ce symbolisme était une germination ardente et confuse, une poussée dans tous les sens et parfois hors de tout sens, une effervescence pleine de flamme et aussi de fumée. Dans cette agitation trop généreuse, les petites revues naissaient et mouraient sans cesse, frêles feuillets qui, saisis par le feu, jetaient quelques lueurs et disparaissaient dans le vent. Sans se laisser aveugler, ni par la fumée ni par la flamme, Vallette prit lentement, tranquillement, sans en avoir l'air, la direction de ce désordre où abondaient, mais pouvaient sombrer, les œuvres et les talents féconds et durables, qu'il sauva en leur ouvrant cette maison du *Mercure de France,* dont il fit la maison de l'ordre.

A ces œuvres des autres, il fit un sacrifice : son œuvre à lui, sa carrière d'écrivain. Dans l'épitaphe qu'il traça

pour lui-même et que publie Léon Deffoux à la fin de ce numéro, il y a peut-être un regret stoïque. Mais ce regret, je ne crois pas qu'il l'ait jamais nettement exprimé à haute voix. Bel exemple de discrétion, mais il était la discrétion même.

Il y eut particulièrement dans sa vie deux périodes héroïques. La première embrasse les premières années qui suivirent la fondation du *Mercure*. A force d'intuition, de persévérance, d'audace raisonnée, de travail intellectuel et matériel, Alfred Vallette, avec presque rien, élève le double asile (le périodique et la maison d'édition) où vont se rassembler et s'épanouir les productions les plus diverses, les plus hardies, les plus neuves et les plus vivantes de plusieurs générations d'écrivains.

L'autre période est celle qui est venue après la Grande Guerre. On sait si elle fut extravagante. Au sortir des quatre ans de cauchemar, toute la nation semble prise d'une ivresse de prodigalité, — toutes les maisons d'édition se mettent à publier sans choix ni mesure, à tort et à travers, le bon, le mauvais et le pire. Cela dure près de dix ans, puis la crise arrive, s'étend, renverse les étalages les plus solides, et tout s'écroule, le mauvais entraînant le bon dans la même ruine. Le Mercure, l'audacieux Mercure, cette maison où ont trouvé refuge les indépendants, les irréguliers, les subversifs, les novateurs dont on ne voulait nulle part, cette maison n'était-elle pas désignée pour s'abandonner à la folie universelle ? Non, Alfred Vallette est un des rares éditeurs qui ne marchent pas. Alors que tant d'autres prenaient le mors aux dents, il a restreint, resserré, et l'on a pu croire que c'était avec exagération, mais le résultat, c'est qu'il a sauvé le Mercure, — existence et indépendance.

Si j'appelle cela de l'héroïsme, c'est qu'il est parfois plus difficile d'être prudent qu'audacieux. Il faut beaucoup de caractère pour ne pas se laisser entraîner dans le chemin où se précipite la foule. Alfred Vallette a su être audacieux et prudent, selon les circonstances ; et ce qu'il savait par-dessus tout, c'est donner l'impression de la sécurité. On sentait en lui une intelligence si lucide, si sûre

du milieu où elle s'exerçait, qu'on ne craignait pas de surprise inattendue, pas d'erreur grave.

Il avait un tel respect de toutes les opinions, il donnait si bien l'hospitalité aux plus opposées, qu'on a pu le croire froid et indifférent. Ceux qui l'ont approché de près savent que, devant certains méfaits de la sottise, il était capable de s'animer et même d'appliquer des coups de poing bien frappés sur son bureau. Mais il est vrai que l'injustice ne lui donnait pas le sursaut de ceux qu'elle surprend. Il avait trop vu les hommes pour ne pas avoir apprécié, une fois pour toutes, leur égoïsme, leurs mille partis pris intéressés et délirants. Et, sachant qu'il n'y a rien à faire pour les corriger, il ne perdait pas son temps à des révoltes inutiles ; pour son repos et le nôtre, il se renfermait dans une sérénité où reposait l'indulgence — et sans doute un fond de tristesse inavouée.

Mais cette humanité si infirme, il lui faisait pourtant le plus grand des honneurs par la façon honnête (dans tous les sens du mot) dont il la traitait. Et lui qui avait eu affaire à la caste la plus turbulente, la plus susceptible, au *genus irritabile vatum,* au farouche Léon Bloy, au terrible Laurent Tailhade; lui, ce directeur et cet éditeur qui était sans cesse obligé de mêler aux questions intellectuelles les questions d'affaires et de comptabilité, il ne fut jamais soupçonné par personne de ne pas être, à tous les points de vue, la bonne fois personnifiée.

Il avait beaucoup de mansuétude. S'il repoussa le téléphone pour qu'on ne le dérangeât pas en tout temps et à contre-temps, il recevait chaque matin les visiteurs, et, attentif à écouter leurs explications, il ne rebutait pas même les fâcheux qui s'attardaient à lui raconter leurs projets littéraires ou leurs ambitions philosophiques.

Pendant ses onze dernières années, à part de courtes absences en été, je l'ai trouvé chaque matin à son bureau, en arrivant au Mercure vers neuf heures, et il y était encore le soir après six heures, après sept. Et de même les dimanches et fêtes. Deux jours seulement, il manqua ; il ne paraissait qu'un peu malade, mais cela me semblait étrange (et presque déjà sinistre) qu'il fût dans la maison

et que le siège de son bureau restât vide. Le troisième jour, j'appris en arrivant que c'était l'agonie. Quel changement ! Il avait déjà un visage de cendre. Je n'ai pas voulu le voir mort. Je n'ai pas voulu de cette vision où, pour la première fois, il n'eût pas paru semblable à la vérité ; car il était de ceux que l'aspect de la mort ne peut prendre sans avoir l'air d'un mensonge. A 77 ans, il représentait si naturellement la force paisible et inaltérable qu'on s'abandonnait à l'illusion qu'il serait là toujours, identique avec son œuvre, cette maison qu'il avait faite et qui vivait de sa vie.

Le Mercure continue, il continuera, il a pour le diriger et l'inspirer un extraordinaire animateur. Le souvenir d'Alfred Vallette n'en sera pas amoindri, au contraire ; il est la racine qui, sous la terre, préside et veille encore à la prospérité de l'arbre.

Songeant à cette épitaphe qu'il composa d'un humour un peu amer, je pense à cette autre, qu'appliqua Shakespeare à un héros antique et qui ne serait pas déplacée sur la tombe d'Alfred Vallette :

« Sa vie fut noble, et les éléments en étaient si bien accordés en lui que la Nature pourrait se lever et dire au monde : Celui-ci était un homme. »

Et ces éléments si heureusement combinés, rassemblant ardeur et sagesse, ordre et libéralisme, et unissant, fondant les contraires en une harmonie discrète qui est la perfection même, — je songe que cela est bien français, que cette harmonie est une belle réussite française — et qu'Alfred Vallette était un homme de l'Ile-de-France.

LOUIS MANDIN.

UNE DETTE DES POÈTES

—

Je ne me rappelle pas avoir approché jamais un être plus constamment semblable à lui-même et plus immédiatement perçu en toute sa vérité, que le fut Alfred Vallette. Au premier regard, sa parfaite simplicité, sa bonté, sa droiture, apparaissaient à nu. On reconnaissait bientôt sa raison solidement assise, la vigueur tranquille de son intelligence; et il eût fallu n'avoir qu'une âme de plomb pour ne point sentir cette générosité du cœur, cette loyauté fidèle.

Alfred Vallette n'était pas très expansif. Mais il se confiait à l'amitié. En ses dernières années, il aimait à redire à quelque « vieux d'autrefois » les commencements modestes de sa vie, à évoquer ses premiers frères d'armes et, avec une discrétion délicate, sa mère chez qui il allait invariablement passer une heure chaque jour. Jamais il ne rappelait sa brève carrière de romancier, qu'un légitime succès d'artiste avait inaugurée, et qu'il brisa résolument pour se vouer avec un désintéressement admirable à son travail de directeur et d'administrateur, — au bénéfice de ses confrères, mais à son propre détriment.

A ce jeu d'abnégation il s'était pris lui-même. Le *Mercure* était devenu un rejeton de sa chair. Comme un père le fait de son enfant, il en contait volontiers la naissance, encore mal assurée du lendemain, les premiers pas héroïques mais vacillants, et les maladies du jeune âge et de l'adolescence. L'une d'elles, on l'a oublié peut-être, fut grave et singulière. Longtemps satisfait d'un cercle relativement restreint et des fréquentations d'une intimité choisie, le *Mercure* venait de conduire une de ses filles dans le grand monde, — je veux dire celui de la

grande librairie. Pierre Louys présidait à la présentation, que le patronage imprévu de Coppée rendit soudain retentissante. Tel fut l'éclat de ce début que le budget du ménage littéraire se trouva inégal à l'événement. Une jeune personne ne peut aller de fête en fête sans force frais que les parents doivent solder. Les ressources ordinaires ne pouvaient suffire aux exigences d'une situation toute nouvelle; et le *Mercure* faillit paradoxalement succomber à l'excès de sa victoire, dans le triomphe inattendu et surabondant d'*Aphrodite*.

Je revoyais, en écoutant Vallette, le logis primitif et touchant du *Mercure*, rue de l'Echaudé-Saint-Germain : les deux pièces reliées par un long corridor, où, sous les ironies et les fougueux emballements de Mme Rachilde, on assemblait tant de bons vouloirs, tant de projets, d'idées et de jeunes vaillances, dans le nuage peut-être symbolique formé par les cigarettes. Un après-midi de mardi-gras, les répliques que nous échangions comme des serpentins s'arrêtèrent, cédant à l'invasion de confetti authentiques; on put alors admirer un grand poète qui, déjà familier de la gloire, et le monocle à l'œil mais le balai aux mains, refoulait gravement vers les murs les arguments multicolores de ce mémorable débat.

§

Laissons les souvenirs. Je voudrais, pour ma modeste part, rendre à Alfred Vallette l'hommage que lui doivent les poètes : ceux de Belgique en particulier.

Romancier, il venait du naturalisme; mais, — Edmond Jaloux l'a démêlé avec sagacité, — d'un naturalisme proche des Goncourt, exempt de vulgarité et très attentif à l'art d'écrire. Son œuvre unique, *Le Vierge* (1), le situerait peut-être d'une manière plus précise parmi les « Modernistes » qui, libérés du naturalisme en son dogme étroit, essaimaient aux alentours de J.-K. Huysmans, de Rosny aîné. Il serait intéressant d'étudier les affinités

(1) Cette étiquette voyante fut imposée par l'éditeur Savine malgré les résistances de l'auteur. Il faudrait restituer son titre véritable, *M'sieur Babylas*, à un livre que Vallette se refusa toujours à réimprimer lui-même au *Mercure*, mais dont la réédition pourrait être envisagée.

de ce groupe avec certains auteurs de l'école prétendue « décadente », qui précéda de peu le Symbolisme. Le goût de la nouveauté et de ses formes les plus expressives s'y manifeste pareillement. Le trait d'union pourrait être cherché dans l'œuvre de Paul Adam, dont l'évolution propre n'est pas sans rappeler les courants divers entre lesquels la littérature hésitait alors à choisir.

Moderniste donc, en fait, mais l'esclave de nul crédo a priori, Vallette gardait l'esprit ouvert, prêt à l'accueil, épris seulement de liberté. Il ne voulut pas que le *Mercure de France* fût la revue d'une école, d'un parti; il refusa d'en faire le porte-parole du groupe symboliste. Et la revue fut en effet bien autre chose encore, mais elle fut cela aussi (ou le devint après quelques années), par la force des circonstances. Elle faisait crédit aux espoirs de la jeunesse; elle donnait à la poésie une place de choix. Or, la jeunesse et la poésie, le Symbolisme était presque seul à les représenter en leur nouveauté.

Comme éditeur, Vallette ne voulait pas que sa maison portât l'étroite enseigne d'une école, — mais le Symbolisme en fut-il jamais une? Il avait raison. Les formes sont changeantes, la littérature demeure. Pourquoi se créer à soi-même des limites, fussent-elles imaginaires ? Pourquoi s'interdire tout l'espace? Vallette accueillit donc les écrivains français aux tendances les plus diverses, n'exigeant d'eux que les signes d'un talent personnel et, si possible, neuf. Il donna des traductions de Novalis, de Nietzsche, de Tolstoï, de Gorki; d'autres encore. Il imprima des études d'histoire littéraire, de critique; il réunit les « plus belles pages » d'auteurs anciens trop négligés... Certes. Mais c'est aux éditions du *Mercure* qu'on peut trouver les œuvres de Rimbaud, de Villiers, de Laforgue, de Moréas, de Remy de Gourmont, celles d'Henri de Régnier, de Verhaeren, de Vielé-Griffin, de Stuart Merrill, de Charles van Lerberghe, de Ferdinand Herold, de Samain; c'est là qu'on trouve encore la plupart des livres de Claudel, d'André Fontainas, d'Edouard Dujardin, et quelques-uns de Maeterlinck, de Gustave Kahn, Elskamp, Le Roy, Paul Fort, Louis Mandin, Quillard, Saint-Pol Roux, Robert de Souza, Marcel Schwob, André Spire...

A cette énorme liste, ajoutons les poètes qui, sans appartenir au Symbolisme en tant que mouvement esthétique, s'y rattachent pourtant par leur formation ou voisinent d'assez près avec lui par leurs aspirations lyriques: Francis Jammes, Le Cardonnel, Léo Larguier, Philéas Lebesgue, Fernand Severin, Guy-Charles Cros, Charles Guérin pour ses premiers livres, Iwan Gilkin, Despax, Bocquet, Deubel, Apollinaire, j'en oublie! — et il faudrait citer encore, au premier rang des néo-parnassiens, un Laurent Tailhade, un Sébastien-Charles Leconte.

Imaginons de supprimer tout ce multiple effort de vie et de beauté. N'y aurait-il pas, dans l'histoire de la poésie française, une faille gigantesque, impossible à franchir? Que resterait-il, singulièrement, du mouvement symboliste, des années de fièvre qu'il a remplies, des élans qu'il a suscités, des idées novatrices qu'il a répandues, — et de tout cela qui lui survit dans les lettres contemporaines, et qui est né de lui?

Qu'on loue le Symbolisme ou qu'on prétende le honnir, nul ne contestera sérieusement son importance dans notre évolution lyrique. Mais tous ceux-là que je viens de nommer — et avec eux leurs lecteurs, leurs disciples, — que ne doivent-ils pas au *Mercure* et à son directeur!

Prosateur moderniste, Alfred Vallette n'avait peut-être pour la poésie qu'un penchant assez modéré, et cela même accroît son mérite de l'avoir fidèlement servie. Il était du moins de ceux qui la comprennent et connaissent sa valeur. Il avait pour elle ce respect qui, dans les âmes bien formées, s'attache à ce qui est beau et noble. Comme éditeur, il lui rendait un double hommage d'estime et de confiance. Si la publication d'un volume de vers est souvent, quant à son résultat commercial immédiat, une affaire assez médiocre, il en va tout autrement quant au résultat moral et quant à ses effets matériels indirects. Pour une maison d'édition qui tient à garder une haute tenue littéraire, la poésie est mieux qu'une parure. Elle est aussi, osons le dire, une façade parlante. Elle en marque dès l'abord le caractère; elle en exprime, comme un visage, la vie et la personnalité. Vallette savait très bien ce que les prosateurs du *Mercure* devaient à ses poètes,

et que les amis des lettres, attirés par l'art et le renom d'un Henri de Régnier, par exemple, d'un Claudel ou d'un Verhaeren, seraient sollicités aussi par la pensée d'un Remy de Gourmont, d'un Nietzsche ou d'un Gide. Dans la forêt parfois confuse de la littérature, il se dirigeait avec discernement.

§

Cette sûreté de regard, Vallette me paraît l'avoir excellemment montrée, dans sa dilection pour les écrivains français de Belgique, par le choix qu'il sut faire entre eux. Leur apport au Symbolisme naissant l'avait séduit par sa plénitude et par sa nuance particulière; leur part lui semblait haute et belle. Il y eut chez lui, à leur égard, un véritable élan de l'esprit et du cœur.

C'est à bon escient que j'en porte ici le témoignage; fixé à Paris après avoir dirigé une revue en Belgique, j'étais voué par le sort aux fonctions effacées d'un agent de liaison. Certes, le nom de Rodenbach n'était ignoré dans aucun cénacle parisien; celui de Maeterlinck était célèbre depuis *la Princesse Maleine*. Mais j'eus la joie de faire connaître par le *Mercure* les premières œuvres de Verhaeren, toutes éditées à Bruxelles, et encore isolées des liseurs par des tirages restreints. *Les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs* n'avaient paru qu'en édition de luxe à cent exemplaires. Ces trois recueils furent réimprimés en un volume par le *Mercure* en 1896. Un premier tome avait paru dès 1895 (2). Une quinzaine encore allaient suivre.

Parmi les autres poètes de Belgique, Vallette élut presque aussitôt Max Elskamp et sa *Louange de la Vie,* Paul Gérardy et ses *Roseaux*; puis Charles van Lerberghe (*la Chanson d'Eve*), et Grégoire Le Roy (*la Chanson du Pauvre*). Il réunissait, peu après, les *Poèmes* de Fernand

(2) Laissons à part, à propos de ces rééditions et des autres, un vieux débat toujours actuel : la transformation typographique du recueil de vers, devenu un livre plus commercial sous la blouse démocratique du « format charpentier ». Le mérite de Vallette fut de comprendre qu'il fallait réagir contre l'excès des éditions confidentielles, trop souvent dévolues à des bibliophiles qui ne lisent guère, et d'offrir largement au public l'aliment de l'esprit. Le poème y perdait, il est vrai, son aspect d'œuvre d'art pour prendre celui d'une marchandise en série. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire.

Severin et offrait au public français *la Nuit,* d'Iwan Gilkin. Entre temps, les prosateurs avaient leur part, et, le premier, *Maeterlinck* dès 1896 avec *le Trésor des Humbles.* Présentés par Verhaeren, Georges Eekhoud, Eugène Demolder et Louis Delattre voyaient paraître *Escal-Vigor, la Route d'Emeraude* et *la Loi de péché* (ces trois livres en 1899). Cinq ans plus tard vint la publication du beau récit d'Hubert Krains, *le Pain noir.* Puis le *Mercure* commença l'impression des *Œuvres complètes* de Verhaeren et de Rodenbach. Qu'on veuille bien excuser cette énumération qui garde encore des lacunes d'hier. Le *Mercure* a beaucoup de lecteurs à Bruxelles : je voudrais les aider à se souvenir...

Envers Alfred Vallette, les lettres françaises d'hier, dans mon pays natal, ont une dette de gratitude que rien, — ni surtout les présentes lignes, — ne pourrait acquitter. Avec une bonne grâce vraiment fraternelle, il fut leur premier introducteur en France. Et quel don sans prix que celui-là! Il en avait été récompensé par quelques amitiés fidèles, dont celle d'Eugène Demolder, son voisin à Essonnes, et celle d'Emile Verhaeren. Vers celui-ci, une admiration impérieuse l'entraîna dès l'abord. Mais comment ne pas aimer Verhaeren après l'avoir admiré? Et comment ne pas aimer Vallette dès qu'on avait affaire à lui ? Ce fut le viril attachement de deux loyautés.

§

Je conserve d'Alfred Vallette un portrait demeuré d'une ressemblance très vivante jusqu'à l'extrême fin, bien qu'il date de vingt ans : une photographie intime, prise à Versailles en septembre 1915. Il y est saisi au milieu d'une causerie abandonnée avec Verhaeren, tous deux en leur plein naturel. Verhaeren vient évidemment de parler ; et Vallette, comme pour approuver ses dires, se penche vers le poète des Flandres, lui, le prosateur qui ouvrit sa maison aux plus nobles fêtes de la poésie, — Le Français qui fit aux Lettres de Belgique le plus chaleureux accueil qu'elles aient rencontré.

ALBERT MOCKEL.

MYTHOLOGIE D'ALFRED VALLETTE

—

De la fondation du *Mercure de France*, en 1890, je savais fort peu de chose, lorsque, à l'automne de 1895, je débarquai de province à Paris, pour y « faire mon droit », comme on disait à l'époque. Aujourd'hui encore, je suis très mal informé sur les circonstances de cette fondation. Il me souvient de ce qu'on en contait dans les cafés du Quartier Latin : à savoir que Jules Renard avait adhéré au premier noyau; que Remy de Gourmont était l'un des piliers de l'institution, qu'il en était, si j'ose m'exprimer ainsi, le « penseur »; enfin, que la maison était dirigée par un personnage indéfinissable du nom d'Alfred Vallette (avec deux *l*), lequel n'avait presque rien écrit et, quoiqu'il ne fût pas sans avoir eu l'ambition de faire œuvre littéraire lui-même, avait, du jour au lendemain, sacrifié ce vœu personnel aux exigences de ses nouvelles fonctions. On ajoutait que cet homme énigmatique était marié à Rachilde, particularité qui fortifiait encore l'idée singulière que nous nous faisions de sa personne, tant il semblait y avoir, pour notre naïveté, une étrange disparate entre l'audacieuse amazone, auteur de *Monsieur Vénus*, et l'opinion qui avait généralement cours sur le caractère du nouvel éditeur. De même, par une antithèse bizarre avec les *Symbolistes* rassemblés autour de lui, le secret du chef de maison semblait résider en ceci que le mystère que les auteurs du groupe restauraient en poésie n'avait aucun accès dans son cabinet directorial: là, tout était net, précis, exact. Un réaliste, affirmaient ses laudateurs. Un simple commerçant, un comptable, ripostaient ses détracteurs.

Tel était pour moi le mythe Alfred Vallette, en cet âge bienheureux. Tel il flottait, épars dans le bruit des con-

versations et la fumée des pipes, depuis *le Soleil d'Or* jusqu'à *la Rotonde* (l'ancienne, celle qui faisait le coin du boulevard Saint-Michel et de l'avenue de l'Observatoire). C'était l'invraisemblable temps où il se trouvait un grand quotidien pour publier, de fois à autre, quelque odelette d'Henri de Régnier; le temps où — miracle plus rare encore — cette musique limpide et fluide ne courait pas le risque d'être étouffée, sur une page de journal, par la marée grondante des nouvelles atroces et des vulgarités; le temps où nous ne connaissions absolument personne dans les milieux littéraires, mais où nous lisions à haute voix, dans notre chambrette de la rue Casimir-Delavigne, *La Chevauchée d'Yeldis*, de Francis Vielé-Griffin. Le monde fabuleux créé par les *Symbolistes* mêlait ses échos imaginaires au roulement sourd des omnibus à trois chevaux sur le pavé de bois.

A la fin du siècle dernier, le *Mercure de France* logeait encore rue de l'Echaudé-Saint-Germain. L'étroitesse de cette venelle, au lieu d'amoindrir le prestige du *Symbolisme* qui avait là son siège, le grandissait à nos yeux. C'est là un des privilèges de la jeunesse, que les contradictions, les démentis que lui oppose la matière renforcent sa spiritualité. Le mythe Alfred Vallette lui-même bénéficiait, dans notre esprit, de cette tendance à narguer toutes les vues plates ou grossières de la réalité. Fallait-il que ce Vallette fût un homme étonnant pour que, directeur d'une Revue déjà fameuse, dont la couverture mauve avait, en poésie, la signification sacrée d'un drapeau, il eût élu domicile dans une si petite rue!

Durant quelques années encore, nous ne connûmes du *Mercure* que cette façade lépreuse — et rayonnante d'une invisible splendeur — dans un « pli sinueux » de la capitale. L'image du directeur inconnu ne parvenait pas à prendre corps dans notre imagination, car il faut aux rêves pour vivre un minimum de nourriture, de substance. Or, la Revue de Vallette avait accompli déjà la dixième année de sa carrière, les éditions du *Mercure de France* avaient répandu par le monde, sous le signe du Caducée, les œuvres les plus marquantes du *Symbolisme*,

presque tous les auteurs de cette école étaient devenus célèbres, que nous ignorions tout de l'homme qui avait conduit au succès, à travers mille obstacles, cette glorieuse entreprise. Mais il y a plus: à cette date (1901-02), notre ignorance était partagée par une foule de gens. Le personnage de Vallette demeurait mythique par essence. Comme les dieux s'environnent de nuées, il se dérobait dans les brumes d'un effacement volontaire. C'est alors que, ayant eu l'honneur d'être présenté à Pierre Quillard et lui ayant montré mes premiers vers, je fus introduit dans le saint des saints.

Cela ne se fit pas du premier coup, car il y avait des rites auxquels je n'étais pas initié. Un après-midi je gravis l'escalier du *Mercure* (c'était encore rue de l'Echaudé, quelques mois avant le transfert rue de Condé) et je me heurtai, dans un étroit cachibis qui servait d'antichambre, à un tout petit homme aux longs cheveux, qui m'accueillit par des sarcasmes. C'était le charmant van Bever, avec lequel je devais me lier d'amitié par la suite. J'ajoute que, lorsqu'il apprit que la revue avait imprimé des poésies de moi dans son dernier numéro, il changea de ton aussitôt, et, me prenant en pitié, m'expliqua gentiment que le directeur ne recevait que le matin.

Je revins donc le lendemain dans la matinée, et j'eus ma première entrevue avec Vallette. Lors de cette visite, le caractère fabuleux que je lui prêtais de loin, dans mes rêves, ne fut pas diminué par sa présence. Il perdit seulement de son vague. J'avais l'impression que la figure se dessinait devant mes yeux en traits précis, liés à mes perceptions visuelles et auditives, mais qu'elle gardait tout son mystère, je dirai presque son apparence d'irréalité. L'homme s'était levé courtoisement. Ses pieds glissaient dans des chaussons. La voix était sans timbre, comme brisée. Entre le glissement silencieux des pieds et le murmure des lèvres, le corps, malgré sa robustesse un peu trapue, avait l'attitude, non de la confidence, mais du secret. Je veux dire qu'on le sentait apte, voire dispos à recevoir des confessions et nullement à en faire. La

double impression produite par les pas feutrés et les chuchotements était accentuée par la fumée d'une cigarette enroulant sa spirale autour des mots, comme pour les voiler, les éteindre encore davantage. D'ailleurs, toute la pièce où nous nous trouvions était emplie de l'épaisse vapeur bleue du tabac.

Ces images s'accordaient bien avec la légende d'Alfred Vallette; elles s'associaient à des idées de modestie infinie, de discrétion supérieure, haussaient même la modestie et la discrétion sur les sommets où ces vertus participent au monde des songes. Cependant, nulle faiblesse ne s'y mêlait. Laissons de côté la coupe du veston, qui était de forme militaire, boutonnant sur le cou, bien que ce détail de costume eût peut-être une autre signification qu'un simple souci de commodité. Mais ce qui me frappa dans la construction du visage, c'est le volume du maxillaire inférieur. Celui-ci contrastait étrangement avec la pantoufle, avec la voix murmurante. Il eût paru brutal sans la bonté d'un regard sombre, extraordinairement attentif. Plus tard, je fis la réflexion que cette mâchoire, ainsi que la nuque et la position de la tête, un peu rentrée dans les épaules, dénotaient bien des choses: une vaillance de sanglier dans le combat, toute l'invincible et obscure ténacité qui avait permis à l'éditeur d'édifier sa maison — et aux poètes symbolistes d'irradier leur lumière.

Cependant, la voix sans vibration articulait dans le brouillard, comme si j'eusse été séparé de mon interlocuteur par un large fleuve : « C'est Dumur qui a examiné vos vers. Il a dit : « C'est très bien, mais, par endroits, » ça fout le camp. » Voilà. Vous êtes des nôtres. » Je remerciai et partis plein de joie. Plein de trouble aussi. Rentré rue des Ursulines, où j'habitais alors, je me penchai sur le manuscrit de mes poésies, et me mis aussitôt à rechercher où « ça foutait le camp ». Le mot de Dumur, que, de sa voix exténuée, l'homme franc que je considérais désormais comme mon directeur, m'avait rapporté, me revint souvent en mémoire. Il m'a beaucoup servi.

J'ai revu Alfred Vallette bien des fois par la suite, puisque c'est le *Mercure* qui édita mes trois premiers

recueils de vers (aux frais de la maison, ce qui paraîtra fantastique à bien des éditeurs d'aujourd'hui, mais Vallette, le « réaliste » Vallette, était, là encore, en dehors de la réalité commune). Toujours le personnage conserva, dans mon esprit, le même caractère de songe, au point que je m'étonnais d'apprendre, par exemple, un jour, que Vallette avait une fille et un gendre, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres mortels, ou bien qu'il se plût à conduire de ses mains, environ l'année 1905, une de ces trépidantes, haletantes et puantes machines appelées « teuf-teuf ». Mais à la mythologie de cet être singulier vinrent s'ajouter d'autres traits, à mesure que les années passaient et que je le connaissais mieux.

On a rappelé un peu partout, dans les articles nécrologiques consacrés à Alfred Vallette, que l'une des particularités du *Mercure*, jusqu'à la mort de son fondateur, fut que la maison n'avait pas le téléphone. On a voulu voir là une sorte de bouderie à l'égard du moderne progrès. C'est, à mon avis, une erreur. Il est vrai que Vallette n'aimait pas être dérangé et qu'il savait se défendre contre les importuns, mais, s'il s'est obstiné à tenir éloigné de son ouïe l'irritant appel téléphonique, c'est qu'il jugeait que les commodités de cette invention étaient de celles qui lui eussent fait perdre plus de temps qu'elles ne lui en eussent fait gagner. De même, à l'opposé de ceux qui croient qu'il est nécessaire d'être un homme « répandu » pour être un homme informé, il fuyait les réunions mondaines, allait rarement au théâtre, n'honorait de sa présence qu'un nombre restreint de banquets. Les réceptions de Rachilde, toujours très suivies, lui suffisaient, car il préférait qu'on vînt à lui plutôt que lui-même allât aux autres. Attitude qui avait son origine moins dans la sauvagerie et la timidité que dans le sentiment profond qu'il n'y a rien de tel pour être bien renseigné que de garder une position en retrait, de rester, comme on dit, dans son coin. C'est ainsi que ce directeur d'une des plus grandes revues de l'époque était demeuré, malgré son âge avancé, presque aussi ignoré du Tout-Paris qu'il y a quarante-cinq ans, lors de ses débuts. Mais,

lui, Vallette, n'ignorait rien du tourbillon au centre duquel il siégeait, dans son bureau silencieux de la rue de Condé, toujours plein de fumée. C'était un observateur hors de pair, parce qu'il était sans préjugés et parce qu'il ne se bornait pas à noter les couleurs du temps présent (variations de l'opinion, crises du public, crises de la librairie, transformation des mœurs, etc.), mais encore méditait sur les causes de tous ces changements, sur leur caractère passager ou durable. Bref, sa curiosité était immense, et c'est à elle que la Revue doit ses nouvelles tendances encyclopédiques.

En effet, l'on peut distinguer deux phases dans les destinées du *Mercure de France* : pendant le *Symbolisme* et après le *Symbolisme.* La Revue, durant la première phase, est un organe de combat. Puis, le *Symbolisme* triomphe, l'Ecole achève sa courbe. Vint le jour où la Revue, la Maison, pour continuer à vivre et progresser eut besoin de se renouveler. C'est à ce moment, peut-être, que Vallette lui imprima le mieux sa marque personnelle. Tant qu'avait duré la bataille symboliste, il avait surtout mis sa compétence technique au service du mouvement littéraire que le *Mercure* représentait. Maintenant, les conquêtes assurées, les positions historiques une fois prises, il s'agissait de regarder autour de soi, de voir où l'on allait. Ce long regard circulaire jeté sur le monde n'a cessé d'être, deux fois par mois, depuis le début du siècle, la fonction principale du *Mercure de France.* La partie documentaire y avait pris de plus en plus d'extension. C'est en cela que la Revue désormais se confondait avec la pensée même de son directeur.

Mais que vaudraient les renseignements s'ils n'étaient qu'un amas de matières informes, une accumulation de notions? La connaissance n'est valable que vivifiée, éclairée par un jugement libre. C'est cette liberté d'esprit, qu'il revendiquait pour lui-même, que Vallette eut la sagesse, le courage et l'autorité d'assurer chez ses collaborateurs. Nul plus que lui n'eut le respect de l'opinion d'autrui — à condition qu'il lui fût loisible d'exprimer nettement la

sienne. Il était indépendant : indépendant des partis politiques, des académies, des salons. De cette manière encore, il confinait à la légende, au mythe; il était un des derniers représentants d'une vertu qui s'efface : la tolérance.

FRANÇOIS PORCHÉ.

ALFRED VALLETTE
ET LA
CRÉATION DU "MERCURE DE FRANCE"

—

Le samedi 28 septembre dernier, tandis que je m'efforçais de remettre un peu d'ordre dans ma bibliothèque, un vieux carton s'effondra, laissant choir à mes pieds une partie des documents qu'il contenait. C'étaient des lettres d'Alfred Vallette, si anciennes (1890-1894) que j'en avais perdu le souvenir. Je n'eus plus, dès lors, d'autre souci que de les relire, heureux de revivre avec elles un instant de ma jeunesse et l'histoire de la création du *Mercure de France.*

L'idée en revenait à Louis Dumur, avec qui j'avais fait naguère mes premières armes à *Lutèce,* ce « berceau du Symbolisme ». Pour l'heure, nous collaborions ensemble à la *Plume* de Léon Deschamps, mais la *Plume* semblait à Dumur une revue trop éclectique, trop ouverte à tous, trop « bonne fille », en un mot. Son intention était de reprendre et de continuer l'œuvre de la *Pléiade,* revue d'une haute tenue littéraire, qui venait de rendre l'âme à son sixième fascicule. Et c'est pour solliciter mon adhésion qu'il s'en était ouvert à moi, chez Clarisse, un soir de fin d'année 1889.

Clarisse, la mère Clarisse, comme nous disions, tenait alors, 23, rue Jacob, à l'enseigne du *Buffet Alsacien,* une petite brasserie fréquentée par les artistes et les poètes de la rive gauche. Dumur y venait assez souvent, le soir, en compagnie d'Alfred Vallette, lequel logeait à proximité, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain. La nouvelle *Pléiade* devait être éditée entre camarades à frais communs. Vallette avait accepté d'en être le directeur-administrateur, et, comme il ne faisait rien à la légère, Val-

lette n'avait pas été long à établir ses calculs. Rougier, 11, rue du Regard, le plus accommodant, paraît-il, des imprimeurs consultés, exigeait 125 francs par numéro mensuel de 32 pages. C'était donc la somme qu'il nous faudrait trouver chaque mois. Pour faciliter les choses, Vallette avait divisé la somme en 25 parts de 5 francs. Libre à chacun des souscripteurs d'en prendre au prorata de ses ressources. Les souscripteurs étaient au nombre de neuf, savoir : Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Julien Leclercq, Albert Samain, Vallette et moi. Le malheur c'est que nous ne roulions sur l'or ni les uns ni les autres, et qu'à neuf, avec la meilleure volonté du monde, il nous fut impossible d'absorber la totalité des parts. Six restaient disponibles, et Vallette ne savait à qui les offrir ; car, pour éviter toute surprise désagréable, il voulait que nous demeurions étroitement unis, coude à coude, entre camarades sympathisants.

Je songeai alors à Jules Renard, qui avait été mon condisciple au lycée Charlemagne. « Offrez-les lui, dis-je à Vallette. Il acceptera puisqu'il est riche ». A la vérité, Renard n'était pas si riche que je le supposais. Il jouissait seulement d'une honnête aisance que lui avait apportée son mariage. Sa femme avait bien reçu en dot une maison de rapport qu'il habitait 44, rue du Rocher; mais, sur les sommes, d'ailleurs modérées, qu'il touchait de ses locataires, il devait prélever de quoi faire une rente viagère à sa belle-mère. Néanmoins, auprès de nous, tous plus ou moins gênés, il pouvait passer pour un Crésus. « Alors, amenez-nous le, dit Vallette, puisque vous vous portez garant de son talent ». « Ici, fis-je, impossible ! Renard, marié depuis dix-huit mois, et déjà père d'un bébé, mène une vie de correction strictement bourgeoise et plutôt casanière. Il déteste le milieu bohème et les tabagies. Il sort peu le soir, mais je puis vous mener chez lui, Dumur et vous, et nous nous entendrons. » Ce qui fut fait dès le surlendemain. Renard ne fit aucune difficulté pour assumer les six parts disponibles. Vallette respirait. Les recettes se trouvaient désormais, sur ses

papiers, en équilibre avec les dépenses. La voie était déblayée, nous pouvions marcher, ce qui me permit d'écrire dans la *Mêlée symboliste* que les fondements du *Mercure* avaient été jetés chez Jules Renard, manière expéditive de dire que sans lui notre projet risquait d'avorter ou d'être remis aux calendes grecques.

Une dernière formalité, néanmoins, restait à accomplir. Méthodique comme l'était Vallette, il estimait ne pouvoir se mettre à l'œuvre si la ligne de conduite de la revue et certaines questions secondaires touchant le titre, le format, la couleur de la couverture, n'avaient pas fait l'objet d'une délibération commune. Une réunion générale était donc nécessaire. Par condescendance pour Renard, elle eut lieu le 13 novembre 1889, sur la rive droite, à deux pas de chez lui, au Café Français, sis à l'angle des rues Pasquier et de la Pépinière.

Le titre de la *Pléiade,* proposé par Dumur, ayant été rejeté, Dubus proposa celui de *Mercure de France* qui fut adopté. On se mit d'accord sur le format, la couleur violette de la couverture. Quant à la ligne de conduite de la publication, qu'on n'osa intituler « revue », crainte de lui jeter un mauvais sort (tant les jeunes revues avaient la vie courte à cette époque) mais simplement « recueil de littérature », il fut convenu, après une longue et confuse discussion, qu'elle ne serait pas *décadente.* C'est ainsi que l'on appelait alors les symbolistes.

Le premier numéro du *Mercure,* mis en vente au prix de 0.60 centimes, parut le 25 décembre 1889 (Noël ! Noël !) portant la date du 1er janvier 1890, avec un article-préface de Vallette, où se sentait son souci de n'indisposer aucun de ses collaborateurs et de concilier leurs aspirations diverses. Renard, devenu le plus gros capitaliste de l'affaire, ne cachait pas le peu d'estime qu'il faisait, non seulement des promoteurs du mouvement symboliste, mais des maîtres dont ils se réclamaient : Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. Réprouvant le jargon décadent dont Paul Adam venait de publier le glossaire explicatif, il voulait un style clair et précis, à ce point qu'il rêvait d'une phrase tracée en caractères aussi nets que ceux d'une enseigne de

boutique. D'ailleurs, à en juger par les premiers chapitres de son roman : *M. Babylas,* déjà parus dans le *Scapin,* Valette se montrait également ennemi des afféteries et des obscurités de style. Et il est à noter que, si les poètes fondateurs du *Mercure* s'avouaient plus ou moins symbolistes, aucun d'eux n'admettait le vers libre proprement dit, car on ne peut qualifier de vers libres ceux que Dumur scandait à la façon d'Antoine de Baïf. « Nous ne serons pas « décadents », disait en substance Vallette dans son article-préface, si par « décadence » on entend le pathos et l'incohérence, mais nous ne répugnerons pas à cette étiquette si, par elle, on entend le mépris des conventions et le souci de se dégager d'un fâcheux conformisme.

> Le monde, en effet, évolue, ajoutait-il, nous ne pensons plus comme nos aînés. Soit respect de la tradition, soit flagornerie auprès d'un public inconsciemment hypocrite, la presse se tait volontiers sur le fond des questions brûlantes. Or, ce que chacun pense et que personne ne formule, il nous serait agréable d'en écrire.

Il se défendait d'ailleurs de vouloir tracer un programme rigoureux.

> Chacun, disait-il, est absolument libre, responsable de ses seuls dires, et point solidaire du voisin. Mais si, dans notre collection, se révèle, çà et là, une œuvre d'art originalement conçue et parfaitement eurythmique, nous n'aurons pas été inutiles, ayant intéressé, non le public indifférent en ces matières, du moins les artistes, et si d'aventure, en morale, il se rencontrait dans nos pages une vérité neuve ou quelque idée d'avant-garde, nous aurions justifié notre titre, — un peu prétentieux sans doute, mais dont l'archaïsme nous plaît.

Aux dix fondateurs du *Mercure,* bientôt vint se joindre Remy de Gourmont, amené par Denise, son collègue à la Bibliothèque nationale, et que l'on admit, par faveur spéciale, en cette qualité. Et c'est sous l'impulsion de Gourmont qui déclarait : « Nous n'avons pas assez d'auteurs obscurs », que le *Mercure* allait prendre figure de

citadelle du Symbolisme. Il est vrai que, si Gourmont admettait l'obscurité en vers, il se gardait bien d'en user dans sa prose, et que s'il se fit un moment le théoricien du symbolisme intégral, il en viendra à déclarer, en 1902, ne plus voir, comme fondement de la doctrine, que « le refus de participer à l'indulgence universelle et le vœu de maintenir contre les vulgarisateurs la noblesse de l'Art et son orgueil. »

A ce compte, il n'est pas un seul des collaborateurs ayant passé par le *Mercure,* depuis sa fondation jusqu'à nos jours, qui ne pût se prévaloir du titre de symboliste, à commencer par Jules Renard.

Mais j'en reviens aux lettres de Vallette. Il me disait dans la première (1er février 1890) : « Je sais que notre canard ne nous rapportera jamais d'argent ». Le 12 juin suivant, il m'annonçait cinquante abonnés. Il me tenait régulièrement au courant des améliorations obtenues ou projetées. Les frais se multipliaient, couverts par de nouveaux souscripteurs : Barthélémy, Danville, Fontainas, Herold, Merki, Minhar, P. Quillard, Rambosson, Laurent Tailhade, tous admis après un vote favorable des fondateurs. C'était la règle. Bien entendu, en dehors des souscripteurs, le *Mercure* restait libre de faire figurer à ses sommaires des écrivains de talent. Les premiers accueillis furent : Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Le Cardonnel, Gabriel Vicaire, Charles Morice, Paul Margueritte. Il va sans dire que Rachilde, qui était déjà Mme Vallette, y collaborait de droit, en maîtresse de maison, pour ainsi dire, et que ses articles, d'une vivacité singulière, n'en furent pas l'un des moindres éléments de succès. Enfin, le 14 août 1894, Vallette me mandait :

> Malgré l'augmentation des frais généraux résultant du service de librairie, la quotité de la part de participation pourra sans inconvénient être réduite à partir de décembre... et il deviendrait opportun (pour le numéro de janvier 1895) de transformer notre société de fait en société légale.

Je m'arrête ici avec la dernière des lettres de Vallette, relatives à la première période de l'histoire du *Mercure.*

De tous les fondateurs, Vallette et moi demeurions les

deux seuls survivants, depuis la mort de Dumur, survenue en mars 1933, peu de jours après celle de Court, survenue en février, et je ne m'attendais guère au triste privilège d'être le dernier.

J'avais rendu visite à Vallette au début de septembre. Je l'avais trouvé à sa table de travail aussi alerte et dispos que possible, complètement remis, disait-il, d'un mal d'estomac qui l'avait tenu quelques jours alité. Indisposition passagère, pensais-je. D'ailleurs, au cours de sa carrière, je n'avais jamais ouï dire qu'il eût été malade, et il n'y a pas si longtemps encore qu'aux déjeuners du *Grand Perdreau* j'admirais son solide coup de fourchette, indice d'une santé ferme. Nous nous étions entretenus du prix Léon Dierx, qu'il avait institué et qui devait être décerné à la fin de l'année, en même temps que le prix Moréas. Vallette m'avait donné l'impression d'un regain de jeunesse et d'activité. Il était plein de projets. Il venait de reprendre la série de ses éditions et je l'avais quitté, émerveillé de sa vigueur persistante, sur laquelle l'âge paraissait glisser sans pouvoir.

Et c'est lui pourtant qui devait me précéder dans la tombe. Son mal d'estomac l'avait subitement repris avec violence et l'avait emporté en trois jours.

Il mourait au moment même où le hasard me faisait découvrir ses premières lettres et me les remettait sous les yeux. Hasard singulier, où les gens superstitieux pourraient voir un phénomène de télépathie. Tandis que je relisais ses lettres, Vallette était mort et je n'en savais rien. Ce n'est que dans l'après-midi du dimanche, 29 septembre, que j'en reçus la nouvelle. On imagine avec quelle surprise et quelle douloureuse commotion.

Je courus immédiatement rue de Condé. L'hôtel du *Mercure* avait sa physionomie fermée ordinaire des dimanches. J'attendis un moment que la concierge vînt m'ouvrir, et je montai au cabinet de la direction où elle me dit que Bernard et Léautaud se trouvaient. Bernard examinait et classait les papiers restés en souffrance sur le bureau de Vallette.

Léautaud, qui l'assistait, s'offrit à me conduire près du

défunt que je voulais revoir une dernière fois. Il nous fallut, pour nous rendre à la chambre mortuaire, passer par le salon de Rachilde, qui se trouvait là, assistée de sa fille, assise en face d'un visiteur qui m'était inconnu, si accablée de douleur qu'elle eut à peine la force de répondre à mes condoléances.

Je vis Vallette sur son lit. Ses traits calmes et reposés ne gardaient aucune trace de souffrance. Il semblait paisiblement dormir.

Après m'être incliné devant sa dépouille, je revins, toujours accompagné de Léautaud, auprès de Bernard, qui me dit qu'un numéro du *Mercure* serait prochainement consacré en hommage à Vallette, et qu'il pensait m'y voir collaborer. C'était mon devoir en effet. Je ne m'en avouais pas moins embarrassé, cherchant ce qu'il m'importerait de dire.

« Mais ça! » intervint brusquement Léautaud, en me désignant de la main les 262 tomes du *Mercure,* alignés dans leur casier, et le catalogue de sa librairie, étalé sur le bureau du Maître... « Mais ça! » continuait-il, en parcourant toute la maison du geste, comme pour la prendre à témoin du génie industrieux de Vallette, « cette maison qu'il a créée et portée à un si haut point de prospérité, au prix de près d'un demi-siècle de labeur acharné, le retentissement qui s'en est suivi dans le monde entier, n'est-ce pas un sujet de dissertation qui s'offre naturellement à vous? » — « Evidemment, fis-je, mais tout cela est de notoriété publique. Nul n'ignore le rôle important joué par le *Mercure* dans l'évolution de la pensée contemporaine. Et je n'apprendrais rien à personne en louant le génie industrieux de son animateur. » — Or, tandis que nous échangions nos souvenirs, Léautaud me dit que Vallette avait caressé longtemps l'idée d'écrire un roman, qu'il aurait intitulé *Chu de la lune.* J'imaginai aussitôt qu'il y aurait saisi l'occasion de dénoncer tout ce qui se passe d'absurde et de déraisonnable ici-bas. Je me souvins alors de certaines de ses réflexions concernant le train du monde, où il déplorait de rencontrer si peu de droiture, de bon sens, de

logique et d'équité. N'avait-il pas fait sienne cette pensée d'Edgar Poe: « Si le Progrès fut à une certaine époque une vraie calamité, il n'a jamais progressé depuis »? C'est le mépris du soi-disant Progrès qui lui avait fait repousser longtemps l'automobile, et qui lui fit repousser, jusqu'à son dernier jour, le téléphone, l'électricité et la machine à écrire.

La confidence de Léautaud m'avait été un trait de lumière. Ce qu'il m'était loisible de mettre en évidence, c'était la pensée intime d'Alfred Vallette. Certes, il ne se livrait guère et parlait peu de lui-même. Il écartait la familiarité et gardait avec tous ses distances, mais il a écrit et c'est là qu'il trahit son véritable caractère. Outre de nombreux articles, insérés dans les premiers *Mercure* et au supplément de l'*Echo de Paris,* où il faisait la critique des revues, il a publié deux romans, parus en 1891 : *Le Vierge,* titre définitif de *M. Babylas,* et *A l'Ecart.*

Dans *Le Vierge,* il s'attendrit sur un pauvre diable de malchanceux, un être falot à qui rien ne réussit, et que tout afflige.

A l'Ecart est une histoire où le fantastique se mêle à la réalité. On y voit s'agiter deux hommes, l'un que ronge le remords d'en avoir tué un autre, le second, espèce de fou, qui n'assassine les gens qu'en effigie. Dans ce roman, écrit avec Minhar, il est assez malaisé de faire la part des deux collaborateurs, mais il est des passages où il me semble reconnaître Vallette. La façon, par exemple, dont les deux hommes se rencontrent. Le hasard les a fait s'attabler dans le même restaurant. Le tueur de portraits aborde l'autre, qui lui est inconnu, avec ces mots: « Vous avez l'air de vous ennuyer. Je m'ennuie aussi beaucoup. Si vous le trouvez bon, nous unirons nos ennuis. Il ne faut pas être seul. » Le tueur de portraits finit par se suicider. Le véritable assassin oublie ses remords en herborisant, car il y trouve l'excuse de son crime. La lutte pour la vie n'existe-t-elle pas aussi chez les plantes? « Je suis une plante plus vivace, voilà tout » se dit-il, et j'imagine encore que cette conclusion appartient à Vallette, marquant par là, avec

une ironie rentrée, son aversion d'un monde où la loi de la jungle règne en souveraine.

Sous ses dehors d'assurance tranquille, Vallette nourrissait une pensée inquiète. Il couvait une incurable nostalgie, cette nostalgie des âmes supérieures qui ne peuvent se satisfaire des médiocrités de l'existence. J'en veux pour preuve encore la fantaisie qu'il inséra dans le *Mercure* (Juin 1890) intitulée *In perpetuum.* J'y retrouve l'idée qui lui avait inspiré son *M. Babylas:* la désolation de l'ennui. Il en dressait pour symbole la grenouille du jeu de tonneau, assistant, sans cesser de bâiller, à l'écroulement des choses autour d'elle.

Jules Renard note dans son *Journal* (12 sept. 1890):

Causé hier soir longuement avec Vallette. Babylas, c'est lui... Il a plusieurs idées de romans... C'est le roman gris, le roman des petits pour lesquels il a une grande pitié. Il n'ose pas regarder en lui. Il se fait peur... Nous parlons de la vie, de son imbécillité.

L'imbécillité de la vie, voilà ce qui obsédait Vallette. Et s'il n'osait pas regarder en lui, ce n'est pas qu'il eût rien à se reprocher, car il était un modèle de désintéressement et de probité, et s'était imposé des règles de vie inflexibles. Ce qui l'effrayait, c'était tout ce qui flotte de trouble et de pervers au fond de la nature humaine, ces mauvais instincts qu'il avait réussi à étouffer, chez lui, à force de volonté.

La volonté, c'était sa qualité maîtresse. Renard le comparait à un pot de fer.

Il cuit, disait-il, à petit feu. On y ferait la soupe au lait, mais parfois il se fâche à blanc au seul nom de quelque pot de terre trop commune. Geste cassant, moustache pointée, il bout, et bientôt son couvercle remue, se soulève et monte, ailé comme le pétase du *Mercure de France* (1).

Il m'est arrivé parfois de le voir se fâcher à blanc, notamment le jour (c'était à la veille de l'inauguration du monument Verlaine) où je lui apportai la nouvelle

(1) *Portraits du prochain siècle.* (Girard, édit., 1894.)

que ni M. Steeg, alors ministre de l'Instruction publique, qui devait présider la cérémonie, ni Barrès, qui pourtant faisait partie du Comité, n'y assisteraient. Je le vis alors se lever de son bureau, pâle d'indignation, et arpenter la pièce à grands pas en s'écriant: « Eh bien! nous nous passerons du ministre, nous nous passerons de Barrès, nous nous passerons au besoin de tous les personnages officiels. Nous sommes des IN-DÉ-PEN-DANTS ! »

Mais ces mouvements d'humeur étaient plutôt rares chez lui. Il excellait, à l'ordinaire, à garder la maîtrise de soi et, pour ses amis, il n'y avait pas d'homme d'un commerce plus agréable et plus sûr, ni d'un conseil plus judicieux.

Il est assez curieux que ses dernières lignes aient été un témoignage d'amitié rendu à Remy de Gourmont, et ces lignes, que la mort ne lui a pas laissé le temps de relire imprimées, me font songer à celles que Gourmont lui avait jadis dédiées dans ses *Masques*.

Constatant l'effacement volontaire de Vallette, qui avait renoncé à son œuvre personnelle pour se consacrer à celle des autres, il disait:

Vallette n'a pu écrire jusqu'au bout son roman. Il l'a vécu. L'intelligence peut s'exercer aussi bellement à gérer le bien temporel des écrivains qu'à rédiger des écritures. L'important est que l'intelligence soit ; dès qu'elle est, elle agit, et partout où elle agit, on sent le bienfait de sa présence.

Et prenant texte du succès inespéré du *Mercure*, Gourmont ajoutait:

Il arrive que les entreprises les plus méprisées deviennent une source de gloire et de bonheur. Il arrive qu'une revue fondée avec quinze louis, a plus d'influence sur la marche des idées que les orgueilleux recueils des capitaux académiques et les dissertations commerciales. Mis en activité, un million ou une idée ont des aboutissements pareils; seulement le million est limité par son chiffre, tandis que l'idée, outre qu'elle est invulnérable, peut, matériellement, être productive à l'infini.

ERNEST RAYNAUD.

ALFRED VALLETTE

—

J'ai sous les yeux la dernière lettre que j'ai reçue de lui. Le 12 septembre, il m'écrivait :

Le repos au grand air vous a réussi. C'est fort heureux. Je me suis reposé aussi, ayant passé trois périodes de neuf jours à la maisonnette du bord de l'eau et dans une inactivité complète, ce qui ne me ressemble guère et qui signifie que je ne suis pas dans mon assiette. Je suis en effet repris par mes maux d'estomac du début de l'année, et il va falloir que je revoie le médecin, car les mêmes soins qui m'avaient naguère retapé, au point que je pouvais me croire guéri, ne me soulagent guère à présent.

Il est probable que je ne serai pas à Paris le 17. Si je ne suis pas trop mal fichu, je compte m'absenter encore une fois, du dimanche 15 (saint Nicomède) au mardi 24 (saint Andoche). Je n'aurai jamais tant pris de vacances, mais quelles vacances!... Je vous serre les mains.

Avant de quitter Paris, en juillet, moi-même assez « mal fichu » et pour éviter la montée des deux étages du *Mercure*, j'avais donné rendez-vous à Alfred Vallette au Café Voltaire, dans la salle, transformée aujourd'hui, où nous nous étions assis jadis aux côtés de Verlaine. Nous avions vieilli depuis ce temps-là, mais Vallette, quoique se plaignant de malaises et de fatigues, était resté toujours « le même ». Un peu grisonnant, un peu alourdi en sa solide carrure, il était toujours le Vallette de la fondation du *Mercure*, le Vallette de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain, celui de l'époque où *Le Scapin* publiait son roman *Monsieur Babylas*, devenu *Le Vierge* en librairie, le Vallette de la rue de Condé qui, avec une admirable et patiente activité, suffisait à la double tâche de

diriger une revue répandue et une maison d'éditions prospère, s'acquittant de l'une et de l'autre de ces fonctions, avec une égale compétence et une égale ponctualité; le Vallette qui, renonçant à toute ambition personnelle et à tout souci égoïste, avait dépensé sa vie au profit des Lettres et au service de la pensée indépendante, celui qui, par sa droiture de caractère, son honnêteté scrupuleuse, son affable courtoisie, par la simplicité et la dignité de son existence avait acquis l'estime de tous et l'amitié de tous ceux qui avaient eu à l'approcher de plus près.

J'ai été de ces derniers, et c'est un ami que m'enlève la mort d'Alfred Vallette, l'ami d'une amitié de quarante années, d'une amitié sans effusion inutile, car l'un pas plus que l'autre n'aimions les « grands mots » et les petites sensibleries. Il nous suffisait d'une entente tacite dans nos sentiments réciproques. « Je vous serre les mains », ainsi se termine sa dernière lettre et il n'était pas besoin de plus. Je savais ce que valait la poignée de mains de cet honnête homme qui ne prodiguait pas ses protestations et qui n'avait qu'une parole. Dans les longues années que durèrent nos relations, il n'y eut jamais l'ombre d'un malentendu, une minute de désaccord sur quoi que ce fût. Vallette avait « ses idées à lui », mais il respectait celles d'autrui. Il n'était pas « donneur de conseils », mais si l'on lui en demandait un, on était assuré de recevoir un avis plein de bon sens et de sagesse, fondé sur l'expérience et la réflexion. On était attaché à lui par le sentiment de sécurité que vous communiquait toute sa manière d'être, par la confiance absolue qu'il inspirait, par la certitude que rien ne viendrait jamais démentir l'état que l'on faisait de lui. On savait qu'il n'y avait qu'un Alfred Vallette. Il y avait en lui quelque chose d'unique et d'immuable et la pensée qu'il se pourrait qu'un jour il disparût avait pour l'esprit je ne sais quoi d'inadmissible.

Quoi, il pourrait arriver qu'un jour Vallette ne serait plus assis à ce bureau, dans cette salle du *Mercure* où il était le premier au travail et qu'il ne quittait guère, qu'il

ne serait plus là pour répondre, avec une claire précision, au renseignement demandé, à la question posée qu'il savait résoudre en quelques mots décisifs, que le labeur acharné et méthodique de ce travailleur dévoué tout entier à son œuvre s'interromprait et qu'au lieu de sa présence nous n'aurions plus que son souvenir!

Je garde précieusement celui d'avoir travaillé avec lui. Pendant plusieurs années je fis partie d'un comité de lecture qui réunissait le vendredi, rue de Condé, Remy de Gourmont, Louis Dumur et moi. On examinait les manuscrits en lecture. On proposait leur insertion ou leur renvoi aux auteurs que Dumur se chargeait d'aviser de leur échec. Vallette écoutait, approuvait, objectait, et décidait, uniquement soucieux des intérêts de la Revue, sourd aux recommandations venues de ci et de là, s'opposant à toute complaisance, mais favorable à tout talent. Les avis étaient quelquefois opposés et la discussion s'échauffait. Avec quelle autorité, pleine de bonhomie et de mesure, Vallette savait modérer les emballements et les vivacités de Gourmont, convaincre le parti-pris et les entêtements de Dumur, mettre en balance les opinions diverses et choisir entre elles la plus opportune et la plus juste! La séance de travail terminée, on causait, de littérature ou d'actualité. Toujours et en tout Vallette faisait preuve du même jugement clairvoyant et réfléchi, nous ramenait à la notion exacte, au point de vue vrai. Si nous n'avions pas toujours tort, il avait toujours raison, puis, ce tour d'horizon achevé, il en revenait à sa chère revue dont il était modestement fier et qui avait trouvé en lui un directeur modèle et un administrateur incomparable. Vallette était fait pour faire ce qu'il faisait et il le fit jusqu'au bout de ses forces, jusqu'au bout de sa vie qui nous semblait ne devoir jamais finir.

D'autres traceront d'Alfred Vallette un portrait plus complet parce qu'ils ont pénétré plus avant que moi dans son intimité, qu'ils l'ont fréquenté d'une façon plus quotidienne. Je ne veux apporter ici que le témoignage d'amitié de quelqu'un qui l'admirait et qui l'aimait d'une affection à la fois spontanée et raisonnée, que le témoi-

gnage d'un édité. Une cinquantaine des volumes que j'ai publiés l'ont été sous le signe du caducée et sous la firme du *Mercure de France*. Cette fidélité m'est aujourd'hui consolante, car je sais qu'Alfred Vallette n'y était pas insensible. Il avait le goût et le sens du durable. C'est pourquoi ce qu'il a créé durera et survivra à son fondateur et son animateur disparus. C'est ce qu'il souhaitait et qui sera.

HENRI DE RÉGNIER.

NOTES SUR ALFRED VALLETTE

—

Il y a longtemps! Pas loin d'un demi-siècle. Là-bas, près des fortifs pelés, un bistro restaurateur où nous fraternisions une fois par mois dans un repas simple, parfois savoureux, jamais franchement mauvais, arrosé de petits vins sans gloire, mais loyaux. La salle du banquet, un boyau aux murailles recouvertes d'un enduit roussâtre et qui suaient comme des prolétaires surmenés. Pas d'air. On échangeait des cris, des paroles, des haleines et de la fumée, pendant deux à trois heures. Comment nous n'étouffions point dans cette exécrable atmosphère, c'est le secret de la jeunesse.

Un pauvre garçon, mort avant terme, nommé Bernier, organisait ces réunions où parurent quelques « huiles » littéraires et maints jeunes hommes destinés au Minotaure.

Presque tous perdus dans la nuit des temps : en reste-t-il seulement une demi-douzaine?

C'est là que, pour la première fois, je vis et entendis « positivement » Vallette. Jusqu'alors, je l'avais seulement entrevu, au hasard de fugitives rencontres.

Rachilde l'accompagnait, étincelante de vie, charmante dans un costume d'avrillée, sa verve soulignée par ses yeux admirables où passaient en un moment toutes les expressions humaines. Je la revois en face de moi et Vallette tout proche. Déjà c'était un sage, avec des éclairs de grave malice, en quelque sorte porteur d'une expérience séculaire, fidèlement transmise par ses ascendants. Il donnait aussi une impression de sécurité, indéfinissable, tellement que, d'emblée, j'eusse eu confiance dans sa parole autant que dans un écrit.

En ce temps, il était loin d'avoir renoncé à une carrière littéraire. Et j'estime qu'il pouvait compter sur un bel avenir, avec une œuvre qui refléterait sa nature originale, la justesse de son observation, l'équilibre de sa pensée, et les dons enfin, qu'on reçoit de naissance, et qu'il avait sans conteste.

Est-ce le roman qu'il fit paraître vers cette époque qui le dissuada de persévérer? Quelque analogie entre le « premier » chapitre de ce récit et le début de *Madame Bovary* donna lieu à des critiques injustes : même aventure advint à Louis Bouilhet, lors de la publication d'un poème dont le début rappelait le *Rolla* de Musset, et qui entrava la carrière du poète, à la véhémente indignation de Flaubert. Mais Bouilhet persévéra et fit bien. Il sut montrer qu'il buvait dans son verre, ce que ne fit pas toujours Musset.

Je pense que Vallette aussi eût persévéré, non sans gloire, mais le *Mercure* vint qui le passionna, qu'il organisa, dont il voulut ardemment le succès. Il s'y attela, avec cette conscience, cette constance, ce flair, qui assurèrent la vogue, puis la durée de cette admirable revue, en firent la première revue littéraire de l'époque et lui gardèrent toute sa vitalité aux époques suivantes, alors que tant d'autres revues tombaient comme les feuilles d'automne. Je ne pense pas qu'aucun périodique ait rendu d'aussi précieux services à notre art, si l'on compte les grands écrivains qui s'y sont succédé depuis la bagarre boulangiste.

Il eut la chance de rencontrer un collaborateur incomparable, une des intelligences les plus vastes, les plus variées, les plus subtiles qu'ait produites la France : Remy de Gourmont. Chance réciproque, car Gourmont, révoqué par son ministre pour délit d'opinion, trouva au *Mercure* son refuge idéal, où il put tout ensemble sacrifier à toutes les exigences de son incomparable cerveau et rendre les plus précieux services.

Un autre que Vallette n'eût peut-être pas compris ce que le sort lui offrait, mais cet organisateur d'élite ne pouvait s'y tromper. Et jusqu'à la mort de Gourmont, ces

deux hommes unirent leurs efforts et leur sagacité, pour accroître, puis maintenir la prospérité du *Mercure* et son intégrité littéraire.

En s'y consacrant de toute son énergie, en se sacrifiant même pour elle, Vallette dut remettre à plus tard ses projets d'écrivain. Mais la revue était exigeante, et si belle l'œuvre à accomplir! Vallette travailla, au mépris de l'hygiène, enfermé du matin au soir rue de l'Echaudé-St-Germain, puis rue de Condé... Si souvent que j'y sois allé, je le trouvais à son poste : pour résister, jusqu'à près de quatre-vingts ans, à cette claustration, il fallait un organisme magnifiquement équilibré.

Nos souvenirs se fixent ou disparaissent à leur gré. Lorsque j'évoque Vallette et le bureau où il a accompli « sa longue et lourde tâche », je vois toujours apparaître la guerre, parfois à la cantonade, parfois au premier plan de la scène. Tandis que j'écris, le souvenir est d'une précision extraordinaire. Je revois le départ des troupes à la gare de l'Est, mon fils dans un uniforme étriqué et vétuste, qui vient nous faire ses adieux, la ruée aux banques protégées par le moratoire, la cohue chez les épiciers, dans les magasins d'alimentation, l'assassinat de Jaurès, les cortèges, le pillage des dépôts Maggi, l'avion qui vient chaque jour jeter quelques bombes, puis l'exode des habitants, les malheureux couchés dans les gares qui attendent désespérément un de ces trains qui circulent moins vite que des tramways...

Je me revois moi-même en quête de provisions et surtout de nouvelles. Si le *Mercure* est étroitement mêlé à tout cela, c'est que je ne manquai guère, au cours de mes randonnées matinales, d'y aller voir Vallette, Dumur, parfois le farouche Léautaud, Herold, etc.

Il y avait presque toujours trois ou quatre autres visiteurs. On échangeait des idées brumeuses, des conjectures, voire des jugements, — qui apparaissent dérisoires maintenant. Vallette pourtant ne disait point de bêtises; il voyait nettement que nous ne savions rien et, d'évidence, il ne donnait qu'une créance fort limitée aux communiqués, aux journaux, aux stratèges en chambre, aux

chroniqueurs de guerre, tels le fameux général Bonnal ou l'attendrissant comte Albert de Mun, dont la naïveté était délicieuse, ou même Clemenceau qui montra d'abord la plus extraordinaire, la plus candide crédulité, bientôt changée en amer pessimisme.

N'écrivait-il point :

Pourquoi notre cavalerie se montre-t-elle si mordante que l'adversaire ne peut tenir devant elle? Pourquoi un lieutenant de dragons, avec sept hommes, met-il en fuite un parti de trente uhlans, après avoir, de sa main, tué l'officier? Pourquoi notre charge à la baïonnette met-elle en désarroi l'infanterie allemande? Pourquoi tant d'élan d'un côté? Pourquoi de l'autre tant de forces déconcertées?

Vallette haussait les épaules avec indulgence, tandis que Dumur était stupéfait d'une telle ignorance.

— Mais il n'a donc aucune idée de la guerre qui se livre? Des charges de cavalerie, des combats à la baïonnette! Il se croit en 70!

La prise d'Altkirch, suivie de l'occupation de Mulhouse qui déclencha une retentissante proclamation de Joffre aux Alsaciens : « Après quarante-quatre ans d'une douloureuse attente, des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays... » ne suscita qu'un enthousiasme modéré dans le petit cénacle de la rue de Condé :

— C'est *peut-être* vrai, disait tranquillement Vallette.

— Il s'agit d'une brigade allemande et d'une brigade française, remarquait Dumur. C'est maigre, par comparaison aux effectifs immenses des belligérants. Il semble que les Allemands aient peu garni ce coin... Ils doivent avoir leurs raisons!

— Peut-être un piège! fit un vieil homme de lettres dont j'ai oublié le nom.

Trois jours plus tard, Mulhouse était évacuée, nos soldats cédaient devant des forces supérieures.

— Peut-être pas un mal! murmurait Vallette. La bouteille à l'encre. Ne nous frappons pas.

— Aucune surprise! ajoutait Dumur. Cette guerre reste mystérieuse. Les choses ne se passent pas comme par le passé. Si j'ai bien compris les choses, une vraie bataille

doit durer plusieurs jours, à moins d'une panique générale chez les Allemands ou les Français.

— Ou d'éléments que nous ignorons...

Nous nous regardions avec mélancolie. J'étais pour ma part pessimiste: c'est d'ailleurs ma nature. Vallette et Dumur ne l'étaient point, mais non plus optimistes. Nous sentions tous trois l'immensité des événements. Une fraternité tranquille nous unissait; j'avais pour eux plus d'affection qu'avant la guerre. Nous avons vécu ensemble quelques heures extraordinaires, des émotions que nous n'exprimions pas, mais que je sentais. Peu à peu, à travers les communiqués, nous sentions obscurément que cela n'allait pas du tout. Nous en fûmes à peu près sûrs lorsque les communiqués laissèrent deviner des reculs... « sur des positions préparées ».

Aussi bien, ni Vallette ni Dumur ne parurent très surpris lorsque nous sûmes enfin que tant de textes avantageux dissimulaient une grande bataille perdue et une vaste retraite et qu'enfin les Allemands étaient parvenus à deux ou trois étapes de Paris. Ce jour-là, cependant, personne ne cachait sa consternation; Vallette était très visiblement ému, Dumur frémissait, et nous nous laissions aller à évoquer les ressources secrètes, le génie de la race (après tout, la Marne montra que ce n'était pas si chimérique), de nouveaux moyens de destruction inventés par quelque Turpin et qui nous donneraient l'avantage sur l'ennemi...

— A condition, remarquait tristement Vallette, qu'on n'en invente pas autant là-bas!

J'oublierai sans doute bien des choses durant les courtes années qui me restent à vivre, mais jamais je crois cette heure fraternelle et poignante, où peut-être la Grande France allait sombrer.

Dans cette rue tranquille, dans cette vieille demeure, où il n'admettait point ce perturbateur, le téléphone, qui vous contraint à interrompre un travail précieux pour écouter les sornettes du premier venu à qui prend la fantaisie de vous importuner, Vallette était renseigné sur

le Paris littéraire; il accroissait une expérience des hommes qui manque aux agités, dont la vie se perd en vains déplacements et en plus vaines palabres. Cette expérience éclatait dans une petite phrase, dans une anecdocte négligemment contée et toujours caractéristique. Ainsi, — pour citer un exemple — tel familier de Bloy le connaissait-il mieux que Vallette?

Il me dépeignait subtilement la naïveté plénière de ce vitupérateur frénétique, — son appétit de miracles petits ou grands, qui lui faisait trouver tout naturel l'envoi de subsides par des inconnus, surpris seulement que ces subsides ne fussent pas plus considérables et viagers.

Un jour que je racontais à Vallette l'étonnement que j'avais éprouvé, lors de ma première rencontre avec Bloy, d'entendre ce catholique renforcé traiter le pape de salaud et de charogne :

— Eh! me dit Vallette... Bloy n'aurait pas été étonné de devenir pape lui-même. Je crois même qu'il l'espérait. Il répétait volontiers que le Conclave doit obéir à l'inspiration de l'Esprit et que nul homme n'est exclu de la papauté!... donc, lui, Bloy...

J'ai raconté ailleurs, en citant Vallette, l'amusante aventure de Bloy et de Léon Deschamps, le directeur de la *Plume*.

Comme il y a sûrement peu de personnes qui la connaissent, je crois pouvoir récidiver.

Un jour, ayant besoin de pécune, Bloy se présente à Léon Deschamps et lui dit de sa voix la plus caverneuse et la plus péremptoire :

— J'ai besoin de cent francs!

— Moi aussi, riposte Deschamps.

— Ah! fait Bloy, en roulant des yeux étincelants et déçus...

Alors...

— Ecoutez, fit Léon Deschamps, il y a peut-être moyen de s'entendre. Je vais vous « faire » cent francs...

— Vous êtes donc un faux monnayeur? demanda Bloy.

— Non... Il suffit d'un papier timbré... Tenez... ceci.

Léon Deschamps atteignit un papier long, où l'on apercevait un timbre pâle, et fit un effet de cent francs.

— Voilà, dit-il... Avec ça, vous irez chez M..., et il vous l'escomptera.

Bloy, qui avait contemplé l'opération avec émerveillement, garnit sa mémoire des paroles ultimes du directeur de la *Plume* :

— S'il vous arrivait d'être gêné..., il y aurait « parfois » moyen de faire comme aujourd'hui.

Ces paroles s'épanouirent dans un tympan hyperbolique, et pullulèlent prodigieusement quand Bloy eut escompté le billet.

Aussi, six ou sept semaines plus tard, reparut-il chez Léon Deschamps, avec une assurance ingénue :

— J'ai besoin de dix mille francs! proféra-t-il.

— Et que voulez-vous que j'y fasse? répliqua Léon Deschamps.

Bloy l'enveloppa d'un regard indigné :

— Comment! Puisque vous pouvez « faire » de l'argent avec du papier.

— Eh! objecta Deschamps, je peux faire à la rigueur cent francs..., à l'extrême rigueur, deux cents francs... Mon crédit ne va pas plus loin...

L'indignation de Bloy se transmua en fureur; il hurla:

— Vous êtes un imposteur... une fripouille excrémentielle... un putois immonde... et je vous maudis!

Il ne voulut jamais admettre que Léon Deschamps, « ayant promis », pouvait refuser la « fabrication » des dix mille francs...

Vallette laissait entrevoir mille choses inédites, sans insistance, sans malveillance, sans rien de péjoratif, sinon lorsqu'il s'agissait d'authentiques canailles. Toujours des vues justes qui classaient et différenciaient les caractères.

Quel livre il aurait pu écrire, qui s'était amassé dans son cerveau, pendant près d'un demi-siècle! il l'a peut-être écrit, après tout.

Il y avait Rachilde, ausi impétueuse qu'il était calme, cœur et cerveau sans cesse en mouvement, imagination ardente, protectrice des affligés et de nos frères inférieurs, nos frères muets qui ont un langage pour elle, comme pour Léautaud.

L'âme de notre grande Rachilde est une des plus libres que je connaisse, et qui entend se dérober au conformisme chaque fois qu'il l'indigne ou lui semble ridicule.

Dans ses œuvres, la vie coule à pleins bords, son talent est à sa ressemblance, et il n'est pas nécessaire de lire beaucoup de livres pour la reconnaître.

Comment Vallette et elle se sont-ils si bien adaptés l'un à l'autre, c'est le secret des affinités. Il acceptait, il aimait, je pense, la spontanéité de sa compagne, comme elle aimait l'équilibre du compagnon qui lui donnait le maximum de sécurité morale.

Elle fut pendant un tiers de siècle le critique littéraire du *Mercure*, critique la plus indépendante, la plus diverse et la plus vibrante. Pourvu qu'elles fussent belles, personnelles, elle aimait toutes les œuvres et le disait crânement, dût-elle choquer un peu les familiers du *Mercure*.

Que de naufragés elle a soutenus, que de nouveaux elle a accueillis, et avec tant de bonne grâce! Et quelle main fraternelle le compagnon a tendue à tous ceux dont il reconnaissait le talent — aussi sûr dans sa manière tranquille que vous, Rachilde, dans la vôtre!

J.-H. ROSNY AINÉ.

ALFRED VALLETTE

—

Sans doute ne suis-je pas le seul, ici, dans la circonstance, à avoir l'impression que nous ne pouvons plus écrire quoi que ce soit pour le *Mercure de France* sans ressentir — comme en une réelle mesure du désastre — que nos lignes ne passeront plus sous les yeux et l'appréciation intime — qui, pourtant restait la plupart du temps inexprimée — d'Alfred Vallette.

Il était véritablement là, comme en tout, le spectateur, le maître, l'ami le plus juste, le mieux équilibré. Et, comme découlait, pour ses collaborateurs et rédacteurs, à son égide, une autorité particulière, cela nous obligeait à ne nous en pas montrer trop indigne; à y tâcher tout au moins. Sa simple confiance nous donnait une belle émulation : ne retenir rien de ce qui nous venait à la pensée de particulier, de sévère, de délibéré, de hardi même; mais aussi n'y céder pas sans crible, sans une critique attentive auparavant, ni sans nous efforcer instamment, dans l'expression, vers la logique, la précision et la justesse. Enfin, elle nous commandait, cette simple confiance, de bien ménager les conditions diverses du bon exercice de la pensée, conditions qui pouvaient seules donner à l'écriture ce quelque chose de valable, d'incontestable dans la volonté intellectuelle sans entrave, que la firme du *Mercure de France,* depuis près d'un demi-siècle, a toujours signifié.

A ce départ sans retour d'Alfred Vallette, à cet événement déconcertant, fallait-il garder en soi l'impression reçue, poursuivre chacun son labeur accoutumé, dans un silence abasourdi? Fallait-il faire, comme le voulait le Patron à chaque décès de l'un des siens : un acte de libre critique et d'intelligence où comparaissait le défunt, à nous rendre ses comptes, *post mortem,* sur la qua-

lité de ses facultés, la manière dont il en avait usé, et s'il nous en laissait des témoignages estimables? Envers Alfred Vallette, le procédé pouvait jouer, certes, et sur quelle substance! Mais, à l'instant, autre chose prime.

Comment ne pas avouer, avant tout, ce rassemblement serré, comme animal, autour de la disparition d'Alfred Vallette, ce rassemblement, insolite entre des gens avertis et si divers, et qui groupe ceux qui constituent l'organisme moral, physique, matériel lui survivant de cette maison?

Pour moi, j'abandonne là avec allégement ce renoncement sentimental dont Alfred Vallette était, comme moi, féru. Je suis simplement surpris de ressentir une peine véritable, et dont il me semble qu'avec lui-même je me serais consolé si aisément. Car nous étions sur le sujet de la mort — quant il se proposait à nous à propos de l'un ou de l'autre, parmi ceux qui nous y devançaient — très tranquilles et très indifférents.

Le sens et l'occupation de sa vie, lorsqu'il les eut déterminés et engagés jadis, Alfred Vallette n'y manqua jamais plus. S'il tergiversa peut-être, s'il hésita auparavant, il n'était pas homme à revenir lorsqu'il avait une bonne fois résolu. Déjà, de sa nature d'enfant, il était timide et désenchanté, et tôt il conçut la monotonie de vivre. Il ne prit pas la vie en dépit pour cela. Mais il trouva, au contraire, qu'alors l'action, sa logique, son perpétuel renouvellement entraînant, lui convenaient mieux que d'écrire. Une telle conscience de la totale inutilité, et, en découlant, sa tendance au retranchement, cela vint à le provoquer, — plutôt qu'à se complaire à quelque nihilisme de l'esprit, — à une activité très opportune, et qui donnait à sa personne et à sa pensée un mobile tangible de l'acte de vivre. Son œuvre montre à quel point le choix bien fait et le gouvernement de soi bien mené peuvent soutenir, fortifier, accomplir souverainement un caractère et une existence. Et même parmi et malgré un détachement intelligent, bienveillant, enviable et communicatif, tel qu'il le possédait expressément de nature et de consentement.

A grouper et administrer ses compagnons écrivains et

leurs œuvres, il se consacrait à une régence la plus concrète qui, — établi qu'il était lui-même fortement dans l'esprit et dans le sens du réel, — était manifestement la vocation de ce gouverneur exactement équilibré, qui avait su et savait l'être si bien de lui-même. Unanimement, et de son vivant même, le monde des lettres avait respectueusement et énergiquement reconnu en lui un maître Directeur et un maître de Librairie. Et cela dans un alliage si accompli du sens moral et du sens pratique que vainement on chercherait dans l'époque, en un autre homme, une excellence de la combinaison aussi manifeste.

Presque tout le fond ancien du *Mercure* est resté vivant, et c'est là que la postérité a reconnu les siens. C'est le fait tangible. Nommer ses auteurs depuis 50 ans, c'est nommer ce qui a survécu, ce qui nourrit et nourrira le mieux des générations attentives et renouvelées de lecteurs. Et cela au travers et en dépit de ce qui s'est passé et de ce qui se passera de désordonné, de démoralisant, de vaniteux et de sot dans le train du monde. Quel signe de la solidité des racines du *Mercure de France;* quelle justification d'une vie et d'un caractère extraordinaire de qualité, de labeur et de gouvernement tels que les montra, dans sa personne et dans son œuvre Alfred Vallette!

Il était l'ordre, l'économie, dans l'acception de ces mots particulièrement philosophique et plénière. Et cela s'appliquait — et indifféremment pour lui — à l'exercice, au commerce des facultés spirituelles, comme à ceux du matériel aux chiffres les plus rigoureux. Même incompris parfois, ou contesté dans ce que sa méthode avait de serré et d'imperturbable, il était toujours, toujours, dans le fond des cœurs, profondément respecté. Toujours ce qui, sur l'instant, pouvait paraître une discipline sévère apparaissait, au travail du temps, comme une condition nécessaire à une vigoureuse et viable fondation. Il était prévoyant, ferme et patient. Et personne jamais ne fut plus adéquat que lui à la dignité de Maître, responsable consciemment des participations d'autrui à son tracé de route accepté.

Il n'y avait pas de hiérarchie dans l'ordre de ses rap-

ports avec ceux dont il était le centre positif. Il estimait également tous ceux qui professaient bien ce à quoi leurs facultés particulières les avaient portés. Enfin, je veux dire que, Rédaction ou Librairie, et à quelque place qu'on l'ait servi, c'est exactement le même honneur qui maintenant peut enorgueillir intimement chacun de ceux qui lui survivent et tous également imprégnés de son tranquille et sûr regard de pilote, aussi averti et attentif, pour la bonne marche de son vaisseau, à la position des astres qu'au bon entretien des agrès immédiats.

En dehors de son libre arbitre et de son équilibre, en vérité, Alfred Vallette ne tenait à rien. C'était le plus isolé des hommes, le plus inactuel par son indépendance et son intégrité, le plus personnellement et profondément *suffisant*, dans le sentiment effectif de l'aptitude propre, bien délimitée et bien accomplie.

En dehors de la qualité et de la logique, dans sa conduite de Directeur, il n'était accessible à aucune influence. Hors des conclusions de son jugement, après les plus bienveillantes confrontations des points de vue, rien à faire pour l'entraîner autrement. Et personne qui vaille n'y aurait songé, tant sa raison était juste et claire ; cordiale et simple son exposition. Oui, c'est cela : par son pouvoir naturel de clarification, et ce qui en découlait avec limpidité, il touchait la raison, simplement, irrésistiblement, avec une grâce incontestable.

Ainsi, quel soutien, quelle sécurité on avait auprès de lui. Quel repos et quel assentiment quand il avait parlé et conclu! Que son audience était calme et rafraîchissante! Puis avec quel regret on devait quitter cet homme d'une expérience entière et d'une accessibilité toujours ouverte, son bureau, oasis de la raison assise, de la philosophie pratique, de l'honnêteté jalouse. Tant de choses exquises et fortes chez lui; et qui encore se prêtaient si volontiers.

Il ne souhaitait à sa vie déjà longue aucunement quelque prolongation éventuelle plus ou moins étendue. Peu importait à sa personne stable, à ses journées tranquillement et également équilibrées, souriantes et laborieuses,

ce « tôt ou tard » qui, par ailleurs, intéresse tant de gens.

L'importance d'un personnage et d'une action aussi considérables que ceux d'Alfred Vallette et du *Mercure de France,* quand on les regarde avec une velléité de soutien dans l'attention, avec soin déjà, — et débordant la limite et l'intention fixées à ces lignes, — cela laisse dans une certaine perplexité devant la complexité du problème, l'étude que ce serait, si l'on voulait plus positivement entrer dans la substance.

J'ai seulement voulu songer précisément durant quelques instants, à mon ami, à mon Patron... Et à ce *Mercure* qui reste l'appareil vigoureux de sa forte capacité de constructeur matériel consacré, durant toute une longue vie incomparable, aux choses de la pensée toujours maîtresse dont il était le têtu partisan, et qui, à l'accoutumé, ne rencontrent dans le matériel et le train du temps qu'une opposition tenace, une obstruction systématique.

De ma personne, de mes propos aussi, je lui étais plutôt quand je le voyais un objet de délassement, voire de divertissement. Ce souvenir est mon bien, maintenant.

Comme il le permettait à quelques rares amis et collaborateurs déjà lointains dans sa vie, je pouvais entrer dans son bureau parmi les moments où il était pourtant absorbé. Il n'y avait pas de gêne entre nous. Et c'était vite fait de voir s'il était congru de rester, ou point, ou peu, ou davantage. Davantage, on le savait s'il se relevait de son labeur comme un mineur sort de son souterrain, les yeux encore tout pleins des ombres absorbantes de son travail familier, et que, souriant à la perspective d'une récréation, carré tranquillement dans son fauteuil, il se fouillait, et attentivement se mettait à rouler une cigarette, tout soucieux d'y bien égaliser les brins de tabac.

A partir de la direction journalière de sa fondation historique, jusqu'aux infimes détails de ses menus divertissements, tout, de sa façon, était consciencieusement et heureusement exercé. Il était égal et tranquille.

ANDRÉ ROUVEYRE.

SOUVENANCE

—

De leurs maisons anciennes, les Girardin et les Buloz ne sauraient éclipser en la sienne notre Alfred Vallette; ceux-là furent des sonores, celui-ci fut un silencieux, mais d'un silence égal à toute la fanfare de ces illustres prédécesseurs dans l'histoire de la gazette et, par surcroît, du livre.

Au créateur du *Mercure de France* nous devons un rythme nouveau dont les leviers profonds obéiront si longtemps encore à la méthode originelle que son successeur immédiat n'aura pour ainsi dire qu'à se brancher lui-même sur l'Exemple qu'il hérite. Certes, Georges Duhamel et les directeurs à la suite illumineront de leur gloire future et présente le symbolique caducée, n'empêche que c'est l'esprit latent du fondateur qui toujours fera battre les ailes des talons sacrés : le dernier souffle de Vallette est resté dans le dieu.

Armé d'un sage comité, ce clairvoyant ensemblait les copies, unifiait la revue en leur diversité, l'harmonisait, au besoin la découquillait, même il l'eût imprimée s'il l'avait fallu comme à l'époque des presses à bras. Son œuvre s'accroîtra de lustre en lustre puisque « en allant » *Mercure* constituera l'immortalité du maître qui laissa 895 numéros dont, par une sorte de divination, il signa le dernier de son suprême *Ave*.

§

Sur l'avènement du *Mercure :*

La première *Pléiade* (couverture violette) de 1886 qu'à la mort de Pierre Quillard je présentai dans « Vers et Prose », de Paul Fort, comme la grand'mère du *Mercure* fut décidée par Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, Camille Bloch, Marcel Collières et moi-

même, alors Paul Roux; à nous vinrent se joindre Mæterlinck, René Ghil, Jean Ajalbert, Grégoire Le Roy, Cette revue devait s'éteindre, comme fatidiquement, après sept numéros.

En 1889 naquit la seconde *Pléiade,* dite de Brinn' Gaubast (couverture violette encore), laquelle ne tint guère davantage.

A ces deux groupements *quelqu'un* avait manqué, semble-t-il, à moins que leurs deux tentatives n'aient eu que la raison magique de le provoquer.

Enfin Vallette vint!

Et de la double cendre il fit jaillir en automne 1890 ce *Mercure* qu'on vit aussitôt répandre sur le monde toutes les violettes de France.

§

Right man avec cela que l'homme avait ici créé la place, sans cesse à sa table de travail tout en haut de l'historique hôtel de Condé, Alfred Vallette attendait inlassablement courriers et visiteurs. Depuis la fondation, autant dire : depuis un demi-siècle, — il ne me souvient pas qu'il m'ait jamais entretenu de sa santé; aussi mon imagination lui avait-elle à la longue octroyé un brevet d'invulnérabilité. Comme au dernier jour-de-l'an, vu l'approche de plus en plus sensible du cinquantenaire de la Revue, je lui adressais mes vœux plus fervents sous cette formule

$$46 + 4 = 50$$

il me répondit d'un trait véhément : « Tenons bon!!! » Hélas, le Mal montait sans doute l'escalier déjà...

Au milieu de mai j'allais, gâté jusqu'alors par sa légendaire ponctualité, m'étonner d'un retard à répondre à l'envoi d'un poème parti de Camaret au début d'avril, quand me parvint ce fraternel message :

Mon vieil ami,

« Vieil », hé oui! comme moi, mais pas tant que moi, qui suis plus mathusalem que vous de 29 mois et 16 jours, étant venu en ce monde, que les autres planètes nous envient, le

31 juillet 1858 et vous le 15 janvier 1861. Seulement, vous avez l'éternelle jeunesse du poète, et moi pas. Or, mon vieil acabit a subi dernièrement un premier assaut (une fois n'est pas coutume en 77 ans), et j'étais malade et absent de Paris quand votre lettre y est arrivée, escortant votre *Giono*, dont vous allez bientôt recevoir l'épreuve. Amitiés et vœux de santé! — ALFRED VALLETTE.

Mais il avait dû recouvrer ses forces précieuses, car, un mois après, se croyant obligé d'excuser le renvoi dudit poème à un autre numéro, il lui échappa cet aveu magnifique à travers sa robuste écriture :

...Parfois il est plus difficile de diriger le « Mercure » que la « Normandie ».

Relisez, frères, cette phrase où l'ardente revue s'assimile à la nef grandiose, et, sous l'enchantement des mots, peu à peu vous verrez l'œil innombrable du vieux Capitaine scintiller encore entre les fins cordages de la grand'-voile épiscopale que sont les moindres lignes du *Mercure de France* appareillant pour l'avenir, — une victoire d'or en figure de proue!

SAINT-POL-ROUX.

HOMMAGE A VALLETTE

—

Vallette avait deux qualités hors pair : un *sens droit* impeccable, un *sens humain* d'une sincérité, d'une délicatesse rare. Ces deux plateaux, avec le parfait *bon sens* qui en assurait l'équilibre, constituaient une balance supérieure.

Par le « sens droit », il n'était pas dupe d'un « sens humain » trop facile ; par le « sens humain », il donnait au « sens droit » une liberté de jeu qui lui manque trop souvent.

C'était surtout du sens humain que lui venait son sens littéraire, d'où l'étonnant éclectisme de ses choix.

Sur ce point, on pouvait ne pas toujours acquiescer à son jugement ; mais personne ne démontrait mieux par l'exemple qu'il n'est pas nécessaire de s'accorder pour s'entendre.

Nous avions été séparés de longues années, nous nous retrouvâmes, et en avançant vers notre fin, nous nous entendions de plus en plus.

De combien d'amis en peut-on dire autant !

Quoique d'un autre quartier, moins cosmopolite, il était comme moi Parisien. Cela rendait aisé de se comprendre à demi-mot sur bien des choses.

Quatre ou cinq fois par an, nous avions de longues conversations sur notre temps, et l'on se rencontrait dans ce pessimisme vital dont la condition foncière est l'absence de toute vanité.

Sous ce rapport, en particulier, tel je l'avais connu à mes débuts, tel l'avaient laissé quarante-cinq ans d'une réussite qu'il ne força jamais.

Je lui dus beaucoup alors. Mes collaborations, en effet, commencèrent au *Mercure de France*. Après que je lui eus apporté d'assez nombreux articulets bibliographiques, Vallette me demanda de rédiger la rubrique *Journaux et*

Revues, puis celle de la *Littérature.* Comme son autorité d'aîné tranquille et gouailleuse savait dégonfler la jeunesse ! Et que ce réalisme moral trempait heureusement la liberté de la critique !

Je n'en avais pas trop besoin d'ailleurs, ayant débuté à la Comédie-Française par un *A-propos* triomphal qui m'avait dégoûté à tout jamais des petits jeux littéraires à succès faciles.

Là où j'entrais tout de suite dans les vues de Vallette, c'était dans la nécessité de l'équipe et de l'abnégation qu'elle mettait au service même de l'individu. Mais jusqu'à quel point l'équipe pouvait-elle être, sans changer de nom, hétérogène ?

Grande question qu'en ces dernières années il pénétrait beaucoup mieux qu'autrefois. Je ne me rappelle pas un de nos entretiens d'hier où elle n'était abordée, où il n'opposait à la grossière dissociation de certaines jeunesses fanfaronnes d'aujourd'hui ce que, dans la liberté de chacun, notre équipe aimait en commun.

— « Je ne comprends plus rien aux mœurs et aux idées d'à présent », me disait-il. Devant les mœurs commerciales surtout, il demeurait pantois.

Mais il n'en continuait pas moins sa marche, de cette allure modeste, patiente, calme, nette, dont son écriture et toute sa personne étaient l'image.

Un mouvement aussi bien équilibré donnait l'impression d'une robustesse inattaquable. Malgré tout ce qu'il me racontait de ses derniers maux — qui furent les premiers — je n'imaginais point que, de santé fragile, je dusse lui survivre.

Cette survivance est pour tous ses vieux collaborateurs un devoir : celui de rester fidèles à son œuvre dans l'idéal de désintéressement, de conscience et de liberté dont, à l'aube de leur vocation, ils se fortifiaient autour de lui.

2 novembre 1935.

ROBERT DE SOUZA.

HOMMAGE A ALFRED VALLETTE

—

Quand on est venu au monde dans les dernières années de l'autre siècle, cette circonstance suffit pour qu'on regarde volontiers derrière la barrière du millésime. J'avoue donc être, par fatalité, une espèce de passéiste. J'ai grandi, littérairement parlant, sous deux soleils qui ne me semblaient nullement à leur déclin : le naturalisme et le symbolisme. Il y a près de trente ans, les collégiens comme moi s'échappaient pour aller bouquiner « en Odéonie » les livres sacrés, dont la plupart portaient le caducée en filigrane, et les revues, toutes les revues, parmi lesquelles le *Mercure* violet, épais, stable, avait à leurs yeux la majesté royale. Ils en achetaient d'occasion toutes les livraisons anciennes, celles de l'époque héroïque, qu'ils pouvaient découvrir. S'il y avait eu encore des parrains millionnaires ou des fées, la collection complète eût formé le plus beau cadeau du monde.

Voilà pourquoi, dès mon enfance, le nom d'Alfred Vallette présentait quelque chose de mystérieux et de grandiose à mon imagination. Ce nom modestement imprimé sur des milliers de couvertures où l'on eût donné son âme pour figurer aussi! Il était au moins le grand Chorège, le Démiurge, qui un jour pouvait vous tirer du néant, vous appeler à l'existence. On ne le connaissait point par ses œuvres, mais par son œuvre. Oserai-je, sans plaisanter du tout, le comparer dans nos rêves, à l'Eminence grise, au général des Jésuites, à ces tout-puissants masqués qui mènent l'histoire de la coulisse?...

Aussi ne l'ai-je pas abordé plus tard sans timidité, cet homme froid et bonhomme, d'une *solidité* si admirable que l'on pensait au titre donné par Louis XIV à Maintenon. Il détruisait d'un seul coup l'image classique de ces directeurs, sans cesse indécis et agités bénisseurs,

et félons dont les auteurs n'attendent rien que par surprise. Chose étonnante dans notre monde, il savait dire oui. Il savait dire non. Et c'était oui, et c'était non. Il ne ménageait pas sa peine. Il vous écrivait de sa main de longues lettres, qui valaient une page de critique, pour expliquer son propos, pour demander, accepter ou refuser. Je lui ai fait parfois des « recommandations » : toujours il les recevait sans prévention ni mollesse. Il avait la curiosité de tout, et le contraire du snobisme. L'esprit dit moderne, avec sa jobardise et son instabilité, ne l'avait jamais touché. Dans son désir de ne jamais bouleverser des habitudes qui empiriquement s'étaient révélées bonnes, dans la confiance qu'il donnait à ses compagnons, il était si fort établi et retranché qu'il pouvait se permettre mille hardiesses qui eussent tué n'importe quelle autre entreprise. Sa revue était celle où on pouvait tout dire, parler de tout. On allait répétant que s'était elle qui réclamait la « copie » le plus tôt, et qui ne paraissait jamais en retard. On ne disait pas toujours : *au Mercure*. On disait : *chez Vallette*. Et en effet, comme on était sûr de le voir, lui en chair et en os, à peine protégé par le bastion Dumur, de causer avec lui, de se heurter à sa lucidité et à sa courtoisie! Le *Mercure* avait vraiment une incarnation et un visage.

Telle fut la récompense d'Alfred Vallette, qui sacrifia son œuvre personnelle à une œuvre collective ; les plus durables sont peut-être celles-ci. Je l'ai rencontré pour la dernière fois en juin dernier, à l'assemblée de la société J. K. H. (c'est Huysmans, le savez-vous? pour les initiés); mais quand ses amis l'ont fait sortir de la colonnade de Saint-Sulpice, je suppose que le sonneur Carhaix a regardé le cortège du haut de son logis aérien : il a pu voir s'éloigner un des vrais hommes de son siècle, de ce siècle où le présent ne me console guère de n'avoir pas vécu.

ANDRÉ THÉRIVE.

SOUVENIR D'ALFRED VALLETTE

—

Je n'ai pas pu connaître le tout premier Mercure. Je n'ai appris le chemin de la rue de l'Echaudé que vers 1894, je crois. On entrait dans un lieu rouge sombre, où Rachilde régnait sur un pandemonium de fumeurs qui discutaient, riaient, péroraient autour d'elle. (Huysmans, en ce temps-là, me disait volontiers : « *Au Mercure,* il n'y en a qu'un qui ait du talent : c'est Rachilde. »)

J'entends encore les voix mêlées de tous ces êtres littéraires dont la plupart sont ombres à présent : Quillard, Tinan, Jarry, l'étrange Christian Beck, Henri Albert...

Là fermentait une composition merveilleusement hétérogène d'esprits, existait une liberté totale de propos, de « théories », de potins, de thèses ou d'opinions esthétiques, politiques, religieuses ou philosophiques, avivée et traversée de charges et de farces, dont les plus pesants s'indignaient dans un coin d'ombre. On y faisait des « mots », quelquefois excellents. Des dames s'y voyaient; plusieurs curieusement parées, porteuses de bijoux bizarres, de ferronnières surprenantes : la petite Fanny, dans son fourreau noir, et Berthe de Courrière, que Jarry harcelait d'affreuses railleries : il lui grommelait dans le dos, avec la voix de caverne qu'il prêtait au Père Ubu, qu'elle cachait dans son cabas « dix francs de pierres précieuses ».

Vallette paraissait. Il sortait d'une petite pièce obscure qui conduisait à la salle de rédaction, où se tenait, à l'écart de nos diableries, Gourmont. Vallette introduisait le calme; il apportait dans ce salon couleur d'enfer la simplicité et la supériorité implicite et tranquille d'un homme qui a surmonté la « littérature » ; qui organise; qui administre; qui fait de l'ordre avec du désordre, qui alimente

un budget fort sage avec les excès des esprits; qui balance, dans un numéro bien dosé, le prudent par le fou, le fantaisiste par le docte, le mystique par le sceptique et le mage par le railleur. Il a compris fort tôt que tout ce qui vit de rapports avec le public exige une politique, une stratégie et une économie soigneusement suivies.

Il porte un veston taillé en dolman, un col « officier », la moustache brève, en brosse. Il donne l'impression d'un militaire, ou d'un colonial chargé de gouverner avec une ferme douceur un peuple assez fantasque. Il nous conduit parfois à des fêtes rituelles : il préside sans le moindre émoi les dîners éclatants et accidentés qui se prennent alors à l'entresol de la Taverne du Panthéon...

Et le *Mercure* croît et se fortifie.

J'étais hors de France au moment de la mort de Vallette. Je l'ai ressentie avec grande peine. Depuis nombre d'années, je ne le voyais que bien rarement, mais je le retrouvais toujours avec plaisir. Il laisse au public cette belle œuvre : le *Mercure*; à tous ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un homme sûr, d'esprit lucide et libre.

PAUL VALÉRY.

SUR ALFRED VALLETTE

—

J'étais bien jeune quand, sans que j'y comprenne grand'chose, me fut confiée — à moi, Provincial lointain, qui ne pensais guère que je pourrais « faire de la littérature » — la rubrique médicale du *Mercure de France.* Je venais de passer ma thèse, grosse quant au volume, sur *Littérature et Folie.* Remy de Gourmont me l'avait demandée et lui avait consacré un de ses articles de *La Dépêche* de Toulouse.

A mon premier voyage à Paris, je frappai timidement au 71 de la rue des Saints-Pères.

On mit le nez à la lucarne, on m'ouvrit, on m'écouta, on causa, on me garda. Je revins. Sans hésitation la porte se rouvrit chaque fois.

Un jour :

— Le docteur Albert Prieur est très malade. Le cas échéant, accepteriez-vous de le remplacer?

On devine mon étonnement, mon plaisir et ma crainte.

Peu après, j'allai au 26 de la rue de Condé.

Je vis, dans le bureau fameux, un monsieur au large front, aux yeux droits, de belle allure musclée, qui, fumant sans cesse, me reçut fort civilement : Alfred Vallette.

Et depuis, ça a marché, sans heurts, bien poliment de part et d'autre, sans que jamais virgule ou accent fussent changés dans ma copie.

J'assistai à deux ou trois thés de Rachilde. Je regardais et me taisais.

De Remy de Gourmont, j'ai dit dans un livre quelles

furent nos relations. Ce sceptique avait confiance et, dans la souffrance, son espoir en la guérison était tel que j'en étais gêné. Les plus subtils ont foi en nous aux heures douloureuses, comme des enfants vêtus d'illusions.

Alfred Vallette m'impressionna toujours considérablement par la profonde noblesse de sa simplicité. Je lui rendis visite à chacun de mes séjours à Paris : le sourire lumineux, un léger claquement de langue soulignant une ironie amusante, un intérêt sincère à la vie intellectuelle de son interlocuteur, et, sans phrases, une affection robuste pour chacun de ses collaborateurs.

Je puise dans sa correspondance, — on connaît sa calme écriture, à la fois énergique et bonne, — quelques mots concernant les Gourmont, Escoube, Dumur..., et aussi cet *Archer,* auquel je tiens tant.

6 août 1921 :

Vous ne me donnez pas l'adresse de M. Escoube. Je lui écris donc à Toulouse. Son *Gourmont* vient de paraître, et je puis lui annoncer que *La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Villiers de l'Isle-Adam* paraîtra dans notre Collection « Les Hommes et les Idées ».

Votre épreuve a dû aller à Toulouse, les déplacements d'été et les vacances causant maints faux mouvements. Nous avons corrigé nous-même aussi soigneusement que possible.

Ce grand directeur corrigeait les épreuves.

4 mars 1928 :

La mort de Jean de Gourmont nous a tous, et sa femme la première, surpris terriblement. Nous étions dans cette idée qu'il se remettait tout doucement de sa maladie de juillet. La pauvre Suzanne est bien affligée. Et pour assombrir encore la situation, je crois bien que Jean n'avait pris aucune disposition testamentaire. Or, il reste deux Gourmont, dont l'un, celui de Rouen, a six enfants...

Jean de Gourmont est mort le 19, mais le 18 vous perdiez, nous perdions Paul Escoube. C'est presque une coïncidence, car vous savez combien Escoube s'était occupé de Remy de Gourmont.

Je n'ai connu la mort d'Escoube, par une lettre de M. Pierre Lespinasse, que trop tard pour que les deux notes nécrologiques paraissent dans le même numéro.

5 janvier 31 :

Je souhaite notamment que *l'Archer* poursuive sa belle carrière. Voilà de la bonne décentralisation. Mais n'oublions pas que Toulouse est une capitale.

10 janvier 33 :

L'état lamentable de notre ami Dumur nous trouble tellement, ici, que je ne vous ai pas remercié des vœux que vous nous adressiez le 3 janvier. Excusez-moi si je ne l'ai pas fait, et veuillez recevoir nos bons souhaits pour une année qui, hélas! commence si mal.

Oui, Dumur est rentré à la clinique de Neuilly pour la troisième fois, ne mangeant plus, ne dormant plus, et dans un état de maigreur impressionnant. Le miracle, c'est qu'il ne souffre pas. Pour le moment, il est mieux, c'est-à-dire qu'on est parvenu à l'alimenter de lait et de liquides, qu'il absorbe au moyen d'un chalumeau, et il dort. Mais on a perdu tout espoir.

8 octobre 33 :

Je vous transmets une carte destinée à *l'Archer* et que je trouve dans mon courrier.

Je vous envoie en même temps mes compliments pour la belle tenue de *l'Archer.*

Je me sens vraiment intimidé à parler de cet homme. Mon hommage est humble.

Je garderai le souvenir ému et fidèle de mon Patron.

PAUL VOIVENEL.

LA RESCOUSSE[1]

—

Après avoir attendu un moment, Carter sortit sur le pont. Le ciel, la mer, le brick lui-même disparaissaient dans une obscurité devenue impénétrable, palpable et étouffante. Un immense nuage s'était levé et avait couru sur le ciel comme s'il cherchait le petit navire, et il restait maintenant suspendu au-dessus de lui. Vers le sud, on distinguait une lueur livide et tremblante, vague et triste, comme un souvenir confus de l'éclat disparu des étoiles. Au nord, comme pour démontrer l'impossible, une tache incroyablement plus noire dessinait sur la noirceur menaçante du ciel le centre du grain qui arrivait. L'eau avait perdu tout reflet et la mer invisible tout alentour était muette et immobile comme morte d'une frayeur soudaine.

Carter ne pouvait rien distinguer. Il eut l'impression qu'on allait et venait autour de lui; il entendait chuchoter dans l'obscurité comme s'il s'échangeait d'importants ou d'infâmes secrets. La nuit effaçait jusqu'aux paroles; son mystère avait tout envahi, englouti tous les bruits, n'avait laissé de libre que l'imprévu qui semblait suspendu au-dessus de tous, prêt à étendre une main furtive pour un attouchement soudain, familier et redoutable. Cet aspect sinistre affecta jusqu'à l'insouciance du jeune ex-officier d'un *clipper* d'opium. Quel était ce navire? Quels étaient ces gens? Qu'arriverait-il le lendemain? Au yacht? A lui-même? Il eut tout à coup l'impression, sans autre raison de plus que l'obscurité, que c'était là une fâcheuse histoire, en tout cas une fâcheuse histoire pour tout le monde. Cette conviction irraisonnée le fit trébucher une seconde à l'endroit où il se trouvait et il dut s'agripper fortement à la glissière de l'entrée du carré.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 898. — Copyright by G. Jean-Aubry et Librairie Gallimard.

Il se sentit soulagé d'entendre la voix de Shaw tout près de son oreille et le trouble de ses pensées s'en trouva dissipé.

— Ah! c'est vous, monsieur. Vous êtes enfin monté, fit lentement le second du brick. Il paraît qu'il faut vous prendre en remorque maintenant. De tous ces singuliers incidents, celui-là, c'est vraiment le plus fort. Une embarcation sort d'on ne sait où, et l'on découvre que c'est justement un ami qu'on attendait depuis longtemps! Vous êtes l'un des amis que le capitaine venait retrouver par ici, n'est-ce pas? Voyons! J'en sais plus long que vous ne croyez. Ne sommes-nous pas au large de... vous pouvez bien me le dire, au large de... hum!... vous savez?

— Oui. Je sais. Pas vous? articula Carter, innocemment.

Shaw se tut un instant:

— Où est le capitaine? demanda-t-il enfin.

— Je l'ai laissé en bas dans une espèce de transe. Où est mon embarcation?

— Votre embarcation est amarrée à l'arrière. Et mon opinion est que vous êtes aussi peu poli que peu loyal. Exactement!

Carter se dirigea à tâtons vers le couronnement et, au premier pas qu'il fit, donna dans quelqu'un qui se déroba. Il lui sembla qu'une telle nuit rabaissait les hommes. La pensée lui vint que quelqu'un tout juste capable de soulever une pince aurait pu lui en assener un coup sur la tête. Il éprouva une étrange irritation. Il dit à haute voix, dans la direction où il supposait que Shaw se trouvait :

— Et mon opinion est que vous et votre capitaine vous finirez mal, tout d'un coup, avant...

— Je vous croyais dans votre embarcation. Vous avez donc changé d'avis? demanda Lingard de sa voix profonde, tout près de Carter.

Carter tâtonna le long de la lisse jusqu'à ce que sa main eût trouvé une bosse qui lui sembla, dans ce calme, être sortie elle-même de l'obscurité. Il héla son embarcation, et il entendit aussitôt le ressac de l'eau qui battait son avant pendant qu'on la déhalait rondement sous la poupe.

Lingard vit Carter se profiler confusément au-dessus de la lisse, et un moment après disparaître comme s'il était tombé hors de l'univers. Il l'entendit qui disait:

— Attrape-moi la jambe, John.

Des bruits sourds parvinrent de l'embarcation, une voix grommela :

— Bien.

— Débordez de la poupe, conseilla Lingard d'un ton tranquille dans la nuit. Le brick peut culer fort si ce grain ne le prend pas du bon bord.

« Oui, oui. J'y veillerai » fut la réponse étouffée qui monta de la surface de l'eau.

Lingard passa à bâbord et regarda attentivement cette masse de nuages couleur de suie qui s'approchait. Au bout d'un moment il dit brusquement:

— Brassez pour bâbord amures, monsieur Shaw.

Et il demeura silencieux, le visage tourné vers la mer. Un son triste et terrible, pareil au soupir de quelque immense créature, traversa l'espace sans étoiles, passant au-dessus du gréement vertical du brick immobile.

Il s'accrut, puis tout d'un coup s'interrompit, et le gréement raidi du brick répondit en vibrant sur une note chantante à ce murmure menaçant du vent. Une longue et lente ondulation souleva la surface de l'eau comme si la mer eût respiré profondément dans une attente anxieuse. Aussitôt après, une immense agitation fit irruption des ténèbres, jetant sur la mer la clarté livide de l'écume, et le premier souffle du grain atteignit le brick dans un picotement de pluie et d'embruns. Comme accablé par la fureur soudaine de cet assaut, le navire demeura quelques instants tout droit à l'endroit où il flottait, agité de terribles secousses du sommet des mâts jusqu'à la quille, tandis qu'on entendait en haut dans l'obscurité claquer avec violence la voilure invisible.

Puis avec une double et rapide détonation comme celle de grosses pièces d'artillerie, les deux huniers se gonflèrent d'un coup et le brick prit brusquement de la gîte. Shaw fut projeté la tête la première contre la claire-voie, et Lingard, qui avait entouré de son bras la rambarde au vent, sentit sous ses pieds le navire s'élancer doucement en avant, et l'inclinaison du pont diminua, — la vitesse du brick augmentant un peu, allégeant le poids accablant du vent sur la surface tendue de la voilure. La finesse des lignes du petit bâtiment et la forme parfaite de sa coque sauvèrent seules la voilure et peut-être le gréement en permettant au bâtiment paré de prendre de l'erre avec la rapidité de l'éclair. Lingard respira profondément et d'un ton de jubilation cria à Shaw qui, luttant contre le vent et la pluie, revenait près de son commandant :

— Ça ira. Gardez tout dessus.

Shaw essaya de parler. Le vent lui envoyait jusque dans le gosier de grandes gorgées d'eau tiède. On eût dit que le brick naviguait à travers des vagues qui passaient en ruisselant entre les mâts, et balayaient le pont avec la violence et le bruit d'une cataracte. De chaque espar, de chaque filin une nappe d'eau déchirée ruisselait, balayée sous le vent. Cet accablant déluge sembla durer un siècle, et cessa tout d'un coup. En quelques minutes le grain avait passé au-dessus du brick et l'on pouvait le voir, comme un mur gris, s'éloigner dans la nuit sous le farouche bruissement de nuages qui se déchiquetaient. La brise mollit. Vers le nord, bas dans l'ombre, trois étoiles sur une seule rangée apparurent et disparurent tour à tour entre les crêtes des vagues comme les têtes de nageurs lointains dans la houle; et le bord du nuage qui s'éloignait, absolument droit de l'est à l'ouest, glissait le long du dôme du ciel comme un immense volet de fer hémisphérique pivotant doucement sous l'action de quelque puissante machine. Une fraîcheur réconfortante et pénétrante se répandit en même temps qu'une faible lueur, à travers la splendeur accrue du ciel, une splendeur parfaite et étrangement effrayante, comme si le brusque passage de ce nuage de tempête avait donné naissance à un nouvel univers. C'était un retour à la vie, un retour à l'espace; la terre se dégageant d'un linceul reprenait sa place dans l'immense et nouveau scintillement de l'univers.

Le brick, ses vergues légèrement choquées, courait d'une allure souple sous les huniers, le grand foc et la flèche en cul, écartant d'un air de mépris la foule turbulente des vagues bruissantes. Dans son mouvement rapide, le navire déroulait derrière lui sur l'obscurité incertaine de la mer un large ruban d'écume bouillonnante que tachetaient les rayons mouvants de disques sombres qui partaient du gouvernail. Loin sur l'arrière, au bout d'une bosse pas plus grosse qu'un fil noir, qui plongeait de temps en temps sa longue courbe dans l'écume éclatante, on pouvait distinguer un objet semblable à un jouet, allongé et sombre, et qui poursuivait le brick sur la blancheur neigeuse de son sillage.

Lingard se dirigea sur l'arrière et appuyé des deux mains au couronnement chercha avidement l'embarcation de Carter. Du premier coup d'œil, il vit avec satisfaction que la yole du yacht suivait facilement au bout de cette longue bosse, et il

se retourna pour jeter vers l'avant un regard attentif. Il était alors minuit et demi, et Shaw relevé par Wasub était allé en bas. Avant de descendre, il avait dit à Lingard:

— Je m'en vais, capitaine, si vous ne pensez pas encore faire force de toile.

— Pas avant un moment encore, avait répondu Lingard d'un air préoccupé.

Et Shaw s'en était allé fâché d'une pareille négligence à profiter d'une bonne brise.

Sur le pont, des hommes à peau brune, dont les vêtements collaient aux membres grelottants, comme s'ils avaient passé par-dessus le bord, finissaient de lover les bras et de mettre de l'ordre dans le gréement. Le *kassab*, après avoir amarré la drisse du petit hunier à son taquet, se dirigea par le passavant vers une rangée d'hommes nonchalamment adossés contre le bordé du grand canot sur le pont milieu. Il passa devant eux en regardant de près ces visages mornes. Ils s'écartèrent sur son passage et il alla se placer au bout de leur file.

— C'était une grande pluie et un vent puissant, ô hommes! dit-il d'un ton dogmatique, mais il n'y a pas de vent qui puisse endommager ce navire. Cela je le savais, tandis que je veillais à la voile qui m'est confiée.

Un murmure triste et inexpressif s'éleva de ce groupe d'hommes. Par-dessus la rambarde, une superbe vague leur envoya dans les yeux une poignée de lourdes gouttes piquantes comme de la grêle. On entendit des grognements d'indignation. Un homme soupira. Un autre poussa un éclat de rire spasmodique tout en claquant des dents. Aucun d'eux ne s'écarta. Le petit *kassab* s'essuya le visage et reprit d'une voix éraillée qu'accompagnait le ruissellement des vagues qui balayaient régulièrement vers l'arrière le flanc du navire :

— L'avez-vous entendu lancer ce cri vers le vent, plus fort que le vent? Je l'ai entendu, alors que j'étais loin sur l'avant. Et, pendant les nombreuses années où j'ai servi ce Blanc, je l'ai souvent entendu crier des paroles magiques qui vous mettent à l'abri de tout danger. *Ya-wa!* Cela est la vérité. Demandez à Wasub qui est un *hadji*, comme moi.

— J'ai vu des navires d'hommes blancs avec les mâts brisés, d'autres détruits comme nos *praus*, déclara tristement un homme maigre, efflanqué, qui frissonnait à côté du *kassab*, la tête baissée et essayant, en se croisant les bras, d'atteindre ses omoplates.

— Cela est vrai, reconnut le *kassab*. Ils sont tous les en-

fants de Satan; mais il en est à qui une faveur spéciale est accordée. Il est bon d'obéir à de tels hommes sur mer ou au combat. Je l'ai vu, celui qui est le maître ici, combattre des hommes sauvages qui mangent leurs ennemis, — loin vers l'est, — et je me suis battu sans crainte à ses côtés; car les charmes que certainement il possède protègent aussi ceux qui le servent. Je suis un croyant et le Malin ne peut toucher mon front. Pourtant la récompense de la victoire vient du maudit. Six ans j'ai navigué avec ce Blanc; d'abord comme homme de barre, car je suis un homme de la mer, né sur une *prau* et je suis habile à cet ouvrage. Et maintenant, à cause de ma grande connaissance de ses désirs, j'ai le soin de tout sur ce navire.

Plusieurs voix murmurèrent: « C'est vrai, c'est vrai! » Ils demeuraient apathiques et patients, au milieu de la violence du vent, sous la brusque et incessante rafale des embruns. Le léger roulis du navire les balançait tous ensemble raides, étayés contre la grande embarcation. La brise qui bourdonnait entre les mâts inclinés enveloppait leurs sombres et silencieuses silhouettes de son souffle sans cesse bruissant.

Le brick avait mis le cap de façon à passer un peu au vent des petites îles de l'archipel de Carimata. Elles étaient jusqu'alors perdues dans l'obscurité, mais à ce moment les deux hommes de vigie, d'un seul long cri, signalèrent la terre en avant. Lingard, qui se tenait du bord sous le vent, à la hauteur de la barre, observa le premier îlot reconnu. Quand celui-ci fut presque par le travers, il donna ses ordres et Wasub se précipita sur le pont. On mit la barre dessous: les vergues du grand mât furent brassées carré en douceur et la toile mouillée de la grand'voile colla soudain au mât après un seul battement lourd. La bande étincelante du sillage du navire disparut. Le brick perdit son erre et se mit à piquer du nez dans la rapide succession des vagues déchaînées. Et à chacun de ses lents plongeons, la chanson du vent se faisait plus bruyante parmi les agrès balancés, avec une note sauvage et triste.

Juste comme le canot du brick avait été mis dehors, prêt à amener, l'embarcation du yacht halée par sa bosse apparut, bourlinguant et clapotant sous le vent. Carter se tenait debout à l'arrière suivant avec adresse les mouvements désordonnés de sa coquille de noix. Il héla le brick à deux reprises pour savoir ce qui se passait, incapable qu'il était d'en bas et dans l'obscurité de distinguer ce que ce groupe confus pouvait

bien faire sur la dunette. Il ne reçut aucune réponse, quoiqu'il pût voir la forme d'un homme debout, seul sur l'arrière et qui apparemment l'observait. Il allait le héler pour la troisième fois, lorsqu'il entendit le bruit des palans que suivirent un lourd éclaboussement, des éclats de voix, des bruits confus et sourds, et une masse sombre se détachant du flanc du navire passa devant lui sur la crête d'une vague. Une seconde à peine il put apercevoir sur la faible lueur de ce ciel nocturne la forme d'une embarcation, les têtes des hommes, les palettes des avirons dressés vers le ciel tandis qu'on les sortait en hâte. Puis tout disparut, reparut une fois encore plus loin confusément avant de disparaître pour tout de bon.

— Quoi! ils mettent une embarcation à la mer, s'écria Carter en se rasseyant sur son banc.

Il se rappela avoir vu quelques heures auparavant trois *praus* indigènes aux aguets près de ces mêmes îles. Un moment il eut l'idée de larguer et de poursuivre cette embarcation afin de découvrir... Découvrir quoi? Il y renonça immédiatement. Que pouvait-il faire?

La conviction que le yacht et tout ce qu'il contenait était exposé à un danger indéfini mais des plus réels, s'empara de nouveau de lui, et la persuasion que le maître du brick allait lui porter secours n'apaisait en aucune façon son inquiétude. Cela ne faisait qu'ajouter à son malaise une sensation de mystère.

Ce Blanc, qui parlait comme si cette mer lui appartenait tout entière, ou comme si les gens empiétaient sur sa propriété en prenant la liberté de s'échouer sur une côte où lui et ses amis se livraient à un étrange trafic, lui semblait d'un secours peu désirable. Que l'embarcation eût été mise à la mer pour communiquer avec les *praus* qu'il avait vues et évitées le soir précédent, il n'avait aucun doute à cet égard. L'idée lui en était venue à l'esprit immédiatement. Cela semblait de mauvais augure. Mais, après tout, le mieux était de patienter, de rallier le yacht et de les prévenir... Les prévenir contre qui? Cet homme avait été absolument franc avec lui. Les prévenir de quoi? Il comprit avec étonnement qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui arriverait, ni même de ce qui pouvait vraisemblablement arriver. C'était cet étrange sauveteur qui apportait lui-même l'annonce du danger. Danger de la part des indigènes naturellement. Et pourtant il était en communication avec eux. C'était évident. Cette embarcation qui s'en allait dans la nuit... Carter, pour se soulager, se mit à jurer. Sa per-

plexité devint une véritable souffrance physique une fois assis, trempé, mal à son aise et immobile, la main sur la barre, secoué par les bonds en avant que faisait son embarcation. Et devant lui, haute au-dessus de l'eau, la coque noire du brick s'élevait et retombait elle aussi, plongeant son arrière dans l'eau, sans arrêt, avec un formidable éclaboussement d'écume. Carter ne distinguait aucun bruit à bord du brick. On eût dit un navire abandonné, n'eût été le contour de la tête et du corps d'un homme toujours visible au-dessus du couronnement dans une attitude attentive.

Carter donna l'ordre au brigadier de son canot de les haler plus près et cria:

— Eh! du brick! Il y a quelque chose qui ne va pas?

Il attendit, prêtant l'oreille. La forme confuse de l'homme restait toujours attentive. Au bout d'un moment, pour toute réponse lui parvint un bref « Non! ».

— Allez-vous rester en panne longtemps?

— Je ne sais pas. Pas longtemps. Débordez. Débordez. Sans quoi il y aura de la casse.

— Largue, John! fit Carter d'un ton résigné au vieux marin placé à l'avant. Choque toute la bosse pour nous tenir sans fatiguer pour la remorque. Ils n'ont pas l'air très communicatifs à bord, là-haut.

Au moment même où il parlait, la bosse fila et l'ondulation régulière des vagues éloigna du brick l'embarcation. Carter se tourna légèrement sur son banc pour regarder vers la terre. Elle se dessinait droit sous le vent comme un cône élevé et irrégulier, à un mille ou un mille et demi de distance. On entendait la houle battre sa base contre le vent avec un bruit régulier. La fatigue des nombreuses journées passées dans cette embarcation surmontait l'agitation des pensées de Carter et il perdit peu à peu la notion du temps sans perdre pour cela conscience de sa situation.

Dans les intervalles de cette engourdissante stupeur, — plutôt que d'un sommeil réel, — il s'aperçut que le bruit interrompu du ressac avait fait place à un grondement continu, qui se transformait peu à peu en un violent rugissement; que cet îlot élevé avait maintenant grandi et qu'une frange d'écume blanche était visible à son pied. On n'entendait pourtant aucun bruit, on ne distinguait aucun mouvement à bord du brick. Il s'aperçut que la brise mollissait et qu'en même temps la mer se calmait, et il s'assoupit de nouveau pendant une

minute. Quand il rouvrit les yeux en sursaut, ce fut juste pour voir avec étonnement une nouvelle étoile s'élever tout droit sans bruit de derrière la terre, prendre sa place dans une brillante constellation, — et disparaître soudain. Deux autres la suivirent et après avoir atteint à peu près la même hauteur, disparurent côte à côte.

— Ce sont des fusées, n'est-ce pas? dit un des hommes d'une voix étouffée.

— Oui, ce sont des fusées, grommela Carter. Et maintenant, qu'est-ce qui va arriver? marmotta-t-il entre ses dents d'un ton découragé.

La réponse lui vint sous la forme du brusque sifflement d'un mince rayon de feu qui, montant violemment de la sombre coque du brick, se transforma aussitôt en une pluie rougeâtre d'étincelles. Une seule, blanche et brillante, demeura haut au-dessus des têtes, et après avoir brillé une seconde avec vivacité, éclata avec un faible bruit. Presque au même moment il vit le brick abattre, les vergues brassées pour faire porter le grand hunier, et il entendit distinctement le choc de la première vague rejetée par l'avance de l'étrave. Une minute après, la remorque se tendit et d'une soudaine secousse son embarcation s'élança précipitamment à la suite du brick.

Penché en avant, complètement réveillé et attentif, Carter barrait. Ses hommes étaient assis l'un derrière l'autre sur les bancs, les épaules remontées, le dos courbé, somnolents, mal à l'aise, mais patients. L'attention nécessaire pour gouverner l'embarcation exactement dans le sillage de l'eau bouillonnante que laissait le brick dans sa marche rapide, l'empêcha de beaucoup réfléchir à l'incertitude de l'avenir et à son extraordinaire situation.

Il avait maintenant une hâte extrême de revoir le yacht, et ce fut avec un sentiment de véritable satisfaction qu'il vit qu'on faisait sur le brick force de voile. Tout le reste de la nuit, il demeura assis sur son banc, serrant la barre avec force, sans cesser de tenir les yeux fixés sur la haute et confuse pyramide de toile qui glissait régulièrement devant son embarcation, avec un léger balancement.

IV

Ce ne fut guère avant midi que le brick, piloté par Lingard à travers des chenaux profonds entre des récifs de corail, contourna de près une pointe sablonneuse qui marquait l'ex-

trémité d'une longue rangée de saillies rocheuses, pour la plupart recouvertes, et qui ne montraient ici et là qu'une tête noire parmi l'écume sifflante et brune d'une eau jaune. En débouchant, on aperçut du brick, en plein sous le vent et au delà d'une eau houleuse, de bancs de sable et de rochers, la coque noire du yacht qui donnait de la bande et se dressait immobile au-dessus de l'étendue de hauts-fonds étincelants. Sa haute et svelte mâture dénudée était légèrement inclinée comme s'il marchait par bonne brise. Ce yacht, parfaitement immobile, dans une attitude que l'esprit d'un marin associe à une idée de marche rapide, avait quelque chose de triste et de décevant.

— Le voici! s'écria Shaw qui, vêtu d'un impeccable costume blanc, revenait juste de l'avant où il avait surveillé la manœuvre des ancres.

— Il est bien engagé, n'est-ce pas? Cela me fait d'ici l'effet d'un haut-fond de vase.

— Oui, c'en est un, dit Lingard lentement en élevant la longue-vue jusqu'à son œil. Hissez la grand'voile, monsieur Shaw, continua-t-il tout en examinant attentivement le yacht. Il va nous falloir courir à petits bords, ici.

Il abaissa la lorgnette et s'écarta de la rambarde. Pendant l'heure qui suivi, il manœuvra son petit bâtiment dans ce chenal compliqué et étroit avec une insouciante certitude, comme s'il eût distingué nettement chaque caillou, chaque grain de sable sur ce fond perfide. Il le manœuvra, par cette brise changeante et capricieuse, avec une audace tranquille qui fit sursauter d'inquiétude M. Shaw, à son poste sur l'avant. En naviguant vers les hauts-fonds, le brick ne virait jamais de bord avant que les cris brusques et retentissants des sondeurs n'annonçassent qu'il n'y avait plus que trois pieds d'eau sous la quille: et quand le navire courait vers le bord intérieur et escarpé du long récif, où la sonde n'était d'aucune utilité, Lingard ne faisait mettre la barre dessous que lorsque l'étrave atteignait la ligne confuse de la bordure d'écume. L'amour qu'il éprouvait pour son brick était un amour humain, et si profond qu'il ne pouvait l'apaiser qu'en en réclamant toutes les vertus, toute la force, en tenant à ce qu'il répondît à son exigeante affection par une fidélité éprouvée jusqu'à l'extrême. Chaque frémissement des voiles qui lui arrivait du haut en bas des ralingues raidies lui répandait dans le cœur une jouissance aiguë; et le murmure doux et

continu de l'eau le long du bord, qui témoignait que dans tous ses détours son incomparable bâtiment n'avait jamais un seul instant cessé de tenir sa route, l'enchantait plus que ne l'eût fait pour un autre le doux murmure de paroles de tendresse. C'était dans de semblables moments qu'il jouissait de la vie dans toute sa plénitude; ce flot d'un sentiment violent lui faisait souhaiter de presser son petit navire contre son cœur. Il formait pour lui un univers parfait qu'emplissait une joie assurée. A bord du yacht où l'on regardait anxieusement la première voile qu'on eût vue depuis l'échouage sur cette côte déserte, on fut quelque peu désappointé de voir que ce n'était qu'un petit brick de commerce qui tirait des bords le long du récif, avec l'intention probablement de communiquer avec eux et de leur offrir son assistance. L'opinion générale parmi l'équipage était qu'on ne pouvait guère attendre d'assistance d'un navire de ce genre. Toutefois, le capitaine déclara au maître d'équipage (qui avait l'avantage d'être son cousin-germain) :

— Cet homme-là connaît bien ces parages; on peut voir cela à la façon dont il manœuvre son brick. Je ne serai pas fâché d'avoir quelqu'un pour nous aider. Je ne vois pas quand nous sortirons de cette vase, Georges.

Une longue bordée tirée au plus près permit au brick d'atteindre la limite méridionale de l'eau décolorée qui couvrait le banc de vase sur lequel le yacht s'était échoué. A la limite même de ce banc il fit son dernier virement de bord vent devant. Aussitôt après la toile fut amenée et le brick fit l'effort qui devait l'amener à son mouillage, sous ses huniers, voiles d'étai et foc. Moins d'un quart de mille d'eau basse séparait alors le brick du yacht; mais tandis que le yacht s'était échoué cap à l'est, le brick faisait lentement route est-nord-est et en conséquence naviguait, — pour ainsi dire, — en passant le yacht dans toute sa longueur. Lingard vit que sur le pont de la goélette tous le regardaient arriver dans un silence aussi complet que celui qui régnait à son propre bord.

Un petit homme au visage rouge encadré de favoris blancs agita une casquette à galons d'or au-dessus de la rambarde du passavant du yacht. Lingard répondit en levant le bras. Plus loin sur l'arrière, sous une tente blanche, il put voir deux hommes et une femme. La femme et l'un des hommes étaient en bleu. L'autre, qui semblait très grand et se tenait debout le bras passé au-dessus de sa tête autour de l'épontille de la tente, était en blanc. Lingard les vit très distincte-

ment. Ils examinaient le brick à travers des jumelles, ils s'entre-regardèrent, remuèrent les lèvres, semblèrent surpris. Un grand chien mit ses pattes sur la lisse et levant sa grosse tête noire lança trois aboiements plaintifs. Une agitation soudaine sembla régner parmi l'équipage du yacht en découvrant leur propre yole dans l'embarcation remorquée à l'arrière de ce navire inconnu.

Des bras se tendirent pour la désigner du doigt. Quelqu'un cria une longue phrase dont on ne put saisir un seul mot: le brick, ayant alors atteint la limite occidentale du banc, s'éloigna du yacht, en en découvrant graduellement l'arrière. Lingard remarqua que les personnes réunies sous la tente quittaient leurs places et s'avançaient vers le couronnement afin de ne pas le perdre de vue.

Une fois le brick parvenu à environ un mille du banc et à peu près en ligne avec l'arrière du yacht, les huniers palpitèrent et les vergues furent amenées doucement sur les chonques; on amena la voilure d'avant et d'arrière, et pendant quelque temps le brick flotta tranquillement, les ailes repliées, sur l'étendue transparente de la mer, sous le rayonnement du ciel. Puis son ancre alla au fond avec un grondement semblable à un lointain roulement de tonnerre. En un moment son avant évita aux dernières risées de la brise du nord, et au sommet du mât le pavillon s'agita, se déroula lentement, retomba, flotta de nouveau et pendit enfin immobile comme s'il eût été alourdi de plomb.

— Calme plat, commandant, fit Shaw à Lingard. Calme plat de nouveau. Nous sommes entrés dans ce singulier endroit à point nommé.

Ils restèrent un moment côte à côte, parcourant du regard le rivage et la mer. Le brick avait pris son mouillage au milieu d'un large cercle d'eau claire. Au nord, des récifs rocheux montraient des lignes blanches et noires sur la légère houle qui commençait à venir de ce côté. Une petite île, au-dessus de l'eau agitée, se dressait comme la tour carrée de quelque construction submergée. Elle était à environ deux milles du brick. A l'est, la côte était basse: rivage de forêts vertes que bordaient de noirs palétuviers. Sa ligne sombre et triste présentait une ouverture nettement dessinée, comme si l'on en avait coupé un morceau avec un couteau bien affilé. L'eau y étincelait comme de l'argent poli. Lingard la désigna du doigt à Shaw.

— Voici l'entrée qui mène à l'endroit où nous allons.

Shaw, les yeux ronds, regarda.

— Je pensais que vous étiez venu ici à cause de ce yacht, bégaya-t-il, surpris.

— Ah! Le yacht! dit Lingard, rêveusement, les yeux fixés sur cette échancrure du rivage. Le yacht...

Soudain il frappa du pied.

— Je donnerais tout ce que j'ai et quelques jours de ma vie par-dessus le marché pour en débarrasser cet endroit avant ce soir.

Il se reprit et regarda de nouveau vers la terre. Un peu à l'intérieur de l'entrée, derrière ce mur de forêts, un feu invisible vomissait les lourdes volutes noires d'une épaisse fumée qui s'élevait comme un pilier contourné et frémissant sur le bleu clair du ciel.

— Il faut faire cesser ce jeu, monsieur Shaw, fit Lingard brusquement.

— Oui, commandant. Quel jeu? demanda Shaw, en jetant autour de lui un regard étonné.

— Cette fumée! dit Lingard avec impatience. C'est un signal!

— Certainement, commandant... quoique je ne voie pas comment nous pouvons faire. Cela a l'air d'être assez avant dans les terres. Un signal pour quoi, commandant?

— Il ne nous était pas destiné, déclara Lingard d'un ton de fureur inattendu. Ecoutez-moi, Shaw, faites mettre une charge à blanc dans cette pièce d'avant. Dites de bien tasser la bourre et de graisser la bouche. Il faut que cela fasse un bruit sérieux. Si le vieux Jörgenson entend cela, ce feu va disparaître avant que vous n'ayez le temps de tourner deux fois sur vous-même... Une minute, monsieur Carter!

La yole était venue se ranger le long du bord aussitôt que le brick avait mouillé, et Carter attendait Lingard pour le conduire à bord du yacht. Ils se dirigèrent tous les deux vers la coupée: Shaw, suivant son commandant, se tint de côté pour prendre les dernières instructions.

— Faites mettre toutes les embarcations à la mer, monsieur Shaw, dit Lingard un pied déjà sur la lisse, au moment de quitter son bord, et montez la pièce de quatre à l'avant de la grande embarcation. Larguez les amarrages des pièces, mais ne les mettez pas encore en batterie. Gardez les huniers largués et le foc paré à hisser. Je peux avoir besoin d'appareiller rondement. Maintenant, monsieur Carter, je vous suis.

— Débordez, les gars, dit Carter aussitôt qu'ils furent assis dans le canot. Débordez et souquez ferme avant de vous reposer pour de bon.

Les hommes tirèrent sur les avirons en ahannant. Leurs visages las étaient gris, zébrés d'embruns séchés. Ils avaient l'expression exténuée de gens dont l'endurance est à bout. Carter, l'air ennuyé, naviguait vers la coupée du yacht. Au moment où ils passaient sous l'avant du brick, Lingard lui demanda :

— Il y a assez d'eau le long de votre navire, je suppose?

— Oui. Huit à douze pieds, répondit Carter d'une voix rauque. Dites-moi, capitaine! Que devient votre coupe-gorge ? Hein? La mer est aussi vide qu'une église un jour de semaine.

Il fut interrompu par la détonation, presque au-dessus de sa tête, de la pièce de dix-huit du brick. Un nuage rond de vapeur blanche monta paresseusement, s'attarda en lambeaux autour de la vergue de misaine. Lingard, se tournant à moitié sur l'arrière, regarda la fumée sur le rivage. Carter, silencieux, fixait vaguement le yacht pendant qu'ils approchaient. Lingard continuait à regarder la fumée avec tant d'attention qu'il en oublia presque où il se trouvait, jusqu'à ce que la voix de Carter prononçant brusquement à son oreille les mots : « Laissez courir », l'eût rappelé à lui.

Ils se trouvaient dans l'ombre du yacht et venaient le long de son échelle. Le maître du brick leva les yeux vers la tête d'un homme à longs favoris et menton rasé qui, du haut du bord, le regardait à travers un monocle. En mettant le pied sur la première marche, il put voir sur le rivage la fumée monter encore, continue et épaisse; mais au moment même où il la regardait, la base du pilier noir s'éleva au-dessus de la ligne découpée du faîte des arbres. Toute cette forme noire flotta bien au-dessus de la terre, et se roulant en une masse irrégulière, dériva vers la mer, traversant lentement le ciel bleu, comme un nuage isolé et menaçant.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Francis Jammes: ***De Tout Temps à Jamais,*** **Gallimard. — Henry Dérieux:** ***Face à Face,*** **« Mercure de France ».**

Certes, parmi les plus jeunes, le nombre bienheureux des lecteurs qui admirent l'œuvre de Francis Jammes n'a jamais — bien au contraire — décru, mais nous ne sommes plus fort nombreux à nous souvenir de l'effet extraordinaire de surprise et d'enchantement que produisit sur les jeunes d'alors, aux environs de 1888 et de 1890, sur quelques maîtres aussi, je songe à Stéphane Mallarmé, la publication de ses premiers vers. Personne ne le connaissait; il vivait en province; il n'y avait dans cet enthousiasme qui nous avait saisis rien de concerté ni d'apprêté. Les plus curieux se renseignèrent; ils nous apprirent que Francis Jammes vivait, dans sa famille, à Orthez, et qu'il écrivait ingénument selon ses impressions personnelles, profondes, sans le souci des méthodes ou des modes. Etait-il un poète très savant qui se disciplinait, un inspiré qui s'abandonnait au gré des rythmes chantant en lui? Il différait à tel point de tous les poètes ses contemporains qu'on ne pouvait croire à un simple hasard, encore moins à un calcul.

Indifférent à cet émoi qu'il avait provoqué chez beaucoup de ses confrères et chez la plupart des critiques, il accueillait les poètes qui l'allaient saluer à Orthez, il acceptait les amitiés qui s'offraient à lui, mais rien ne le détournait du chemin où il s'était engagé, et, en réalité, ce qu'il était il y a près d'un demi-siècle, il le reste toujours, si divers qu'il ait pu paraître à certains. Son nouveau recueil de vers **De Tout Temps à Jamais** le montre, par la compréhension et la vivacité des sensations spontanées, aussi proche de l'âme de la

nature, aussi ému par un chant d'oiseau, par la lumière d'un souffle de brise dans le feuillage, et aussi plein d'amour pour la vie des petites choses et des petites gens, qui sont vrais et selon le cœur de Dieu, et aussi plein de foi, que par le passé.

Je le sais bien, que le tour familier que sans cesse il conserve à ses poèmes déconcerte quelques-uns de ceux qui se sont crus ses partisans. A mon avis, il n'est pas besoin d'en appeler à l'exemple du moyen âge ou à celui de La Fontaine. Je goûte ces sortes de compositions, on dirait, impulsives, qui signifient le bondissement des joies aisées et la gaîté villageoise:

> Grillons ménétriers,
> Nègres sans négriers
> Aimant à vous griller
> En regardant briller
> A midi, sur le bleu
> De la feuille des cieux,
> Le fruit du citrouiller
> Pansu, joyeux, vermeil
> Que l'on nomme soleil,
> Accordez vos rebecs...

Parce que ce ton simplet et enjoué n'est pas ordinaire dans la poésie française, serons-nous sourds à son charme? N'avons-nous pas une tendance déplorable à considérer comme une platitude ce qui n'est pas guindé et solennel par le ton sinon par la pensée? Mais Francis Jammes se montre un fin ouvrier dans le moindre de ses ouvrages, et sa malicieuse simplicité ne l'empêche pas d'atteindre, lorsqu'il le juge à propos, la grandeur; ainsi, dans sa fervente *Lettre à Lamartine*, quand il lui peint l'époque de sa vie où surtout il l'admire:

> Tu n'étais plus celui dont le visage auguste
> En inspirant Orsay faisait vivre ton buste.
> La cendre du volcan voilait Antinoüs.
> Chloë ne t'aimait plus au bord de l'Ilissus.
> Plus de hauts lévriers qui, bondissant des herbes,
> Léchaient, Patricien, tes phalanges superbes.
> ....
> Plus d'acclamations du lion populaire

Qui rétracte sa griffe en masquant sa colère;
Plus de femmes ainsi que des jardins en fleurs
Suspendus...
Tu t'assieds sanglotant le soir sur une pierre.
Ces pleurs, ah! que mon Christ les prenne dans sa main,
Lamartine! et les mêle au calice divin.

« La cendre du volcan voilait Antinoüs... » Je ne connais guère de vers en soi-même plus beau, plus empli de suggestions, de lumière et de vérité, pas même quand, le 1er mai 1933, troublé par l'annonce de la mort d'Anna de Noailles, il songe à la visite qu'elle lui fit un jour « dans son pays sauvage », et que, pour saluer sa disparition, il présente en souvenir, à ses « yeux pleins de nuit ravageant son visage » les roses de son clos, le chant expirant du rossignol, l'émotion de sa voix pareille à des flocons de neige; mais aussi, mais bientôt, s'écrie-t-il,

Mais bientôt je prendrai, comme on fait au village
Alors qu'on mène un deuil, lourde comme du plomb,
La croix dont le sommet parfois touche au feuillage,
La croix qui t'étonnait, ô fille d'Apollon!

et cette croix, il la portera à travers l'orage, et

Et je la planterai, ma sœur, ma bien-aimée,
Sur le calvaire étroit dominant Hasparren,
Afin que par delà les monts et la vallée
Sa douce ombre s'étende et te rejoigne au loin.

Si, par l'ardeur du mouvement, la véhémence altière des images, on ne sent pas dans de tels vers que Francis Jammes n'a jamais cessé d'être le grand poète que nous révérons, ah! c'est bien, non que la poésie est morte, comme profèrent des êtres sans doute envieux ou intéressés, mais que l'intelligence de la poésie est morte chez ceux qui la devraient sentir et louer, et que l'on nie tout bonnement ce qu'on est devenu incapable de comprendre.

Face à face, après de longues années de souffrance endurées sans plainte, après de longues années de soins, de solitude et d'oubli, Henry Dérieux *face à face* se contemple, se demandant pourquoi, pour l'expiation de quels maux, tant de dure peine lui a été infligée, pourquoi elle ne cesse pas et

s'il n'est plus d'espoir. Est-il possible de se figurer une occasion d'angoisse qui serre le cœur et désole l'imagination davantage? Henry Dérieux (*première veille*) se regarde et se revoit :

Voici mon corps figé dans l'immobilité,
Mes membres sans élan et ma droite inutile;
Et je songe aux beaux jours où j'avais la santé!

Sa jeunesse en fleurs, le babil, les jeux des petits enfants, il revoit tout cela, certes, mais surtout

Je revois ce vieillard raidi par ses douleurs
Qui rêvait de reboire à l'impossible source.
Comme il vibrait soudain quand passaient les coureurs!...
— Et moi-même j'étais le plus vite à la course.

Sa pensée (*deuxième veille*) l'incline à l'amer désir de la mort, mais le moindre regard aimant qui pose sur lui lui rend le goût de la vie; il ressent d'autrefois les belles et pauvres joies fanées; pourquoi ne lui fut-il pas accordé d'achever son existence dans la tranquillité? Il vivrait sans ambitions, content de peu, et l'amour, peut-être, viendrait encore lui arracher des larmes.

Le livre se divise en douze veilles, méditant la trahison sous l'amitié cachée, implorant de Dieu la visite d'un ange. La passion divine retient son extase, il y cherche un recours. Il se désole, comme à l'image d'une eau fuyante et du soir qui tombe, de sa faim qui n'a pu être assouvie, et du mensonge perpétuel des lèvres qui se donnent. Hélas! ne plus connaître ce miel trompeur mais réconfortant, le délice des voluptés dont le flot a passé, entraînant

... avec lui les fleurs et les poèmes,
Le plus beau des baisers, le plus chaud des bouquets,

Mais peut-être un pêcheur, remontant l'estuaire,
Recueillera demain ce pétale emporté
Et saura respirer dans sa coupe éphémère
L'inoubliable odeur du dernier soir d'été!

L'aurore, l'espoir, la guérison, puisque, malgré la tourmente et la crise la plus épouvantable, il est là, dans son corps misérable, mais vivant, ne lui reviendront-ils enfin?

Hélas, d'autres, ses compagnons de jeunesse, ont été fauchés, les armes à la main, dans la vigueur de leurs élans vers la victoire, ou bien, s'il se rappelle son compagnon « qui connaît à présent le secret salutaire que partout il allait quêtant d'un pas triste et têtu », Marcel Ormoy, l'admirable, le pur poète, qui, à présent, dort « veillé par l'Alpe lumineuse », que voit-il, dans cette mort du corps, dans cette mort du cœur? Ceux qui sont partis le savent, ô Marcel Ormoy, « ta vie abandonnée et mes beaux jours perdus », quelle est « la lésion «? Tu le sais, au delà de nos nuits:

Voici monter jusqu'à nos cœurs l'ombre qui rampe,
Voici l'âtre désert et le seuil endormi...
Toi qui pars le premier, et qui portais la lampe,
Eclaire-moi la route obscure, mon ami.

Encore il se rend à l'appel du Christ. Il se résignera. Malgré le frisson de son cœur et l'appel de son sang, malgré l'espoir qui s'efforce et qui vacille, la sombre lucidité a envahi la nuit où il plongeait; l'amour, le véritable amour où se fondront les pauvres fièvres de la terre s'épanouira au jour choisi par Dieu.

Et Dieu qui vient toujours quand l'homme sait l'attendre
Et qui rassemble en lui tous les trésors perdus,
Rallumera l'esprit dormant dans cette cendre,
Ranimera nos cœurs dans la nuit confondus.

Ainsi, transfiguré par la permanence de tels maux auxquels son âme plus généreuse que résignée résiste, le poète élève vers le Seigneur ce testament de religion chrétienne et de sagesse à l'antique, que nous, les lecteurs, ne pouvons qu'admirer avec humilité et dont nous nous plaisons, sans réticence, à louer l'héroïque grandeur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Pierre de Lescure: *Pia Malécot*, Gallimard. — Jacques Carton: *Edouard*, Plon. — Andrée Corthis: *Le merveilleux retour*, Albin Michel. — Raoul Stephan: *Becagrun*, Albin-Michel. — Roland de Marès: *Jap et ceux de la Lande*, Mercure de France. — Clarisse Francillon: *Chronique locale*, Gallimard. — Nicolas Bourgeois: *Le berceau sous le beffroi*, Plon. — Pierre Audiat: *La porte du fond*, Editions de France.

C'est en fonction d'Edith, une jeune fille indépendante, toute spontanéité et toute franchise, que nous intéresse

d'abord **Pia Malécot,** l'énigmatique héroïne du roman de M. Pierre de Lescure. A bâtons rompus, on parle de cette femme dont l'oncle, le professeur Chevrier, exerce une grande influence morale par ses écrits, chez Edith même, un après-midi... C'est d'un impressionnisme très moderne, mais c'est très classique, au fond (relisez le début de *Tartufe* et même celui de *Cyrano*). Cela procède plus de la technique du théâtre que de celle du roman, et j'ai craint, un moment, que M. de Lescure ne s'égarât, je veux dire ne substituât les procédés d'un art à ceux d'un autre. Par bonheur, si, pendant deux chapitres encore, le récit de M. de Lescure se réduit presque à une suite de dialogues, et s'il est alors, parfois, d'une langue négligée, son allure, ou son mouvement, devient du meilleur style romanesque, aussitôt Edith livrée à elle-même. Un deuil l'a appelée à Carentan, et nous la voyons jusque dans le train qui l'emmène en Basse-Normandie, taper avec ferveur un manuscrit pour le professeur Chevrier dont elle est la secrétaire bénévole. Là-bas, elle s'émerveille qu'un jeune prêtre lise les écrits de cet homme qui n'appartient cependant pas à la confession catholique, et qu'il les fasse lire à ses élèves. Elle consent de le présenter à son maître, comme il le lui demande; mais rentrée à l'improviste (il faut dire qu'elle avait eu auparavant une conversation troublante avec un ancien ami), elle surprend entre Pia Malécot et Chevrier des signes d'intimité qui, brutalement, lui dessillent les yeux... Les paroles que prononce le moraliste, au cours de son entretien avec le prêtre, lui paraissent entachées d'hypocrisie. C'en est fini, dès lors, de sa belle confiance. Le doute s'est installé dans le cœur de l'enthousiaste jeune fille, et le mine inexorablement. Une gamine qui, pendant son absence, aura exercé l'intérim, auprès de Chevrier, achèvera de la convaincre de la duplicité des personnages qu'elle assistait avec une foi entière dans la noblesse de leur œuvre. Aimait-elle le professeur, malgré son âge? Ou Pia?... Mais Pia elle-même, quel rôle joue-t-elle auprès de cet homme que, ne sachant comment se tirer d'embarras en ces jours difficiles, elle est allée chercher dans un coin perdu, qu'elle a sorti de sa médiocrité, haussé jusqu'à la gloire en lui assurant l'aisance, et en se mettant elle-même à l'abri du besoin?. Est-elle sa pourvoyeuse par intérêt, ou obéit-elle à un vice impé-

rieux? Peut-on penser qu'en cachant ses turpitudes, elle ne songe qu'à sauvegarder le bien qu'il fait? Il est difficile de répondre, de façon précise, à toutes ces questions; et le lecteur est libre de conclure à son gré, selon les convictions qu'il s'est faites, au cours de sa lecture, parce que M. de Lescure n'a voulu faire connaître sa principale protagoniste que par l'extérieur. Les choses se passent dans la vie comme dans son roman. Il est d'une extrême rareté qu'on puisse formuler des jugements définitifs sur qui que ce soit, du train dont vont les choses. On ne connaît la plupart des gens que par recoupements. Si l'évidence même, à leur égard, se révèle parfois trompeuse, à plus forte raison convient-il de se montrer circonspect dans un cas aussi complexe que celui en présence duquel on se trouve ici. « Il croit comme une brute à la réalité des choses », a dit Flaubert. M. de Lescure ne veut pas que son lecteur soit cette brute. Il se montre d'une vigilance singulière à nous empêcher de l'être. Ce psychologue subtil manie, de surcroît, son instrument avec une dextérité voisine de la maîtrise et qui surprend chez un débutant. Ses personnages vivent et sont cernés de traits expressifs. Je citais tout à l'heure le chef-d'œuvre de Molière: M. de Lescure a dessiné en le professeur Chevrier un type de Tartufe laïque d'un étonnant relief. Quant à Pia, cette petite-nièce de Mme Marneffe, elle est si variée dans ses aspects, et dans l'ensemble si séduisante, qu'on profite de l'hésitation où l'on est de se prononcer sur elle pour faire plus que de lui accorder le bénéfice du doute...

Qu'un homme (une brute, il faut bien le dire), et qui toute sa vie a vécu des femmes, ne voyant en elles que de la chair à grossier plaisir, tombe amoureux pour tout de bon, le cap de la cinquantaine doublé, c'est chose qui peut paraître exceptionnelle, sinon impossible. Mais il faut savoir qu'Edouard, le héros de M. Jacques Carton, a une fille qu'il adore. Il a fait élever son enfant, de santé fragile, dans un couvent du Liban, tandis qu'il exerçait son sale trafic sur la côte orientale de la Méditerranée, et elle lui a causé mille inquiétudes qui ont fini par amollir son cœur, si son cerveau est resté toujours aussi fermé à tout idéal. Qu'il rencontre une femme indépendante, une artiste du genre bohême, et qui ait assez

de crânerie pour lui tenir tête, il se révoltera, sans doute, mais se laissera séduire à son insu. Ses principes lui commandent, cela va de soi, de triompher par tous les moyens de la rebelle, mais ses sentiments protestent en secret, et c'est eux, en définitive, qui auront raison de lui. Son mauvais coup fait (un odieux chantage), il s'apercevra, trop tard, qu'il voulait plus de sa victime que ce qu'il a obtenu d'elle, c'est-à-dire qu'il eût renoncé au don qu'il l'a contrainte de faire de son corps, si elle lui avait donné librement son affection... M. Carton, qui est encore un jeune romancier, a campé son personnage avec une vigueur peu commune. Son pinceau a de l'audace, mais n'est point obscène, et il se tire, en somme, par la franchise même, d'un sujet fort épineux. Je lui reprocherai, cependant, l'épisode des amours de son artiste avec un apprenti tabellion poète, jaloux et assez fade à ce qu'il m'a semblé. Cet épisode déborde le cadre de son récit. Je crois bien deviner pourquoi il s'est attardé à sa narration: il voulait nous apitoyer sur le sort de la victime d'Edouard qu'un passé louche ne rendait guère sympathique... Mais cela dit, il sied de féliciter M. Carton de l'art avec lequel, surtout dans la première partie de son roman, il a traduit la psychologie de son souteneur, aussi gêné encore dans son embourgeoisement tout neuf qu'un paysan dans ses habits du dimanche.

Le merveilleux retour, par Mme André Corthis, fait suite à *Pour moi seule*. Nous y retrouvons cette Alvère qui commit l'erreur de repousser en Philippe Fabrejol l'homme qu'elle aimait, et s'efforça désespérément de chérir un mari indigne. Le drame qui fait le sujet du *Merveilleux retour* est proprement intime. Déchirée, déçue, Alvère ne tirera-t-elle aucun bénéfice de l'expérience cruelle qu'elle aura faite de la vie? Philippe qui, seul, pourrait l'arracher au mal où nous la voyons s'engager, a lié, de son côté, son destin à celui d'une femme qu'il n'aime pas, mais dont il ne peut se dégager par scrupule moral... La mort dénouera, à point nommé, une situation inextricable. Mme Corthis réussit avec art à nous intéresser au sort de ses amants séparés. On fait des vœux pour leur bonheur. Son étude des sentiments et, comme on disait naguère, de l' « état d'âme » d'Alvère est d'une subtilité

remarquable. Quelle complexité dans cette nature ardente hésitant — comme le personnage de la fable — entre le vice et la vertu, ou si l'on préfère, entre deux possibles. Mme Corthis excelle à créer des atmosphères. Le « climat » passionné de son roman m'a fait, par instants, songer à celui des meilleurs récits de M. Mauriac.

Becagrun par M. Raoul Stephan est une manière de Géorgiques françaises, c'est-à-dire d'épopée rustique en l'honneur de nos vignerons du Midi, d'au delà des Cévennes, pour préciser. On y voit comment un berger abandonne par amour les chers troupeaux qu'il paissait aux flancs de la colline « où croissent le thym et l'aspic », pour se mettre à cultiver la vigne. Les difficultés qu'il lui faut surmonter — sa lutte, en particulier, contre le phylloxéra — sont narrées avec beaucoup d'accent par M. Stephan qui évoque les émeutes de 1907, l'affaire Marcellin Albert qu'escamota Clemenceau par un tour de passe-passe... M. Stephan fait mieux que de nous intéresser à l'existence des vignerons: il éveille notre sympathie pour ces hommes vaillants, dévoués corps et âmes à la terre productive. On n'écrit pas assez de livres comme celui-ci, d'une inspiration à la fois virile et tendre, et qui instruisent le citadin des vertus de ses frères des campagnes. Il n'est point didactique, cependant, au sens péjoratif que l'on donne à ce mot. M. Stephan a fait œuvre d'artiste en écrivant *Becagrun* dans une langue fluide, savoureusement mais discrètement fleurie de mots de terroir, et la leçon, l'enseignement, pour mieux dire, que comporte son récit, s'en dégage de lui-même.

En un style clair et fort élégamment dépouillé, M. Roland de Marès narre dans **Jap et ceux de la Lande** une demi-douzaine de contes, les uns philosophiques, les autres poétiques ou réalistes, mais qui tous ont pour décor la Campine, cette vaste plaine, à l'est d'Anvers, dont la prolifération des usines a étouffé la sauvage beauté. Une indulgence attristée ou mélancolique est répandue sur tous les récits de M. de Marès dont l'expérience a fait un sage. Comme Fontenelle, s'il avait « la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour le peuple » (*Jap*); il sait que leurs instincts trompent les hommes et les incitent à des accouplements qui ne peu-

vent être durables (*Les dieux de bois*); point d'absolu, en matière de morale, ni de principes si rigoureux qu'il ne faille les plier aux circonstances (*Le pasteur de la lande*), etc. Si M. de Marès est désabusé, il reste humain. Il a pitié des hommes, et je crois qu'il les aime, encore qu'il ne se fasse guère d'illusions sur les limites imposées par leur condition même à l'étendue de leur perfectionnement.

Le livre de Mme Clarisse Francillon, **Chronique Locale,** n'a pas fait grand bruit, que je sache. Peut-être faut-il avoir vécu la vie de province pour qu'il en réveille les saveurs, les odeurs, les tendresses et les rancœurs? Il a peu d'action, et l'éparpille sur de nombreux personnages. Mais, pour qui n'est pas fou de vitesse, flâner à travers son dédale donne impression aussi délicate que flâner à travers les vieilles rues de la petite ville où il va son train lent. Cet Uzac, ce sera Limoges ou Clermont-Ferrand, ou Périgueux, ou tout autre conglomérat que vous avez franchi n'en voyant que les façades. Ici, on nous dénude les âmes, et je vous assure que leurs réactions les unes sur les autres dégagent autant d'humanité que le plus poussé roman parisien — autant d'idées neuves. Les cœurs crient dans le désert. La façon d'observer et de grouper les observations est celle des innombrables diplômées qui, tôt ou tard, viennent aux lettres. Le style aussi. Mais avec le don de sentir passionnément et fraternellement qui frémit dessous, il deviendra vite celui de quelqu'un. Alors ses architectures musicales un peu désordonnées s'étageront en larges symphonies.

Autre roman régional: **Le berceau sous le beffroi,** par M. Nicolas Bourgeois. Le prix littéraire quinquennal de la Ville de Lille lui a été décerné. Il méritait d'être distingué. C'est à la gloire de sa province, la Flandre, que M. Bourgeois a écrit ce roman, aussi vif et accidenté que le précédent est lent et uni. L'intrigue rappelle un peu celle du récit de M. Léon Bocquet, consacré à cette même partie de la France et dont je parlais récemment, à cette place. Mais cette fois les rôles sont renversés: c'est le fils d'un tisserand modeste qui épouse la fille d'un riche industriel. Peu importe. L'intérêt réel du livre de M. Bourgeois ne réside pas dans cette histoire d'amour, mais dans l'évocation du « pays plat » et

de sa grande capitale en particulier. Cette évocation est largement brossée, précise, cependant. Elle nous initie à la vie multiple de Lille. Elle en ressuscite le passé et en montre l'activité présente.

Aux amateurs d'émotions violentes et de caractère trouble, je signale **La porte du fond,** où M. Pierre Audiat a étudié en naturaliste, mais avec un sens psychologique très délié, un cas de folie mystique. Les rapports entre le spirituel et le sexuel, et aussi, comme il est assez fréquent, entre le masochisme et le sadisme (voir le cas Swinburne) sont soulignés ici, d'une main ferme et qui ne craint pas d'appuyer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Nationale 6, 4 actes de J.-J. Bernard, au Théâtre de l'Œuvre. — *Le Méchant,* 5 actes de Gresset, au Théâtre de l'Atelier.

Le comte de Comminges découvrit un jour que Stendhal était homme de cheval. Homme de cheval lui-même, il en fit une élégante brochure, mais il n'y souligna point ce qui fait une si grande différence entre l'homme de cheval 1830 et l'homme de cheval 1930. L'équitation n'est plus guère aujourd'hui qu'un sport pur. On s'y adonne par vocation ou par élection. Mais il y a un siècle, c'était une nécessité de la vie. On circulait, on voyageait même, à cheval. Tout le monde montait et personne, en conséquence, pas plus le romancier que le reste du monde, ne manquait de solides connaissances touchant la chose hippique. Aussi, dès que quelqu'un en parlait, était-ce avec cette compétence même que le comte de Comminges nota chez Stendhal. L'exactitude dans tout ce qui concerne une technique est un des traits qui donnent l'impression de la vie aux ouvrages d'un auteur où on la remarque.

Si nous ne sommes plus tous aujourd'hui cavaliers, du moins sommes-nous en revanche tous chauffeurs (je veux dire, en usant de ce mot inadéquat, que nous conduisons tous des automobiles), et beaucoup d'entre nous sont déjà aviateurs. Aussi remarquera-t-on dans nos écrits la même compétence en ces métiers qui celle dont firent preuve à l'occasion du cheval les auteurs qui nous ont précédés à un siècle d'intervalle. Peut-être un essayiste du siècle prochain pren-

dra-t-il plaisir à tirer de l'observation de leurs œuvres la matière de quelque étude sur Giraudoux automobiliste ou sur Paul Morand aviateur. Mais y aura-t-il encore, dans cette époque inimaginable, quelques curieux qui se divertiront à ces vains travaux, dont l'apparente superfluité constitue précisément la haute dignité? Sans nous perdre dans cette conjecture, répétons que la connaissance intime d'une réalité quelconque donne aux œuvres où on la remarque un aspect d'exactitude inégalable; c'est sans doute parce qu'on peut l'étudier comme homme de cheval que Stendhal a établi des peintures si justes du cœur humain.

En utilisant **Nationale 6** comme moyen d'information, il ne serait pas possible de faire une étude sur M. Jean-Jacques Bernard automobiliste. Rien n'est si déconcertant en effet que la façon dont il nous dépeint au premier acte de sa charmante comédie un accident d'auto, si ce n'est les réactions dont à sa vue fait preuve un personnage qui en faillit être victime. Est-ce possible? Voici un garçon qui a vingt ans en 1935. Il est donc né en 1915; ses premiers jouets durent être des autos-mitrailleuses, c'est-à-dire des autos. Sa première ambition fut d'en conduire une. Il connut les marques de voitures avant de savoir marcher et la théorie du moteur avant l'alphabet. C'est dans « l'Auto » qu'il apprit à lire, je le gagerais. Or, voici qu'ayant un accident d'auto sur la route nationale n° 6, il ne sait pas même en faire le récit en termes propres. Ayant échappé à cet accident, il n'est point capable de se rendre compte par lui-même de ce qui est arrivé à sa machine. Est-ce la direction ou le pont arrière qui a été endommagé? Il ne saurait le dire et il est à la recherche de quelqu'un qui puisse lui dire s'il y a ou non *quelque chose de cassé là-dedans*. Il entre dans la première maison venue pour demander du secours et il se montre fort satisfait parce qu'on lui dit qu'au village voisin il y a un maréchal-ferrant ou un forgeron, qui possède quelques obscures lumières dans les arts mécaniques. Il envisage alors sans hésitation de laisser ce paysan ferrailleur porter ses grosses mains sur sa voiture qui, si l'on en juge par sa condition comme par le voyage qu'il compte faire, ne doit pas être celle de tout le monde, mais doit au contraire appartenir à une sorte des plus fines. Bien plus, lorsqu'il apprend, quelques instants plus

tard, que sa voiture a brûlé, cette nouvelle ne produit pas sur lui beaucoup d'effet. Il la prend fort légèrement. La perte de sa voiture n'est pas du tout pour lui comme la perte d'un ami. Il peut continuer à parler d'autre chose et ne s'en prive pas. Il ne s'en soucie plus. Jamais sinistre ne fut pris si légèrement. Non, je vous le dis en vérité, du point de vue automobiliste, le héros de M. J.-J. Bernard est sans vérité profonde. Assurément l'auteur ne s'est point proposé de peindre des automobilistes avec exactitude, mais je ne puis supposer, quant à moi, qu'un personnage qui manque de réalité par quelque endroit puisse en avoir d'autre part, et, dès l'instant où je fais cette réflexion, je me sens en défiance à l'égard de l'œuvre que j'examine. Je la considère avec attention, et voici qu'en effet, elle ne m'apparaît plus que d'une réalité approximative. Cette fillette, qui rêve au bord de sa grand'route comme Mélisande au bord de sa fontaine, me paraît une création de l'esprit plutôt que le fruit d'une observation bien authentique. L'aventure qui s'organise autour d'elle fait voir autant d'artifice que de grâce. Elle se noue et se dénoue sans que les événements lui opposent aucune résistance. A vrai dire, elle ne se passe pas tout à fait dans la vie, mais il ne faut pas le lui reprocher. Ce qu'elle n'atteint pas en réalité, elle le gagne en poésie; une poésie amicale et sensible, faite, non pas des grands coups d'ailes ni des envolées du lyrisme, mais tempérée et modeste. Je dirais *humble* volontiers, en prenant ce mot à Coppée, qui eut tant de grâces qui cessent d'être méconnues.

Cet ouvrage sympathique a servi de débuts à une ravissante jeune fille qui s'essaie à la comédie dans le rôle de cette enfant qui rêve au bord de la grand'route. Elle est pleine de vie et de finesse, Blanchette Brunoy. Je crois qu'il faudra retenir son nom.

§

M. Dullin, au Théâtre de l'Atelier, nous a donné une représentation du **Méchant** de Gresset. On ne lit plus guère Gresset; on ne le joue pas davantage, car si j'en crois les amateurs de théâtre, il y a quarante ans que le *Méchant* n'avait point paru sur une scène parisienne. A vrai dire, on s'en passe, et cependant il ne serait pas inutile qu'un pareil ouvrage,

maintenu au répertoire de la Comédie-Française, y fût joué une fois environ tous les dix-huit mois. C'est un document, et qui a du prix. Il nous apprend en effet quels sont les types d'humanité où s'intéressait le public qui le vit paraître. Plusieurs personnages du *Méchant* se retrouvent, à quelques variantes près, en d'autres ouvrages de l'époque. Valère, le jeune homme autour du mariage de qui s'organise l'intrigue de la comédie, ressemble comme un frère à Meilcour, le héros des *Egarements du Cœur et de l'Esprit.* Ce sont tous deux de ces jeunes gens qui entrent dans le monde avec l'assurance que leur donnent leurs avantages sociaux et avec toute la naïveté qu'ils tiennent de leur inexpérience. Cette inexpérience les engage à rechercher la compagnie d'un de leurs aînés sur les manières de qui ils peuvent se conformer, et Valère se met à la remorque de Cléon, comme Meilcour s'est mis à la remorque de Versac. Je ne veux pas, en faisant ce rapprochement, donner à entendre que Gresset soit redevable à Crébillon de son personnage. Les deux écrivains étaient exactement du même âge et, quoique les *Egarements* aient paru une dizaine d'années avant *le Méchant,* on n'en doit rien conclure: le personnage était à la mode et on retrouve à maint exemplaire le portrait de ce grand rossard, comme on trouvera cent cinquante ans plus tard, dans la littérature des environs de 1900 maint portrait du *bon garçon.* C'est un trait qui jette un jour singulier sur une époque que la complaisance qu'elle met à la peinture de semblables caractères, et à choisir pour titre d'une pièce à succès le titre du *Méchant,* à le rechercher d'œuvre en œuvre sous la plume des auteurs qui le modèlent jusqu'au moment où un demi-siècle plus tard il apparaîtra dans son entière perfection, sous les traits de Valmont, lorsque Laclos en fournira, avec les *Liaisons dangereuses,* le type définitif et achevé.

Les aimables persifleurs de Crébillon, le *Méchant* de Gresset, figurent en effet d'une façon certaine dans la généalogie de ce prodigieux personnage, et ce serait pour eux un bien suffisant titre de gloire, s'ils n'avaient par ailleurs tant de vrais mérites en eux-mêmes.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J.-A. de Loureido: *l'Ivresse* (Physiologie de l'aliment excitant); Actualités scientifiques et industrielles, Hermann. — Ch. Cahn: *la Biochimie du jeûne*; Exposés de physiologie, même collection, Hermann.

Les volumes de la Collection des « Actualités scientifiques et industrielles » continuent à se succéder à courts intervalles. Le 265ᵉ vient de paraître. Sa lecture est fort plaisante. L'auteur, J.-A. de Loureido, est un jeune physiologiste portugais; il cherche, tout en restant sur le terrain scientifique, à réhabiliter **l'Ivresse;** les arguments invoqués prêtent certainement à la discussion, mais n'en sont pas moins suggestifs.

Au point de vue physiologique, l'Homme diffère notablement des autres Mammifères. Beer, dans un livre dont j'ai rendu compte ici, a montré que des variations de vitesse dans le développement peuvent amener une ressemblance des formes adultes d'une espèce avec les formes jeunes des espèces voisines, phénomène appelé *néoténie;* or, l'Homme serait un exemple typique d'une espèce néoténique, conservant toute la durée de la vie des caractères embryonnaires, en particulier la flexion de la tête sur la colonne vertébrale. Chez l'Homme, la durée de la jeunesse est d'ailleurs beaucoup plus longue que chez les animaux: un Cheval est adulte à 5 ans et demi; un Ane, à 3 ans; un Chien, à 15-18 mois; un Lièvre à 15 mois; un Lapin, à moins d'un an. La croissance, chez l'Homme, se fait aussi beaucoup plus lentement que chez les autres Mammifères: pour doubler de poids, le petit de l'Homme met 180 jours; le jeune Veau, 17 jours; le Chien, 8 jours. Le Veau, d'autre part, utilise pour sa formation, 35 % de la matière et de l'énergie du lait, alors que l'enfant n'en utilise que 5 %. On en a conclu que l'organisme humain est un « grand gaspilleur ».

De Loureido n'est pas de cet avis:

> Tout se passe plutôt comme si l'organisme humain avait, dès la naissance, beaucoup trop de choses à faire pour pouvoir consacrer plus qu'une partie infime de l'énergie de ses aliments à se faire lui-même.

Un tel raisonnement est plus frappant encore quand il

s'agit d'adultes. Un Bœuf, qui ne fait rien ou presque rien, occupe de nombreuses heures à passer par la filière de l'intestin des monceaux d'herbe qu'il transforme ensuite en chair et en graisse. Mais si l'on songe que l'Homme passe la plus grande partie de son temps à travailler (jusqu'à 16 heures par jour!), on conçoit que, pour qu'il en ait le temps, il faut que l'absorption de la nourriture ne représente pas, par elle-même, une trop grande dépense de temps et d'énergie. Autrement dit, l'Homme doit manger et digérer vite.

En même temps qu'il y a une grande réduction du travail de la digestion, à laquelle l'art culinaire n'est pas étranger, il y a une accentuation du rôle des réflexes conditionnés; et le métabolisme du travail l'emporte de beaucoup sur celui de la croissance. Ceci est certainement en relation avec l'extrême et précoce développement du système nerveux central.

Un système aussi compliqué exige l'usage d'excitants. L'auteur passe en revue l'action sur le système nerveux central des divers excitants, à savoir la nicotine, les alcaloïdes du thé et du café, l'alcool, la morphine, la cocaïne, la scopolamine, le peyolt. Ceux-ci agissent en modifiant diversement l'état d'équilibre des centres nerveux; qu'ils excitent ou qu'ils paralysent, il y a modification des rapports et des hiérarchies qui existent normalement entre les divers groupes de cellules; chez l'Homme, le nombre de ces rapports intérieurs s'est accru d'une façon prodigieuse.

Pendant longtemps, l'évolution de la civilisation était plus ou moins liée à des solennités où l'on pratiquait la consommation des drogues enivrantes. En Grèce, la vigne était considérée comme un don des dieux.

C'est à des états de folie que l'on doit l'essor de l'intelligence et de la raison...

Toutes les espèces d'ivresses, fussent-elles conditionnées le plus diversement possible, ont puissance d'art: avant tout, l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions: l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes, l'ivresse de la cruauté, de la destruction, l'ivresse sous certaines influences météorologiques, par exemple, l'ivresse de printemps, ou bien sous l'influence des narcotiques; enfin l'ivresse

de la volonté, d'une volonté accumulée et dilatée. L'essentiel de l'ivresse, c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude.

Le livre est émaillé de réflexions comme celles-ci:

Il y a des milliers, des millions d'hommes dont toute l'existence n'est qu'un sombre drame de nullité: ils ne boivent pas, ils ne détestent personne, ils se reproduisent sans ardeur; chez eux, « tout est ordre, normalité, ennui ».

Malgré les prétendues vertus du travail, « il n'y a rien de plus stupide que la destinée de l'ouvrier perdu dans son usine ».

§

Dans la même Collection de la librairie Hermann, Th. Cahn, de l'Institut de Biologie physico-chimique, fait un excellent exposé de la **Biochimie du jeûne.**

On peut suspendre l'alimentation à tout instant de la vie chez les animaux supérieurs, sans produire en eux un changement brutal. Les animaux continuent à respirer, marcher, dormir, maintenir leur température..., comme auparavant; tous les phénomènes accompagnant la vie normale se poursuivent. Normalement, les substances brûlées dans l'organisme lui sont restituées par les aliments; ceux-ci étant supprimés au cours du jeûne, l'animal est obligé de brûler sa propre substance. En effet, on constate une diminution progressive du poids chez les animaux inaniés, mais la perte de poids ne peut guère dépasser 40 %. Cependant, un physiologiste russe a pu faire jeûner un Chien pendant 66 jours; la perte atteignit 62 %. Il semble que l'organisme peut, dans une certaine mesure, s'adapter au jeûne: après des jeûnes successifs, les animaux présenteraient des pertes de poids moindres.

L'auteur discute la question d'une « consommation de luxe », question difficile et controversée en physiologie.

Le jeûne a-t-il une influence sur la composition chimique des animaux?

Pendant le jeûne, la fonte des graisses et des glucides est très rapide, mais tous les autres constituants disparaissent sensiblement avec la même vitesse. En dehors de la teneur en graisses et en glucides, la composition chimique de l'animal reste grossièrement constante. Chaque organe d'ailleurs

fond avec une vitesse définie dans une espèce donnée, et, pour beaucoup d'organes, la vitesse de cette foule est, par rapport au poids initial du tissu, la même dans des espèces différentes.

L'auteur conclut que « la concentration d'un grand nombre de composés peut être une mesure de l'importance de leur intervention dans les réactions dont les organismes sont le siège », et aussi qu '« on peut assimiler un organisme à un système dont la marche normale est assurée, entre autres facteurs, par une composition chimique donnée ».

L'importance du chimisme et du maintien du chimisme chez chaque être apparaît clairement dans tout ceci. Les différentes espèces animales et végétales, tout comme les divers tissus d'un animal, d'une plante, sont définies chimiquement.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Revue bleue: Saint-Saëns libre penseur; la musique et l'harmonie; la langue polonaise néfaste à la Pologne. — *Nouvelle Auvergne:* « La Soupe », par Rose Combe. — *Esprit:* le nouveau leader de l'Inde vers l'indépendance: Jawaharlal Nehru. — *Le Correspondant:* sa résurrection; ses directeurs; ses patrons; son jugement sur Vallette et le *Mercure* par un anonyme disciple de Basile. — *La Revue Universelle:* Talleyrand expliqué et défendu par M. de Saint-Aulaire. — Mémento.

A l'occasion du centenaire de Camille Saint-Saëns, M. J.-G. Prod'homme publie — **Revue bleue** (10 octobre) — quelques lettres adressées par le grand vieillard, tout à la fin de sa vie, à une dame d'Alger. On y trouve des déclarations philosophiques, des méchancetés, des observations sur la musique, des jugements sur les confrères. Le tout représente bien l'auteur de *Samson* tel que l'âge l'avait endurci, qualités et défauts en telle proportion qu'il était d'un commerce fort difficile. Sa correspondante lui ayant parlé de la vie future, comme d'une « idée consolante », il objecte:

Pour moi, je me refuse cette consolation. Il y a longtemps que je suis convaincu d'une chose: toutes les religions sont des fables, qui ne méritent pas plus de créance que les contes de fées, et elles nous enseignent, à côté d'une morale utile, des rêves démoniaques (?) auxquels il est inutile de prêter la moindre attention. Cela n'est pas consolant, mais cela ne me désole nullement et je suis parfaitement résigné à mon anéantissement dans l'océan de la nature. Où donc serait-elle, cette Vie Future? Hors du Temps,

hors de l'Espace? Mais, hors du Temps et de l'Espace, il n'y a rien. Cela était bon quand on croyait à une *Voûte Céleste* au-dessus de laquelle était *l'Empyrée*. Elle est loin, la voûte céleste!

Quelques jours après, il revient sur ce thème (16 mars 1920) :

Depuis longtemps, je ne crois plus au Surnaturel, qui est un moyen désespéré pour expliquer l'inexplicable Nature; et je suis arrivé à ne plus pouvoir comprendre comment des gens doués de raison peuvent croire à une religion quelconque. Elles ne sont toutes que des tissus de Fables qu'on décore du nom de mystère pour les rendre respectables.

En mai 1921, il écrit de Paris à son amie, sur la musique arabe, l'art musical et l'excès des dissonances mises à la mode par le goût nègre passé de la décoration à l'orchestre:

Il ne faut pas juger la musique arabe au point de vue de ce que nous appelons l'*Art musical*. Elle est, quand elle est pure, très intéressante au point de vue du rythme. Les Orientaux ayant porté de ce côté toute leur ingéniosité, l'ont développé d'une façon extraordinaire et parfois même inaccessible à nos musiciens d'Europe, qui ont porté toute leur attention sur l'Harmonie, inconnue aux musiciens d'Orient. Maintenant, l'Harmonie, arrivée à ses limites, veut les dépasser, et l'on est entré dans l'ère du charivari qui tient en ce moment la place de l'art véritable. Cela ne pourra durer toujours, mais, en ce moment, le charivari triomphe sur toute la ligne. Et pourtant, le public applaudit encore les belles choses.

Il est comme les requins qui suivent les navires, a dit Berlioz, il avale tout, le morceau de lard et le harpon.

Saint-Saëns, qui devait mourir dans la nuit du 16 au 17 décembre 1921, à Alger, écrivait le 16, lettre mise à la poste à 18 heures:

Jean vous a dit que je ne suis pas tout à fait bien en ce moment; déjà beaucoup mieux, je ne suis pas encore en état de recevoir des visites. Veuillez donc prévenir votre protégée qu'elle veuille bien attendre un peu. Rien ne presse. Rien ne presse (*sic*); je suis ici pour longtemps et vous pouvez être sûre qu'envoyée par vous, la jeune cantatrice sera reçue avec la plus grande bienveillance.

J'ai lu les imprimés que vous m'avez communiqués. J'aime beaucoup les Polonais...

...Entre nous, voulez-vous que je vous dise? La Pologne a dans son sein un ennemi terrible qui est peut-être le principal auteur des malheurs qui l'ont accablée; c'est sa langue. Personne ne peut apprendre le polonais. Je suis allé à Varsovie du temps où la Russie la possédait encore. Je suis allé à l'Opéra. Quand le mouvement était lent, les chanteurs pouvaient encore s'en tirer, mais, dans le cas contraire, cela faisait mal à entendre; la voix ne peut sortir que sur les voyelles, et elles sont entourée (*sic*) de tant de consonnes qu'elles sont étouffées.

J'ai vu Mme Viardot, polyglotte extraordinaire, qui chantait même en russe, faire des efforts inouïs pour arriver à chanter de petites chansons de Chopin, qu'un Polonais lui apprenait pour un concert donné en l'honneur de l'illustre auteur.

§

Nouvelle Auvergne (octobre) publie ce récit parfait, digne des meilleures pages de la *Ragotte* de Jules Renard, qui fut écrit le 31 août 1931, à Pont-de-David, par Rose Combe, garde-barrière sur la ligne du P.-L.-M., aujourd'hui décédée:

LA SOUPE

Après la mort de la vieille, le père et le fils restèrent ensemble. Tout en continuant de travailler le morceau de bien, ils s'en allaient en journée chez les uns et les autres.

Ce jour-là, ils binaient leurs pommes de terre. A onze heures, le vieux partit pour « monter la soupe ». Lorsque midi sonna, le garçon posa son fessou devant la porte et vint s'asseoir à la vieille table devant la fenêtre et se mit à couper le pain dans les écuelles. Le père descendit la marmite de dessus le feu, la posa par terre, près de la table, prit une louchée de bouillon. Quelque chose de noir et de bizarre nageait dans le liquide: c'était un rat!

Le père ne l'avait pas vu en vidant l'eau dans la marmite, le coin de la souillarde étant très sombre; la bête avait cuit avec le lard et les choux.

Il jeta le rat dehors et, comme ils avaient faim, acheva de tremper la soupe.

§

D'après lord Reading, si le Mahatma Gandhi avait, en 1921, continué le mouvement qu'il arrêta à raison de violences survenues contrairement à ses ordres, le gouvernement britannique aurait dû céder. Que de personnes s'étonnent, depuis quelque temps, du silence qui se fait sur Gandhi! Les jeunes

hommes de l'Inde « le vénèrent encore », mais doutent qu'il puisse délivrer leur pays. Ils ont foi en Jawaharlal Nehru « qui leur apparaît comme le leader capable d'action décisive ». Nous devons ce renseignement à M. Raja Rao dont **Esprit** (1er novembre) publie un article intitulé: « Où va l'Inde? » d'après une brochure du nouvel agitateur.

Du plan religieux — celui de Gandhi — Jawaharlal « a porté la lutte nationale au plan intellectuel ». Il est actuellement emprisonné, avec nombre de ses collaborateurs pour « faire de l'Inde une république socialiste fédérale ».

Selon M. Raja Rao, « l'esprit du communisme est le seul espoir à la fois des ouvriers et de la jeunesse intellectuelle », et il anime « la révolution qui vient », dont décidera « un chef qui aurait la volonté inflexible du Mahatma et l'intelligence politique d'un Nehru ».

Comment viendra-t-elle [la révolution]? Qui peut le dire: elle dépendra de l'atmosphère politique du monde entier. Si la guerre éclatait en Extrême-Orient, comme certains la croient possible, il semble peu probable que l'Angleterre ne se joigne pas aux adversaires de la Russie, — et la Révolution éclaterait certainement dans l'Inde, comme elle faillit le faire pendant la guerre de 1914-18; son succès dépendra alors de l'aide russe. Si la paix se maintient dans les années à venir, la révolution viendra sans doute de la misère effroyable des paysans hindous; et son succès dépendra de la préparation du prolétariat. Pour l'instant, on ne peut que constater l'immense désespoir créateur qui pèse sur le pays entier.

§

Le 15 octobre est ressuscité **Le Correspondant** que l'on avait vu mourir dans sa cent troisième année. M. le chanoine Joseph Reymond le dirige, secondé de MM. Maurice Brillant et Jean Morienval. La revue s'est installée rive droite: 20, bd Montmartre. Elle se place, en termes lapidaires, sous les puissances ecclésiastiques, saintes et laïques, par elle invoquées ainsi:

à la grande Eglise Catholique
de saint Pierre et de saint Paul,
de saint Augustin et de saint Benoît,
de saint Grégoire VII et d'Innocent III,
de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure,

de saint François Xavier et de sainte Thérèse,
de Louise de France et de saint Benoît Labre,
de Montalembert et de Louis Veuillot,
de Ketteler, de Newman et de Gibons,
du saint Curé d'Ars et de Léon XIII,
à l'Eglise de N. S. Jésus-Christ et de S. S. Pie XI,
avec la volonté de servir,

LE CORRESPONDANT.

L'anonyme rédacteur d'une « Petite chronique littéraire » consacre à notre cher et regretté Alfred Vallette et au *Mercure* une page qui n'est pas tout miel. Elle répète aussi une erreur commune à bien des journaux, moins excusable de la part d'une revue orthodoxe, qui donne pour titre au roman unique de Vallette: *La Vierge* au lieu de *Le Vierge.*

On lit: « un intendant de l'Intelligence », « jusqu'au bout un homme de littérature », Vallette « mena sa revue à travers les écueils jusqu'au temps où le symbolisme ayant conquis les générations nouvelles, le snobisme s'en mêla ». Le snobisme? Quelle erreur! C'en est une autre que de dire: « Vallette, au *Mercure,* collectionnait *les originaux.* Il y eut Remy de Gourmont, etc... » La transition équivaut à une coupable méconnaissance du caractère et de la valeur de Gourmont.

Le même rédacteur anonyme montre « Léautaud masqué de ses vomissures ». On doute que saint Labre ait inspiré cette gentillesse à l'anonyme chroniqueur qui a réussi là une assez pauvre imitation de Louis Veuillot.

Je lis encore:

Vallette éditeur. — Le mouvement symboliste soutenu par le *Mercure,* et qui fut vainqueur grâce à cette revue, dut avoir nécessairement sa maison d'édition, le centre où les écrivains se groupaient et où les lecteurs éventuels les cherchaient.

Le Mercure édita Henri de Régnier, Francis Jammes, Samain, Claudel, Maeterlinck, Vielé-Griffin et trente autres. L'art de Vallette fut de choisir, parmi tous ces auteurs, et malgré les obscurités de l'art symboliste, ceux qui pouvaient être les meilleurs: en sorte que la firme du *Mercure* fut une recommandation.

Le Mercure édita aussi des œuvres dont le succès venait d'autres causes; par exemple la *Claudine,* alors signée Willy. Mais c'est Vallette qui donna au public les « journaux » de Léon Bloy, et

quelques-uns de ses autres livres, impubliables ailleurs, car Bloy n'eût été guère à sa place chez un éditeur catholique. Ce qui plaisait à Vallette, dans son œuvre, ce n'était pas les seules affirmations de sa foi.

Dans la récente affaire de *l'Action Française*, Vallette appuya de sa revue et de ses éditions dans le sens anti-romain, parce qu'il n'y voyait qu'un conflit entre l'intelligence et le sentiment religieux: alors qu'il s'agissait de bien autre chose [!?!].

Rachilde, qui avait épousé Alfred Vallette, et qui est l'auteur de romans plus singuliers encore que hardis, est plutôt *areligieuse* qu'anticléricale à la façon de George Sand. C'était le scandale de Léon Bloy, pour qui elle fut bonne, et qui continue sans doute de lui écrire de l'Au-delà ses billets véhéments; il a pensé à elle dans sa douleur.

Savourez les sous-entendus de ce texte. Ils en recommandent l'auteur comme un disciple authentique de Basile.

§

Le Revue Universelle (1er novembre) donne un chapitre: « La morale de Talleyrand » de l'ouvrage qu'au fameux diplomate consacre un éminent homme de la carrière: le comte de Saint-Aulaire. Il prend parti pour son devancier contre Napoléon qui jugea comme on sait le prince de Bénévent. C'était « un accusé tout en nuances », et, de Sainte-Hélène, l'empereur le condamna en bloc, non sans quelque colère justifiée mais aveuglante.

M. de Saint-Aulaire place l'homme « aux bas de soie remplis de m... » dans son temps, le XVIIIe siècle:

Or, sous l'ancien régime, les règles de l'honnêteté, dans les rapports du pouvoir et de l'argent, n'étaient pas beaucoup mieux fixées que celles de l'orthographe. Peut-être n'en observait-on pas plus mal, comme dans le style, les règles de la syntaxe et surtout celles du goût. La vertu ne gagnera rien sous la Révolution à être codifiée dans des lois qui prétendent en être la grammaire, et exaltée dans des discours qui en sont plus sûrement la rhétorique. Avant, le « donatif » était une institution officielle. Mazarin écrivait à Colbert pour lui rappeler que, dans telle affaire, un donatif est stipulé. D'après les Mémoires de Choisy, le Roi lui-même touchait, sauf à donner d'une main ce qu'il recevait de l'autre: « Le Roi, en renouvelant la ferme des gabelles, s'étant fait donner six cent mille francs de pot-de-vin (*sic*), en fit des libé-

ralités. » C'était un usage qui, renfermé dans certaines bornes, ne corrompait pas plus le gouvernement que les plaideurs ne corrompaient le juge en lui apportant une paire de chapons ou un jambon. Le bien de l'Etat et la justice étaient des choses trop sacrées pour être profanées à si bon compte.

De nos jours, il faut beaucoup de pharisaïsme ou d'ingénuité pour s'indigner de cet usage. Talleyrand, songeant surtout à ses « trahisons », disait à Lamartine: « Il y a pour les hommes d'Etat bien des manières d'être honnêtes. » Il y a pour les politiciens encore plus de manières d'être malhonnêtes.

C'est là une page de haut goût. Le modèle semble souvent n'être pour le portraitiste qu'un prétexte à cingler ce temps-ci:

Décernons à Talleyrand une triple couronne civique: il n'avait pas de famille électorale; ses principales « douceurs » ne coûtaient rien à la France, car c'étaient les autres Etats qui les lui procuraient; elles étaient même utiles à la chose publique par l'usage qu'il en faisait. L'argent, qui est un mauvais maître et un bon serviteur, était un excellent serviteur pour lui. Il le dépensait largement et le considérait comme un moyen de puissance plus que de jouissance. Son faste était un élément de son succès. Le soin qu'il apporte à renouveler fréquemment ces frais de représentation en justifie l'emploi. C'était, en grande partie, un budget de propagande. Ses négociations en étaient facilitées, et son indépendance n'en était pas limitée. Avec plus de vérité que Mirabeau, il pouvait dire: « Je me fais payer, mais je ne me vends pas. »

MÉMENTO. — *La N. R. F.* (1er novembre): M. Paul Claudel: « Le livre d'Esther ». — « Notion générale de l'art », par M. Paul Valéry. — « Feuillets », de M. André Gide. — « Souvenir de Vallette », de Mlle Ad. Monnier. — « Les Carnets de *Crime et Châtiment* » par M. Boris de Schlœzer.

Revue de Paris (1er nov.): De M. Georges Duhamel: « Le message de Charles Nicolle ». — « L'appel des cerfs », par M. J. Boissonnas. — Anthologie 1935, gerbe de poèmes de MM. A. Métérié, J. Supervielle, Ph. Soupault, etc.

L'Archer (septemb.-octob.): M. E. Schaub-Koch: « Origine du réalisme dans l'art espagnol ». — M. Paul Voivenel: « A la mémoire d'Antoine Bourdelle ». — Poèmes de M. Marcel Luguet. — Suite de « Avec la 67e Division de réserve », les cahiers de M. le Dr P. Voivenel.

Revue des Deux Mondes (1er novemb.): « La chute d'Icare », nou-

veau roman de M. Ed. Jaloux. — « Zonnebeke (novembre 1914) », par M. Elie Chamard. — « La doctrine de guerre italienne », par M. le général Niessel.

Cahiers Juifs (nos 16-17): numéro consacré à Maïmonide.

La Nouvelle Lanterne (juillet-septembre): « Remy de Gourmont » par M. René de Planhol.

La Muse française (15 octobre): Vers de MM. F.-P. Alibert, P. Auradon, P. Chabaneix, H. Dérieux, P. Jalabert, C. de Lazerme. — « Vincent Muselli », par M. Maurice Chapelan. — « Remy de Gourmont, poète », par M. G. Picard. — « La sagesse de Tristan Derême », par M. Maurice Rat.

La Vie Alpine (3e trimestre): « René Crevel », par M. F. Secret. — « Paysage orchestral », par M. Paul Claudel.

Le Génie Français (novemb.): Poèmes de M. Emile Vitta. — « Baudelaire jugé par ses contemporains et la postérité », de M. Alfred Mortier.

Le Bulletin des Lettres (25 oct.): « George Sand et le Bourbonnais », par M. A. Bridoux.

Académie méditerranéenne (n° 1), organe de ce groupement, textes et discours à l'occasion de sa fondation à Monaco.

Les Amitiés (octob.): « Chant séculaire d'Horace », traduit par M. Mario Meunier. — « Robert de Pontavice de Heussey » ,par M. René Martineau.

L'Homme réel (octob.-nov.): « Un Congrès historique)», par M. A. Guigui. — « Lignes de Force », par M. Pierre Ganivet.

Cumul (n° 6): « L'Evasion », conte de M. Jean Touraine. — « Printemps surréalistes », par M. J.-L. Digot. — « Un militant », par M. Samendel. — « Actuation (?) poétique », par M. C. Bryen.

La Revue hebdomadaire (2 novemb.): « Catherine-la-Grande », par Mme Gina Kaus. — De M. A. Métérié: « Ode mineure pour le retour des cendres de Lyautey ».

La Nouvelle Revue Critique (novemb.): Trois articles de MM. P. Bathille, Henri Mazel, Léon Bocquet, sur H. Barbusse, A. Albalat, Georges Hain. — De M. L. Le Sidaner: « L'Erasme de S. Zweig. »

Visages du Monde (15 octob.): n° consacré aux Indes.

Eurydice (sept.-octob.): Poème de M. V. Muselli. — « Alors centenaire », poème de M. A. Nicolet, « légionnaire ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le président Barthou parmi ses livres (*Le Petit Parisien*, 5 novembre). — *Le pain qu'on ne refuse pas aux petits oiseaux, les lettres le doivent à l'écrivain* (*Le Journal*, 7 novembre). — *Remy de Gourmont en Bulgarie* (*La Bulgarie*, 5 octobre). — *Combien de fois Shakespeare a-t-il employé le mot « amour »?* (*Le Petit Parisien*, 5 novembre).

— Mes poèmes manuscrits de Rimbaud, si vous saviez !... Un matin, dans mon courrier, une lettre d'un pauvre diable qui... je lui ai donné deux cents francs pour tout ce petit cahier quadrillé... il ne voulait rien accepter : « Je vous ai rendu visite, Monsieur le Président, ça suffit, et si j'ai pu vous faire plaisir... » Me faire plaisir !... Les plus beaux vers de Rimbaud...

Ainsi parlait Louis Barthou et M. R. de Badière rapporte le propos dans **le Petit Parisien.** M. R. de Badière n'ajoute pas que deux cents francs sont peu de chose pour quelqu'un qui ne veut rien accepter. Nous en ferons la remarque, en regrettant que le grand collectionneur n'ait pas cru devoir doubler, tripler, centupler la somme, bref, payer son prix le petit cahier rédigé de la main de Rimbaud. Les *Illuminations* ont fait 48.000 francs sur prisée de 20.000 francs, à la vente Barthou. Cependant que le manuscrit de *Sagesse* faisait 104.000 francs (1) et que le manuscrit de *Polyphème*, sur estimation de 7.000 francs, trouvait acquéreur à 22.500 francs.

200 francs ou un million, le prix n'a aucun sens. Du moins quant à la logique. Il doit tout, ici à la générosité, là à l'obstination du riche amateur. Rimbaud, Verlaine ni Samain n'y trouvent leur compte, qu'un surcroît de renom posthume, l'espace d'une mise aux enchères, ne rend pas pour cela plus

(1) M. Charles-André Grouas, dans *l'Indépendance Belge* (13 novembre) rapporte d'après *Aux Ecoutes* ce propos de M. Edouard Champion:

« Le vrai manuscrit de *Sagesse*, le seul, l'unique, c'est moi qui l'ai dans ma bibliothèque. Il porte comme dédicace: *A ma femme ce manuscrit primitif. Paul Verlaine.* Et je l'ai payé... cinq cents francs ».

M. Charles-André Grouas ajoute: « Il y eut, en effet, un premier manuscrit de *Sagesse* qui fut porté 14, rue Nicolet, alors qu'à son départ de Rethel, Verlaine cherchait à rentrer à la Préfecture de la Seine et à reprendre la vie conjugale. Mais la réconciliation souhaitée par le poète ne put avoir lieu. M. Mauté se méfiait de la « sagesse » de son exgendre et, après avoir reçu à deux ou trois reprises l'envoyé de Verlaine, Ernest Delahaye, il finit par lui opposer une fin de non-recevoir en lui déclarant que tout rapprochement entre le poète et sa fille était dorénavant impossible.

....

« M. Edouard Champion nous dira-t-il si son manuscrit est le même que celui offert à M. Mauté ? »

glorieux. En ce qui concerne leurs descendants, la question vaut d'être posée. Y a-t-il quelque part une famille à laquelle automatiquement une part est réservée sur le produit de la vente? Ce serait juste, il me semble. Comme il serait juste d'allouer aux caisses de retraite, ou de secours, des grandes associations littéraires, un prélèvement sur la vente. Si cela n'est pas, que ne frapperait-on les acquéreurs d'une taxe permettant de les faire participer à une bien légitime réparation? Un pauvre diable a été trop heureux de recevoir 200 francs des mains du président Barthou. Ils sont beaucoup de pauvres diables que le partage du produit de la taxe préserverait d'un état qui n'est pas loin de ressembler à la misère.

M. Jean Ajalbert, dont la belle bibliothèque récemment fit la joie de maints amateurs, se trouverait ainsi avoir contribué à la réalisation du vœu qu'il formule dans **le Journal** sous un titre pareil à une maxime: *Le pain qu'on ne refuse pas aux petits oiseaux, les lettres le doivent à l'écrivain.*

Académies, sociétés, syndicats *agissants* (2), voilà où il faut en venir, écrit M. Jean Ajalbert. Et, dans l'attente d'une organisation définitive, il doit être facile d'obtenir des ressources pour les fatalités urgentes. Peut-on croire que, sur une démarche du bureau de la Société des Gens de Lettres, de l'Académie (3), etc., auprès des grands de la finance, de la librairie, de la politique, de l'industrie, on n'obtienne de quoi parer à une infortune criante ?

Les comédiens ont des représentations de retraite. Pour quelque vieux maître en mauvaise passe, serait-il malaisé de composer une matinée à bénéfice, où les concours les plus précieux sont acquis d'avance, en place de ces indigestes banquets d'anniversaires (4),

(2) *Agissants* souligné sous-entend qu'académies, sociétés, syndicats, ne font rien. Pardon: la *Société des Gens de Lettres*, notamment, est agissante.

(3) Laquelle? L'Académie française? L'Académie Goncourt? L'Académie Montaigne?

(4) Signalons à M. Jean Ajalbert les dîners de la *Dîme fraternelle*, qui, à l'inspiration de M. Octave Charpentier, remplaceront les dîners de *Poésie-Caravelle*. En voici le principe:

« *Le prix du couvert sera de 26 fr. net. Sur ces 26 fr., 10 fr. seront retenus au profit d'un camarade dans la gêne. Donc cinquante couverts mettront 500 francs dans l'escarcelle d'un ami en peine. Il nous restera à trouver un restaurant de premier ordre qui, pour 16 fr. tout compris, nous donnera un menu modeste, mais de choix comme qualité. Nous le trouverons sans peine si nos amis de la presse, en échange du bas prix qu'il nous consentira, veulent mentionner ce restaurant et compenser son*

qui ne raportent qu'aux restaurateurs ? Des expositions, des ventes, des tombolas produisent vite un total palpable...

Aide-toi... C'est à nous de régler nos affaires entre nous. Est-ce que, par un effort d'ensemble, d'accord avec les éditeurs, les journaux, par quelque prélèvement sur les œuvres, les dons publics, la contribution de l'Etat, on ne parviendrait pas à constituer le budget nécessaire à une caisse de retraites, de mesures d'assistance ?

La taxe sur les acquisitions de manuscrits et d'éditions rares aurait tout naturellement sa place, ajouterons-nous, parmi les moyens dont M. Jean Ajalbert fait le recensement éventuel. J'aimerais qu'un poète pût dire: « *Sagesse* m'a sauvé la vie. » Un autre: « Je dois mon salut aux *Illuminations.* » Un troisième: « *Polyphème* m'a tiré de là... ». Mais pourquoi ce ricanement, quelque part, entre Metz et Charleville? Et la face exsangue de Samain, sous le suaire...

§

Le nom de Remy de Gourmont ne figurait pas dans les trésors de la vente Barthou ou bien les comptes rendus que j'ai consultés ne nommaient pas l'auteur des *Epilogues.* Je sais une bibliothèque, si un jour elle subit le sort des *Illuminations* vouées au feu des enchères, qui comprendra tout Gourmont. Pour l'instant, elle réjouit et je souhaite qu'elle réjouisse le plus longtemps possible les propriétaires d'un mas, entre Montpellier et Maguelone. Vous voyez les instruments agraires, les bêtes domestiques utiles à la vie de la ferme. Vous voyez aussi, dans une salle pareille à un décor de théâtre (mise en scène de Louis Jouvet) des rayonnages au cœur desquels une ample gerbe mauve rassemble quantité de *Mercure de France.* Et des livres de format divers permettent qu'on suive l'œuvre, l'évolution de Remy de Gourmont. C'est beau, cette vivante bibliothèque dans un lieu si éloigné de la rue des Saints-Pères. Mes hôtes tiennent bien plus la bêche, le sécateur que la plume. Mais, volontiers, ils ouvrent un livre, et Gourmont est leur invité.

sacrifice par une ou deux lignes d'aimable publicité. Nous sommes persuadés que la plupart y consentiront. »

Les premières adhésions reçues sont celles de MM. Jean Vignaud (*Le Petit Parisien*), Jean Piot (*L'Œuvre*), René Brécy (*L'Action Française*), Florentin (*Correspondance Havas*), etc.

M. J. L. dans un filet du *Jour* demande si l'auteur d'un récent article sur le poète des *Divertissements* ralliera Gourmont à la jeunesse. M. Nicolaï Dontchev, en tout cas, rallie Gourmont à son pays. Dans **la Bulgarie,** quotidien de langue française, il a établi combien l'auteur du *Chemin de Velours* a la cote, sinon dans tous les milieux littéraires de Sofia, en tout cas auprès des lettrés. Lui-même auteur d'un ouvrage où l'œuvre de Gourmont est analysée en détail, il cite feu Ivan Saint-Andréitchine pour avoir inscrit le premier dans ses écrits, là-bas, le nom de Gourmont.

Mais c'est le critique Ivan Radoslavov, puisant aux œuvres françaises, qui a découvert, pour ainsi dire, aux Bulgares, le génie lumineux de Gourmont. Dans ses *Idées et Critique,* ce littérateur bulgare, promoteur et théoricien fervent du symbolisme chez nous, trace un vigoureux portrait de l'écrivain dont il a subi l'influence (celle-ci se fait surtout sentir dans ses *Portraits littéraires,* faits sur le modèle du *Livre des Masques*). M. Radoslavov loue la concision et la netteté de la composition, la clarté et la densité du style chez Gourmont.

Et M. Nicolaï Dontchev cite ces lignes de son compatriote:

J'aime beaucoup Remy de Gourmont. La synthèse philosophique du symbolisme français et du modernisme européen, en général, a trouvé son expression dans ses ouvrages. Il grandit en même temps que le nouveau mouvement dont il fut le dramaturge et le théoricien. Les noms de Verlaine et Mallarmé, de Jules Laforgue et Francis Jammes, d'Albert Samain et Verhaeren, de Maeterlinck et Henri de Régnier sont indisolublement liés au sien propre. Il établit dans la poésie une « échelle des valeurs », et c'est sur la base de cette « échelle » que les poètes de sa génération ont laissé un nom dans l'histoire de la littérature française. Son rôle égale, là-dessus, celui de ses prédécesseurs, Sainte-Beuve et Hippolyte Taine.

Notre amie Lucile Dubois aurait été sensible à cet article. Tous ceux qui aimant Gourmont souhaitent que l'influence de l'écrivain aille toujours s'élargissant, s'en réjouiront.

§

Ce que M. Nicolaï Dontchev, M. Ivan Radoslavov font pour Gourmont en Bulgarie, M. Anderson Texas n'est pas près de

le faire dans son pays. Nous lisons dans la demi-page littéraire du **Petit Parisien:**

Les maniaques des lettres abondent. M. Anderson Baten, paisible citoyen du Texas, en est un. Sur les événements mondiaux, il ne connaît pas grand'chose, mais sur Shakespeare, il sait tout. Cet Américain original a, en effet, voué sa vie au culte du grand dramaturge anglais et à la rédaction d'une encyclopédie qui ne compte pas moins de quinze cents pages. Tous les mots dont l'auteur de *King Lear* s'est servi y sont cités, chacun avec l'indication de l'acte et de la scène où il a été employé.

M. Anderson Baten a dressé aussi des statistiques fort curieuses. Il s'est amusé, par exemple, à compter combien de fois le grand William a employé le mot « amour » dans toute son œuvre et il a constaté que ce nombre est de 2.559. Le mot « haine », par contre, revient seulement 228 fois.

J'aime mieux Pierre Louys dressant dans ses « Notes pour Aphrodite » le répertoire des mots employés ou à employer. En fait de manuscrits précieux, M. Armand Godoy possède ce répertoire, où Pierre Louys, avons-nous rapporté — c'était dans *l'Ami du Lettré* — tenait le compte des vocables. De là, ces voluptueuses litanies: *Chair,* p. 79, 1 fois; *Nombril,* 0. Et dans les « Notes pour l'orgie »: *Mains*: 32; *Cheveux:* 26; *Genoux:* 29. Tout cela de la belle écriture de Pierre Louys. Il nous souvient aussi du « Vocabulaire de la 1re édition de *Bilitis* », où le vocable *caresse* revenait jusqu'à devenir la plus douce obsession. Voilà des *caresses* qui feront quelque jour leurs cent mille francs. Pourquoi les poètes, alors, n'en auraient-ils pas leur part?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Albert Doyen. — Concerts Pasdeloup, premières auditions: *Quatrième Symphonie* d'Albert Roussel; *Radio-Panoramique*, d'Arthur Honegger. — Société des Concerts du Conservatoire: Mme Hélène Pignari-Salles.

La mort d'**Albert Doyen** a causé une douloureuse surprise: il n'était âgé que de cinquante-trois ans et semblait destiné à une longue carrière. Quelques heures avant d'être frappé, il dirigeait une répétition de ces Fêtes du Peuple, auxquelles il avait dévoué, depuis 1918, toute son activité généreuse. Il voulait que la musique fût ce qu'elle doit être

en vérité: une religion unissant dans un même amour du beau des gens venus de toutes parts. Il voulait que le peuple fût amené à comprendre et à aimer l'art. Il n'était point un utopiste, mais un réalisateur et il sut prouver du même coup son amour du peuple et son amour du beau. Musicien de grand talent, auteur du *Chant du Midi*, sur des paroles de Georges Chennevières, des *Noces de la Terre et du Soleil* (Saint-Georges de Bouhélier), du *Chant Triomphal* (V. Hugo), des *Voix du Vieux Monde* (Georges Duhamel), de recueils de chants sur des poèmes de Verhaeren, de Georges Duhamel, de Vildrac, de Verlaine, d'André Spire, on lui doit aussi deux Sonates pour le piano, une sonate pour le violon, un Trio et un Quatuor, mais ce sont les œuvres de large inspiration qui ont le mieux convenu à son tempérament. Par sa vie et par son exemple, il semble avoir en quelque sorte illustré la devise de Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs*, devise qu'il fit sienne si parfaitement:

> Art et peuple fleurissent ensemble
> Telle est ma pensée, à moi Hans Sachs.

Mais il y ajoutait aussi celle de Kundry — de la Kundry repentante: *Servir*. Le bel artiste et l'honnête homme que fut Albert Doyen laisse des regrets profonds parmi tous ceux qui l'ont connu.

Prodige: une affiche où trois noms de musiciens vivants se présentaient, seuls, sans s'abriter derrière Beethoven, Wagner ou Mozart, et une salle cependant comble. On a vu cela aux concerts Pasdeloup, et *cela* donne aux prophètes de malheur le démenti le plus éclatant qui se puisse infliger. Je sais bien ce que les augures pourront dire, que le jour où, au lieu de grouper deux œuvres nouvelles d'Honegger et d'Albert Roussel et une reprise de Maurice Ravel, on affichera des productions d'auteurs inconnus, la salle sera déserte. Mais qui obligera jamais les associations à comprendre si mal leur intérêt? Si l'on veut bien suivre M. Albert Wolff dont les suggestions paraissent si raisonnables (et le succès de ce concert montre qu'elles sont également profitables), on pourra toujours corser l'intérêt des séances de premières auditions soit par l'apport d'un compositeur renommé, soit

par l'adjonction d'un ouvrage moderne, mais déjà consacré. Quoi qu'il en soit, la preuve est faite et si les autres associations comprennent leur intérêt, elles suivront le mouvement au lieu de s'en tenir à ce ridicule et mesquin parti-pris d'ignorance feinte de ce qui se passe chez le voisin et faire coïncider, comme par hasard, premières auditions et reprises.

Mais venons-en à l'essentiel. La *Quatrième Symphonie* de M. **Albert Roussel** a soulevé l'enthousiasme unanime. Il a fallu bisser l'un des mouvements, le scherzo, et des applaudissements sans fin ont contraint le compositeur à venir sur la scène. Jamais succès ne m'a semblé mieux mérité. Cette *Symphonie en la majeur*, comme sa devancière la *Symphonie en sol mineur* est un des chefs-d'œuvre de notre musique contemporaine, et j'emploie ces mots à bon escient, en leur donnant tout leur sens. Par la qualité des idées, par la hauteur de la pensée, la sérénité, la puissance de cet art, par la maîtrise de la composition, la perfection de la forme aussi bien que par sa distinction, sa noblesse et, j'ajouterai, sa bonhomie, *la Symphonie en la* est une grande, une très grande chose qui fait non seulement honneur au maître qui l'a signée, mais à l'art de son temps. Heureux ceux qui produisent de telles œuvres, si larges et si pleines, si jeunes et si bien venues qu'elles semblent, tout en reflétant ce qu'il y a de meilleur dans une époque, destinées à durer tant que les hommes comprendront la beauté!

La *Symphonie en la* débute par une introduction large et lente, pleine de noblesse, mais touchante, mais humaine en dépit de cette solennité que le cor anglais teinte de mélancolie. Suit un allegro dont le rythme net, la pulsation volontaire, ardente, rappelle certains passages de la *Troisième Symphonie*. Quelle jeunesse dans ce « dynamisme » véhément, dans cette orchestration si brillante, où les trompettes sonnent un chant de triomphe, la réexposition et la conclusion du mouvement! Le *lento* est pathétique, mais sans déclamation vaine. Aucun artifice dans cette phrase large, sincère, profonde et comme pudique. Une montée des violons semble traduire l'inquiétude qui va s'apaiser dans un retour de la phrase initiale. Puis vient le *scherzo* dont le rythme à

six-huit bondit librement et nous entraîne jusqu'au *rondo* final, qui va le continuer, un rondo plein de trouvailles ingénieuses où les bois, flûtes, hautbois, bassons semblent babiller sans répit, mais pour notre plus grand plaisir. Quelle vie, quel entrain! En toute justice il eût fallu bisser la symphonie tout entière, comme on fit du *scherzo,* comme on fit, il y a un an, de l'adorable *Sinfonietta* exécutée par l'Orchestre féminin de Mme Jane Evrard. M. Albert Wolff a mené à la victoire cette belle œuvre. Il a été payé de ses peines par un succès qui comptera dans sa carrière. Je n'ai, pour ma part, point souvent vu une salle dans un pareil état d'enthousiasme. Et l'on dit que le public est indifférent! Mais il est vrai que les moments comme ceux-là sont rares, où, par sa puissance, par l'irrésistible rayonnement de sa chaleur, une œuvre nouvelle impose à tous, comme en une apparition, l'image souveraine de la beauté.

Vous connaissez ce type — insupportable — de « pêcheurs d'ondes » qui tournant sans cesse les boutons de leur poste récepteur « prennent » de minute en minute une émission différente, passent de Radio-Paris à Hilversum, d'Hilversum à Sottens, de Sottens à Rome, de Rome à Londres-Regional pour revenir à Florence puis aux P. T. T. en passant par la Tour Eiffel. Et sans doute avez-vous subi le supplice infligé par ces pauvres instables, jamais satisfaits et pour qui la radiodiffusion n'a fait qu'ajouter un tourment aux maux de l'ancien monde, un besoin nouveau aux nécessités héréditaires. Eh bien, M. **Arthur Honegger** a voulu tracer le portrait symphonique de ces malades et nous donner une satire musicale de ces « amateurs » de musique qui ressemblent à l'amateur de livres peint par La Bruyère (amateur qui ne lit jamais et dont la bibliothèque est une « tannerie »). *Radio-Panoramique* nous promène ainsi à travers le monde et nous fait passer d'une page symphonique à la manière de Bach, à un jazz, à un choral protestant, à un air de musique exotique, à un morceau de grand opéra, puis à un concerto de piano, puis à une chanson de café-concert, puis à un récital d'orgue... On s'essouffle à le suivre dans cette course à travers le monde, mais on rit de ces gens « qui, par une intempérance de savoir — c'est La Bruyère qui parle — et par ne pouvoir

se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune. Ils sont les dupes de leur vaine curiosité et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse ». Ainsi *Bouvard et Pécuchet* furent punis de leur vaine curiosité, de ce défaut « primaire » qui est le manque de méthode. La radio est semblable au plat d'Esope, mais c'est beaucoup plus qu'un plat, c'est un repas au trop abondant menu. Ceux qui ne savent point choisir risquent l'indigestion. Mais l'art de M. Arthur Honegger sait assaisonner légèrement ces mets et ces condiments si variés; son esprit les relève d'épices choisies.

La Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de M. Philippe Gaubert, a repris elle aussi son activité. Après une séance d'ouverture consacrée à Saint-Saëns, et dont le programme comportait la *Symphonie* avec orgue, la *Nuit persane* (trop rarement jouée), le cortège de *Déjanire* et le *Concerto* en si mineur, pour violon, exécuté en perfection par M. Benedetti, un festival Bach-Beethoven valut aux deux violons solistes de l'excellent orchestre, MM. **Charmy et R. Pascal,** un très grand succès dans le double *Concerto* en ré mineur de Bach. *Ab duobus disce omnes,* pensait-on: cette virtuosité intrépide et cette « musicalité » des deux solistes, ne sont-elles pas les qualités mêmes de l'orchestre entier? Puis Mme **Hélène Pignari-Salles** joua le concerto en ut mineur de Beethoven avec cette merveilleuse sensibilité, cette souplesse exquise et cette force cependant, cette intelligence et cette grâce qui font d'elle l'artiste la plus accomplie et la meilleure pianiste de sa génération.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne. — LA PEINTURE. — Le Salon d'Automne, par son intérêt, sa variété et sa particularité, constitue la meilleure protestation contre la futile campagne entamée, on ne sait pourquoi, en faveur d'un Salon unique avec l'assentiment de peintres qui seraient peut-être les premiers à avoir à se plaindre de ce retour à une ancienne centralisation, administrative sinon pénitentiaire. Cette campagne

est d'ailleurs rendue chimérique par l'existence du Salon d'Automne, dont les participants savent bien ce qu'ils veulent et ne se laisseront pas juguler. A son habitude, le Salon d'Automne a procédé à quelques rétrospectives en l'honneur de ses sociétaires disparus et même il a consacré une petite salle à une sorte de rétrospective générale, en l'honneur d'anonymes et de méconnus. L'idée était gracieuse. On n'a pu la traiter qu'en manière d'indication, car les toiles de valeur d'attribution difficile sont nombreuses et que de peintres demeurent méconnus, soit que la mort ait interrompu leur carrière à peine commencée, soit qu'ils aient survécu au moment de curiosité que leur talent avait suscité. C'est le cas de Jules Valadon qui fut un peintre probe, réaliste convaincu, qui souvent et longtemps se contenta des premiers thèmes venus, son atelier, la table de bois blanc recouverte des légumes du pot-au-feu, mais qui d'un autre côté fréquenta des écrivains dont il exécuta parfois d'heureux portraits tels son dessin d'après Barbey d'Aurevilly, présent à ce Salon d'Automne, et un portrait de Rimbaud qui fut longtemps accroché dans la chambre de Verlaine, cour Saint-François. Il y a une rétrospective de René Piot. La note du catalogue qui lui est consacrée par son ami Desvallières, le fait revivre avec relief et ampleur. Il n'en est pas de même de sa salle. Ce peintre d'éclat, ce grand décorateur, ce digne élève de Gustave Moreau, cet admirateur passionné de Delacroix, cet artiste somptueux n'est représenté que par d'insuffisantes esquisses et quelques paysages, distractions de vacances d'un grand décorateur. Mais peut-être était-il pratiquement difficile de faire mieux! Félix Demayer était un peintre belge qui participa longtemps aux expositions d'un jeune groupe d'artistes qui comptait entre autres Jacquemot et Rioux. Ses amis ne l'ont pas oublié et sa rétrospective est des plus représentatives de son aimable talent. On nous montre de lui nombre de bons paysages, de lignes solides, si de couleur trop tempérée, peints avec un beau culte de la matière dans une tradition flamande très soigneuse. Autre rétrospective, celle de Gargallo dont quelques œuvres comme ses *porteuses d'eau* indiquent de précieux dons de science des attitudes et de franchise d'exécution. Mais Gargallo était venu d'Espagne à Montparnasse, au moment du cubisme, où chaque artiste croyait de son devoir

d'inventer une technique nouvelle. Des sculpteurs, Gargallo, Gonzalez, Lipchitz, cherchèrent leur voie dans différentes méthodes d'arabesques et de simplification dont il ne semble pas que la sculpture puisse se contenter. J.-F. Raffaelli, dans une de ses nombreuses recherches, avait créé, pour en revêtir des panneaux décoratifs, des sculptures sans volume, lignes et caractères indiqués par le simple contour. On peut y voir l'origine de quelques efforts vers la sculpture schématique, efforts aujourd'hui lassés. Une autre rétrospective rappelle l'estimable effort pictural de van Bever de la Quintinie qui compta parmi les fondateurs du Salon d'Automne. Un hommage à Frantz Jourdain occupe le panneau central d'un grand salon. On a groupé autour d'un portrait de Frantz Jourdain quelques belles œuvres d'artistes qu'il a défendus, alors qu'ils étaient très discutés. Renoir, Carrière, Gauguin, Cézanne, Bonnard, Vuillard, Redon. Le portrait est d'Albert Besnard, qui n'a jamais été méconnu. D'une facture très habile, le corps un peu envahi d'ombre comme dans certains portraits de Whistler, la tête est bien éclairée; son inclinaison détermine l'attitude du corps déjà précisée aux épaules et le masque de Frantz Jourdain apparaît très vivant, avec ses caractéristiques d'aménité et de volonté combative.

Passons au corps même du Salon, à ses habitués notoires. Flandrin expose une belle scène de vendanges et une de ses larges pastorales où toute la largeur du paysage du Dauphiné et la tendresse graduée de ses verdures et de ses arborescences encadrent des personnages de scènes antiques, aux structures très étudiées d'après le modèle vivant. Charles Guérin avec son étude pour le portrait de Madame Charles Guérin, réalise une très belle page, pleine de noblesse et d'équilibre, avec les harmonies les plus heureuses. Valtat a peint son propre portrait, très sobre, très expressif. Le bouquet qu'il est en train de peindre rayonne de joies de couleurs. Des personnages se jouent dans une verte prairie limitée de hauts arbres d'un beau caractère; c'est une bien jolie vision d'été en Ile-de-France que nous donne là Valtat. D'Espagnat s'est amusé à douer d'éclat, de vivacité et de bonne humeur le portrait d'un garçonnet déguisé en général de 93. Alexandre Urbain a été particulièrement inspiré par un jour d'été et de fête sur la Marne, près de Nogent. Tonalité générale d'une

calme splendeur, air ouaté et frémissant, silhouettes très vivantes de canotiers au repos ou filant au cours du fleuve qui s'évase en bras de lumière tendre autour d'une île proche. Une vaste sérénité enclôt tout ce mouvement. C'est un très beau tableau. Balande montre deux bonnes notations de Venise. Bonnard une salle à manger d'été à la lumière tamisée de bleu et d'orangé. Henry Déziré a quatre tableaux de fleurs très foisonnantes. Adrienne Jouclard se surpasse avec une notation de moisson en Lorraine et un coin de Jura d'hiver où des patineurs se jouent en mouvements souples et véridiques, saisis dans leur rapidité et leur harmonieuse brusquerie. La justesse de ces attitudes est le fruit de très nombreux dessins préparatoires qui permettent à Adrienne Jouclard d'atteindre à des prestesses d'instantané en gardant sa fraîcheur d'impression. Les deux paysages qui encadrent les moissonneurs et les patineurs sont de premier ordre, dans la sérénité de leur mesure. Barat-Levraux, à côté d'un excellent paysage de Saint-Tropez, montre, dans un chemin de campagne provençale, une jeune femme cueillant une fleur d'un mouvement vrai, spontané et gracieux et il y a de bien jolis jeux de lumière sur l'ombrelle qui l'abrite. Quatre portraits, dont surtout deux images de jeunes femmes, viennent témoigner de la maîtrise d'Ekegardh qui après quelques années de tâtonnements ingénieux, s'affirme possesseur du meilleur métier et d'une esthétique heureusement simplifiée et logique. Jean Marchand signe un remarquable paysage, tout un parc du midi, aux grands arbres légers abritant une terrasse avec des personnages heureux de vivre. Il y a de la vie, de la joie, de la méditation, de la clarté radieuse dans les enfants qu'Asselin montre préoccupés de leurs devoirs de vacances. D'Albert André, des fleurs et un bon portrait de jeune femme en robe bleue. De Van Dongen, une jeune fille en costume blanc, d'une grande simplicité de pose. *L'Eté* de Lebasque évoque harmonieusement le plus riant des décors, avec des êtres ensoleillés de pure lumière. Les paysages de Perrichon sont notés avec une tendre émotion. Maks a un grand double portrait. Le peintre s'est arrêté un instant de travailler. Une jeune femme, sans quitter la pose regarde devant elle. Les portraits sont très vigoureux, dans la manière robuste de Maks et baignés de la vive lumière empourprée qu'il interprète somptueuse-

ment. William Malherbe a un beau nu de femme couchée dans un plein air symphoniquement harmonisé. Sabbagh une silhouette de marin exécutée avec une rare franchise alerte. Victor Charreton montre une maîtresse page, l'église de Murols toute givrée, dans un paysage de givre, dont les irisations blêmes se propagent en points de lumière sourde du sol micacé aux flocons gris-vifs des nuées sur les pans profonds du ciel d'hiver. Mainssieux a une jolie place du Carrousel et une très séduisante figure de jeune fille ukrainienne. diadémée de vives couleurs. De Girieud, deux beaux paysages de Bonanomi; un clair tableau bien vivant, une notation très attachante d'Andrésy par Renefer. Berjole a tenté la grosse difficulté de peindre des marins dans l'éclairage violent d'un poste d'équipage. Il a très plausiblement réalisé son but.

Quelques compositions d'assez grand format: un carton de tapisserie de Bernard Naudin, sous l'aspect d'un dessin rehaussé. Des musiciens jouent d'instruments anciens, c'est d'une facture légère, très libre, pleine de verve. Charles Blanc a réuni dans un style d'imagier, mais très réchauffé de modernisme avec tout de même un parti-pris de simplicité dans les tours et les harmonies de coloration, des aviateurs du récent passé et du présent. A côté de cette intéressante composition, il place un excellent double portrait, d'allure très simple. Demeurisse peint un après-midi d'hiver neigeux, place Saint-Michel, avec un groupe de miséreux solidement analysés et d'une très vive impression, sans aucune déclamation. Marie Howett, avec des dons très intellectuels de transcription, nous montre un village de cette Ardenne qui lui est si familière et le portrait composé du poète Marlow et de sa famille. D'Eberl trois de ses pénétrantes études féminines. *Le Marchand de masques*, de Poncelet, déçoit par sa grisaille chez un artiste qui a donné tant de toiles vigoureusement colorées. De Jacques Denier, un des plus intéressants parmi nos jeunes peintres et des plus intelligemment méditatifs, une bien jolie et très difficile étude du reflet, dans une vitre, d'un petit port, et un groupe pittoresque de maisons bretonnes. Un nom nouveau: Bogailsi. La facture de ce peintre n'est point sans nouveauté. Il compose très bien avec une nuance de japonisme très nuancé et très informé. On ne saurait

lui attribuer dans l'art d'Extrême-Orient un ascendant précis. Il a regardé Hiroshigé, Fujita et les sculpteurs des petits bronzes. Il a le talent d'évoquer des personnages et des natures mortes minuscules avec verve. Il est anecdotique, mais on ne saurait le prendre pour un miniaturiste. Sa composition fait courir en cycles réguliers autour d'une arche de Noé en construction, nombre de barques, de périssoires, de radeaux pittoresques, tous traités avec le plus grand détail, avec des personnages singulièrement précisés dans un rythme général très ordonné mais avec un souci extrême de finir et de varier les détails. C'est d'un art personnel et particulier.

Yves Brayer envoie deux paysages de Venise de la plus belle couleur avec des ciels d'une extrême pureté. Deschmaker présente des nus d'une grâce parfaite dans de beaux paysages classiques qu'il sait trouver clairs et foisonnants en Ile-de-France. Le *bain* de Gérard Cochet présente d'alertes silhouettes très bien comprises dans un paysage un peu écrasé et sourd. A Ramatuelle, village célèbre de Provence, Jean Chapin a noté avec la plus belle vigueur des ruelles enchantées et un ormeau superbe respecté par les siècles. Jodelet, d'un voyage en Espagne et Portugal, rapporte des marchés de somptueuse couleur et de pittoresque animation. Madeleine Vaury place son *concert champêtre* dans un paysage très vivant. De Capon un joli nu. Le repas des vendangeurs de Thévenet se meut dans une demi-clarté, mais l'ordonnance en est agréable. De Rageade une étude de nu vigoureuse et bien dessinée. Le nu de femme de Lotiron, dans la simplicité de sa présentation, est un bon tableau. Limouse présente deux nus très solidement établis. Lhote un très agréable paysage du Rhône. Pierre-Eugène Clairin, deux très remarquables études de jeunes femmes à leur toilette avec leur fenêtre ouverte pour l'une sur un large paysage d'été et pour l'autre sur une belle vision de plaine à l'automne. Des paysages fauves et graves du Dauphiné d'André Tzanck, un intérieur de bon style d'Andrée Karpelès, un bal très moderne avec une jolie étude de lumières électriques sur les gens et les choses amenuisées dans cet éclat blanc de Marguerite Louppe; des études de Corse d'André Strauss. Le paysage de la Sarthe, le silence des eaux et la tranquille majesté des ar-

bres trouvent en Paulémile Pissarro un dévoué et puissant interprète.

De Marie Spitz un bon paysage. De jolies fleurs de Madeleine Truelle. Une charmante figure de femme d'Hélène Tinman. Peské interprète la claire atmosphère d'une calanque au Lavandou et dans une belle lumière d'été calme, les silhouettes somptueuses des arbres du Musée Rodin. Durey a d'excellents paysages. Sigrist, une maternité touchante de simplicité. Carlos Reymond donne tout l'enchantement d'une belle après-midi d'été à Honfleur, avec de nombreuses embarcations glissant vers la haute mer. Jeanne Ponge détaille avec finesse les variations des tonalités roses et rouges aux remparts de Carcassonne. Le salut à l'aurore d'Yvonne Sjoestedt, d'une belle ampleur décorative et imprégné de grâce réelle. Bayle peint Guérande en une jolie grisaille, pleine de distinction. Thomas-Jean montre de clairs paysages de Haute-Savoie. Planson donne un sommeil de nymphe d'une jolie pureté de lignes en un clair paysage. Vallée reste fidèle à son parc Montsouris qu'il décrit en maître. Marcelle Grata peint avec bonheur une rue de Paris. Laglenne a un portrait de femme de ligne sculpturale. Roger-Schardner décrit avec une sensibilité très artiste de vieux murs à Etampes. Terechkovitch a un aimable tableau où une charrette anglaise est dirigée, par une belle après-midi d'été, en quelque paysage normand par des gens joyeux. Par une fenêtre largement ouverte, Sabine René-Jean évoque tout le paysage de Collioure, en jolies tonalités roses. Roland Oudot est un excellent peintre doué d'imagination et de verve qui pourrait renouveler des horizons de la peinture qu'on avait peut-être un peu rétrécis. Mais sa composition, son Faust à la nuit de Walpurgis, n'est pas, de loin, sa meilleure toile. Ses envols de sorcières et de spectres rappellent une composition de Nanteuil. Son Faust habillé de blanc rappelle trop le jeune Hamlet habillé de noir de Delacroix. Il est très admissible que Méphisto ait fortement rajeuni Faust, mais peut-être pas jusqu'à changer ce vieux docteur en jouvenceau. Roland Oudot peut avoir raison littérairement, mais il semble que l'image de Faust doit un peu évoquer son passé dans sa jeunesse reconstituée. Malgré ces critiques, donnons acte à Roland Oudot d'un bel effort. Brianchon, Lemolt et Legueult

soutiennent leur réputation. Il y a de belles qualités dans le portrait de Jules Romains par de Botton. La *Barque* de Noële Roubaud est un excellent tableau qui marque chez son auteur l'aboutissement de longues recherches de simplicité acquise sans abandonner la vérité du mouvement souligné par un choix heureux de détails essentiels. Les attitudes et les portraits de ce tableau sont expressifs, précis et très modelés. Citons pour d'éclatantes natures-mortes Andrée Lévy, Suzanne Cappiello pour un éblouissant bouquet, Mme Sueur pour un vif aspect de Paris, Oguiss pour de beaux aspects de Venise, Conturat: de jolies maisons roses. De bonnes études de Bertrand Py. Intérieurs et portraits, l'*Eve* de Florot, consciencieux et méditatif et personnel, les fleurs d'Hélène Marre, très vivantes, les scènes de la vie espagnole où Delétang met tant de fougue informée et sa curieuse notation du rocher de Pasages où Victor Hugo aimait à discerner une silhouette humaine, les excellents paysages de René Juste, la veille de fête, remarquable étude de Dusouchet, la jeune fille lisant d'Edelmann, œuvre de parfaite intimité, les chemins de Provence de Magdeleine Dayot de fraîche sensation naturiste, l'étude de folle de Jean Janin, œuvre méditée, réfléchie, caractéristique, un très beau portrait de Fernand Fleuret par Constant Le Breton, les images de la terre et du travail de la terre lorraine d'exacte couleur avec des moissonneurs du plus puissant relief et de pénétrante vérité ethnique de Paul-Emile Colin. Goerg est un humoriste qui se trompe. Notons Holy, Jallot, Mme Trabucco, Stival et excusons-nous de nous borner et de négliger la nomenclature d'intéressants efforts dont nous retrouverons les auteurs aux prochains Indépendants.

LA SCULPTURE. — Il y a toujours de bonne sculpture au Salon d'Automne. Elle est très adroitement disposée dans la rotonde et dans les salles. C'est habituellement Albert Marque qui règle cette présence variée de la sculpture et de la peinture, qui a été une des originalités les plus imitées du Salon d'Automne et qui réserve paliers et rotonde aux œuvres du grand format ou du plus grand format, telles l'Athlète au repos, une des meilleures création de Lamourdedieu, ou La baigneuse, de Yourievitch. Pourtant, certains sculpteurs ont préféré les milieux de salles, parmi les peintures, pour des

œuvres d'assez grandes dimensions. Guénot pour sa baigneuse d'élégance très dix-huitième siècle qui semble faite pour surmonter quelque fontaine; Pimienta pour une gitane de type original et probablement très authentique; plus de mouvement que de beauté. La massivité n'en exclut pas l'intérêt rhythmique. Quelques beaux bustes parmi lesquels ceux de Georges Duhamel et de Mme Georges Duhamel, d'une exécution vigoureuse, par Apartis. Gimond montre un grand athlète néo-éginétique. Bourdelle, à un moment de son évolution avait déjà travaillé en ce genre et, si l'on peut dire, plus nerveusement. Wlerick montre la maquette de son projet de monument à Albert Ier. Cette maquette a été éliminée au concours, comme d'ailleurs celle de Niclausse. Toutes les deux, vraisemblablement, sont supérieures à celle qui a été choisie. Wlerick a une très belle statue, *Jeunesse,* d'une attrayante pureté de lignes. Le mouvement adopté ne laisse peut-être pas assez d'importance au masque, mais ce n'est que détail, et c'est un bel hymne à la beauté que suscite Wlerick, avec ce jeune corps de bronze. Chauvel expose un joli nu de femme. Il y a peu de figures attachantes autant que la jeune fille d'Albert Marque, dont le portrait d'un gosse ébouriffé est amusant de triomphe sur la matière et de souple calligraphie. Habou expose une jolie naïade.

Orphée est un rêve, mais toujours tressaillant. Il n'est pas de poète qui n'évoque parfois, à sa façon, le grand poète légendaire et dont Virgile et Gluck ont longtemps voilé de deuil l'allure et le geste. Rien de plus beau qu'Orphée ainsi réalisé, mais ne peut-on concevoir la fière silhouette du poète lorsqu'il attirait à lui les frémissements des bêtes sauvages et des forêts, et que les rythmes de sa lyre dictaient aux peuplades farouches la civilisation, la trêve aux meurtres, la paix et la joie. Anna Bass, dans son *Chant Orphique,* figure de moyenne grandeur prête à devenir une grande statue, symbolise cet Orphée jeune et triomphant, tout de même grave de son prochain destin. Le geste du porteur de lyre est le plus juste et le plus vrai. C'est un admirable songe stylisé. Cela s'apparente au plus bel art grec, avec un sentiment tout moderne d'émotion. Un petit nu féminin, évocation de nymphe, suivante plutôt de Diane que d'Aphro-

dite, se dresse dans la ligne la plus pure. La recherche du masque est très heureuse.

Coubine, peintre et sculpteur, est élégant et précis. Notons Benneteau, avec un buste du président Laval, Dideron, René Carrière pour une très belle tête de jeune fille. Puis, pour finir, les animaliers : Hernandez, avec ses fréquentes trouvailles de métier, Hilbert et surtout Lemar, dont l'ours synthétisé dans la puissante lourdeur de sa marche est une très belle chose, tandis que sa série de singes de petit format, en bronze, sont puissants et spirituels.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Alfred Vallette romancier. — Alfred Vallette et le « Scapin ».

Alfred Vallette romancier. — Nombreux sont ceux, surtout depuis qu'il n'est plus, qui savent qu'Alfred Vallette, jadis, publia des romans, un roman, tout au moins. Mais ce fameux roman, bien peu l'ont lu, qui ne le connaissent que par son titre: *Le Vierge.* On se doute de ce que c'est, cela évoque...

Cela n'évoque rien de ce qu'on imagine. *Le Vierge* est un roman chaste, un livre propre, et un beau livre, qui, d'ailleurs, à l'origine, portait un autre titre. Il s'appelait *Monsieur Babylas,* et c'est sous ce titre, qui n'était pas équivoque, qu'il commença de paraître en feuilleton, le 1er mai 1886, dans le *Scapin,* petite revue très littéraire, qui avait pour collaborateurs Paul Morisse, Edouard Dubus, Albert Samain, Jules Renard, et où Stéphane Mallarmé ne dédaigna pas de publier des fragments de son *Hérodiade.*

Monsieur Babylas débute à Fontainebleau, comme *Madame Bovary* à Rouen, dans une salle d'études. La scène initiale est à peu près identique. Quand, sur l'injonction du pion de l'institution Bouvillain, le « nouveau » eut épelé son nom: Victor-Babylas Bocquet, toute la classe partit d'un éclat de rire. On ne l'appela plus que Babylas. Il fut le martyr, le martyr ridicule, eût dit Cladel, le souffre-douleur de ses condisciples, puis de ses concitoyens. Fils d'un menuisier tuberculeux, tuberculeux lui-même, il était venu au monde mal-éclos, bien plus mal-éclos que le lamentable « héros »

d'une nouvelle peu connue d'Henry Céard, chétif, malingre, souffreteux, tout ridé et ratatiné, presque un avorton. Ni plus bête, ni plus intelligent que ses camarades, d'une intelligence moyenne, il était capable de s'acquitter, tout comme un autre, de menues besognes, et de faire, par exemple, un clerc passable aux Hypothèques. Mais, le jeune Bocquet est affligé, pour son malheur, d'un vice rédhibitoire. Il est d'une timidité congénitale, incurable. C'est qu'il se sait, qu'il se sent, qu'il se voit laid, gauche, maladroit, et cette connaissance de soi lui coupe ses moyens, le dévirilise, le paralyse, le rend impropre aux actes les plus ordinaires de la vie sociale, fait de lui, à qui cependant son père laissa quelques rentes, un paria. Sous cette enveloppe difforme bat un cœur vierge, un cœur tendre et sensible, qui veut aimer, qui ne demande qu'à aimer et qui saigne, sans cesse froissé, sans cesse meurtri, et se contracte sous les quolibets. Il n'est ni ambitieux, ni exigeant, Monsieur Babylas: une femme, un intérieur suffiraient à son bonheur. Ce bonheur médiocre, qui est à la portée de presque tout le monde, lui sera toujours refusé. Un petit succès galant eût peut-être changé le cours de sa destinée. Un copain effronté, qui lui avait emprunté cinq cents francs, lui souffla une petite bonne, sa voisine de chambre.

> Et le fait d'avoir manqué cette occasion s'enfla soudain à ses yeux et, en un laps de lucidité et de vision exacte, le mena par de consternantes réflexions au sentiment de son infériorité, à la preuve de son impuissance à conduire sa vie dans la vie: il eut l'aperception d'une fatalité inéluctable faisant de lui un être à part, incapable de jamais réussir en rien, condamné à une éternité de solitude.

C'est en vain qu'il tentera de sortir de cette solitude, sa timidité l'y rejettera toujours. Ce n'est pas un simple, c'est un faible, sans défiance et sans défense contre les entreprises des méchants. Les hommes abusent de sa candeur, exploitent sa délicatesse, les femmes se détournent de lui, comme d'une proie facile et par trop laide. C'est d'abord Aline, la sœur d'un camarade, qu'un autre camarade plus hardi courtise et finit par épouser, puis Louise, qui est sans dot, que sa tante pousse dans ses bras, mais qui le supplie de la refuser.

Ses tendresses refoulées à chaque échec nouveau, Monsieur Babylas sombre dans la mélancolie et, d'une idylle manquée à une autre idylle manquée, replié sur lui-même, rumine ses douloureux souvenirs. Dans l'espoir de rencontrer ailleurs ce qu'il n'a pas trouvé à Fontainebleau, il se dépayse, s'expatrie à Melun. Il a changé de place, mais non de décor, et sa petite vie terne stagne et moisit dans une petite ville à peu près pareille à celle qu'il a quittée, où ses mêmes illusions sont suivies des mêmes déceptions. La veuve Badin, une blanchisseuse qui aurait grand besoin d'un mari, qui lui rendrait l'existence moins dure, hésite longtemps à l'éconduire, mais renonce à se dévouer, ne pouvant, décidément, se faire à l'idée de s'unir à un être dont chacun se moque et qui dégoûte jusqu'aux laissées pour compte du mariage, les vieilles filles rancies, maigres comme des échalas, jaunes comme des coings, ou grasses d'une mauvaise graisse, blettes et bigles, qui, par l'intermédiaire d'une agence, s'évertuent en vain depuis des années à appareiller leur disgrâce. Par de successifs renoncements, le pauvre diable s'achemine, suivi de son chien Tambour, vers la résignation finale. Dans sa solitude accrue, au milieu du désert de sa vie, le besoin de la femme l'oppresse et l'obsède, de la femme qu'il désire et redoute, et qui restera pour lui un mystère. Il n'aura pas eu d'autre joie ici-bas que la joie fugace que donne l'espoir, et qui, l'espoir trompé, se mue en douleur. Il s'en ira de ce monde où, toujours, malgré ses tentatives désespérées, qui ne furent que des velléités, il avait vécu incompris et bafoué, misérablement seul, en un corbillard lamentablement nu, qu'aucune personne n'accompagne. Par une suprême ironie du sort, le troquet Grégoire, qui avait vu Monsieur Babylas se diriger, poussé par la monomanie de la femme, vers les ruelles où sont les « maisons », dont sa timidité, bien qu'il se fût soûlé pour se donner du courage, n'avait jamais osé franchir le seuil, dit, en manière d'oraison funèbre:

— Eh! bien, le vieux grigou, c'était bien son tour!... Ah ! il a rudement fait la vie, allez, celui-là, avec ses façons de bon apôtre !

Et il raconta que, dans le temps, rue Saint-Michel, tous les soirs...

— Oui, le vieux paillard, tous les jours !... Qu'il pleuve, qu'il

vente, qu'il neige, lui en fallait quand même. Et encore, souvent, il était soûl comme trois Polonais!

Alfred Vallette avait vingt-huit ans lorsqu'il écrivit *Monsieur Babylas,* et déjà il se faisait de la vie une idée très sombre, convaincu que l'homme est mauvais en soi. L'admiration qu'il avait pour Flaubert renforça son pessimisme qui était à la fois instinctif et raisonné. Il suivit strictement la méthode scientifique naturaliste, dont l'*Education sentimentale* (1) représentait à ses yeux le livre le plus parfait où fût appliquée cette théorie qu'il formulait ainsi:

Etant donné un être avec tel caractère, tel degré de sensibilité, tels penchants; en plaçant cet être dans tels milieux, tels conditions d'existence, qu'arrivera-t-il?...

...Les milieux sont nécessaires à la formation du sujet. L'auteur regarde la vie, laisse leur libre arbitre à ses personnages, attend pour ainsi dire qu'ils se déterminent puisque, de situation en situation, il déduit scientifiquement leurs actes en tenant toujours compte de l'influence du milieu sur leur état moral actuel. L'action résulte donc, ici, comme dans la vie même, de volontés d'individus sur lesquels agissent les faits extérieurs de la nature (2).

Cette méthode, Alfred Vallette l'appliqua rigoureusement à *Monsieur Babylas,* « expression synthétique d'une vie » qui se rattache au naturalisme, ou plus exactement à ce que son auteur appelait « l'école du vrai dans le roman français », et dont les maîtres étaient, outre le « grand Flaubert », Goncourt, Zola et Barbey d'Aurevilly (3). Il allait plus loin que ces maîtres. Le roman vraiment vrai restait, disait-il, à faire, la vérité vraie — qu'il savait sale — à étudier. Ce n'est pas toutefois du « vrai photographique et plat », qu'il se souciait, mais « du vrai suggestif, qui fait penser » — « difficulté », qu'il déclarait, en plein symbolisme, « aussi grande au moins que l'invention d'un symbole », et qu'il a heureusement résolue en écrivant le « roman d'études » paru dans le

(1) « *L'Education Sentimentale,* chef-d'œuvre de modération où sont à peine sensibles deux ou trois erreurs de statique, admirable synthèse qui serait la parfaite expression réaliste sans quelques touches romantiques. » Alfred Vallette: *Intuitivisme et réalité. Mercure de France,* avril 1890.

(2) Alfred Vallette: « *La Marquise de Sade* »*: Le Scapin,* 5 décembre 1886.

(3) Alfred Vallette: « *Encore le pessimisme* »*: Le Scapin,* 25 février 1886.

Scapin. Il s'y montre impersonnel, comme il sied, observant et décrivant, et se gardant de manifester ses sentiments et ses sympathies, ou même de conclure. C'est un fait curieux que, ridicule aux yeux des petites gens de Fontainebleau et de Melun, Monsieur Babylas ne l'est pas aux yeux du lecteur, qui est porté à le plaindre plutôt qu'à en rire. Cette pitié qu'il inspire, Alfred Vallette la ressentait pour son triste héros, comme il la ressentait pour tous les petits, pour tous les faibles, pour tous ceux dont la vie est désespérément grise (4). « Madame Bovary, c'est moi », disait Flaubert. « Monseur Babylas, c'est moi », eût pu dire Alfred Vallette, et de fait, il le disait. Babylas, c'était lui.

> L'homme à qui il n'arrive rien, l'homme triste, navré, qui le sera toujours, dont la vie, quoique finie, se continue pourtant, il ne savait pas pourquoi (5).

Comme Babylas, il était foncièrement timide, et on retrouve dans son roman des traits de sa timidité.

> ...Une voix lança tout à coup :
>
> — Et Madame Babylas, qu'est-ce qu'elle va dire de cette orgie-là !
>
> — Qui ça, Madame Babylas ?... La petite sœur à Cardoie?
>
> Il se leva si brusquement qu'on s'écarta. Très rouge, la sueur au front et les tempes battantes, il traversa le café sous les quolibets et les rires, accrocha les chaises, passa devant le garçon qui ricanait, et *sortit gauchement — en s'essuyant les pieds sur le paillasson* (6).

Jules Renard note dans son journal (7), à la date du 12 septembre 1890:

> Vallette raconte qu'étant tout petit, par excès de trouble, il *s'essuyait les pieds en sortant de chez les gens.*

Monsieur Babylas acheva sa carrière en octobre 1887. Alfred Vallette chercha à intéresser à son sort J.-K. Huysmans. L'auteur des *Sœurs Vatard* lui donna rendez-vous. Vallette alla un soir 11, rue de Sèvres. Huysmans commença par

(4) Jules Renard: *Journal* [12 sept. 90], édition de la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1935, p. 53.
(5) Jules Renard: *Journal* [12 sept. 90], p. 53.
(6) Alfred Vallette: *Le Vierge*, p. 63.
(7) Jules Renard: *Journal*, p. 53.

médire en termes crus de Zola. Puis il promit de lire *Monsieur Babylas*, et de le recommander à Tresse et Stock. Il tint parole. Mais P.-V. Stock ne voulut rien savoir. Alfred Vallette reprit son manuscrit et le jeta au fond d'un tiroir.

Il était alors attiré par un personnage qui ressemblait quelque peu à Monsieur Babylas, mais qui était bien mieux doué que lui, Alfred Poussin, dont la vie curieuse et le mince bagage littéraire le séduisaient.

Sa poésie est restée simple, rugueuse et naïve, trois caractères combinés qui la font originale et défendent son auteur de ressembler à personne, disait-il. Et être soi, en art, n'est-ce pas *presque tout* (8)?

Il y avait des trouvailles dans les versiculets de ce poète vagabond et original, — les vers dédiés à Sir Richard Wallace, par exemple:

Sir, votre couple est pleine

le versiculet — unique — intitulé *Minuit:*

Me voilà donc encor débarrassé d'un jour.

Et ce quatrain dont, très judicieusement, Alfred Vallette trouvait le dernier vers admirable:

J'ai vécu longtemps au hasard
Sans un sou, bayant à la nue.
Ne pouvant entrer nulle part,
J'étais prisonnier dans la rue.

Sur ces entrefaites, le *Scapin* avait cessé de paraître. La seconde *Pléiade* rassembla ses collaborateurs, qui, un an plus tard, fondaient, avec Alfred Vallette, le *Mercure de France.*

Alfred Vallette ne pensait plus à *Monsieur Babylas,* quand, un jour, Huysmans le lui redemanda. « C'est notre Descaves, lui dit-il, qui le proposera à Stock. » Lucien Descaves venait de publier chez cet éditeur *Sous-Off,* il était devenu le grand homme de la maison. Cette fois, P.-V. Stock accepta de publier l'œuvre, sur l'avis favorable émis par ses « lecteurs », deux bonshommes qui portaient, disait Huysmans, « des

(8) Alfred Vallette: *Notice,* pour les *Versiculets* d'Alfred Poussin [datée juin 1887] (Genève 1892).

noms de meubles, quelque chose comme M. Commode et M. Buffet ». Il convoqua Alfred Vallette par un « bleu ». Prêt à publier son roman, il n'y mettait qu'une condition, c'est que l'auteur en changeât le titre, que ses lecteurs trouvaient peu « encourageant ». M. Commode proposait *Coquebins*, et M. Buffet, qui était d'humeur égrillarde, *le Vierge.* Stock fixa la pendule. « Il est cinq heures moins cinq, dit-il, si vous acceptez, choisissez l'un ou l'autre titre, et j'envoie votre manuscrit à l'impression. » Trop heureux de se débarrasser de son « ours », Alfred Vallette n'hésita pas, et Monsieur Babylas, sous un sobriquet nouveau, *le Vierge,* prit le chemin de Mayenne. Dès son entrée dans la vie littéraire, il fut victime d'une méprise. Tresse et Stock l'avaient envoyé à la *Bibliothèque des Chemins de fer,* dont Hachette avait le monopole, en même temps que deux autres volumes: *Femmes et Paysages* de Jean Ajalbert, et la *Musique expliquée aux gens du Monde,* d'A. Meliot. Seul le volume d'Ajalbert trouva grâce devant le satrape Templier. *Le Vierge* fut retourné à l'éditeur qui s'en étonna, de même que l'auteur, « le livre, loin d'être pornographique étant d'une discrétion peu commune quant aux scènes scabreuses » (9). Tresse et Stock demandèrent des explications. Il leur fut répondu que quant au *Vierge,* on le refusait pour le « contenant et le contenu » (*sic*).

Contenant ?... contenu ?.... La librairie Tresse et Stock pensa que le contenu — la bizarre langue! — ce devait être le texte même du livre.

Or, *le Vierge* lui avait été retourné... vierge, non coupé. A une nouvelle demande d'explications, Hachette répondit que le *Vierge* était rejeté *sur son titre.* Ce titre, pourtant, « n'est en soi, disait Vallette, ni une grossièreté, ni même une inconvenance, il n'éveille aucune idée libertine, n'évoque aucune image licencieuse et bien sot ou de mauvaise foi quiconque le dit une turpitude ». Posément, sans se fâcher, il conta sa petite mésaventure, et porta l'article au *Figaro.* Il demanda Magnard. Un garçon lui fit inscrire sur une fiche son nom et l'objet de sa visite, et revint lui dire que M. Magnard le priait de lui remettre son manuscrit. Il s'apprêtait à suivre le

(9) Alfred Vallette: *La Bibliothèque des Chemins de fer : Figaro,* 30 mars 1890.

garçon, mais lui, se retournant: « L'article, pas vous. ». L'article fut accepté. Le soir même, Alfred Vallette en corrigeait les épreuves. Il parut dans le *Figaro* du lendemain, 30 mars 1891, sous le titre: *la Bibliothèque des Chemins de fer*. Il se terminait sur ces mots: « Ah! certes, la censure ministérielle qui fonctionnait il y a à peine 10 ans et que remplace la fantaisiste censure privée d'un libraire était moins nigaude et serait préférable. »

Jules Renard manifestait pour *le Vierge* une « admiration protestante ». « On parle du roman d'aventures, le voilà, le roman d'aventures », disait l'auteur de *Sourires pincés*, mais c'était un pince-sans-rire. Dix-sept lecteurs seulement s'intéressèrent aux « aventures » de M. Babylas. A quelque temps de là, P.-V. Stock rencontrant Alfred Vallette lui demanda: « Mais qu'est-ce qu'il a donc, votre livre, pour plaire tant aux Hollandais? On leur en expédie par ballots. » « C'est qu'il a tout pour les séduire, répondit Alfred Vallette, c'est un livre gris, terre à terre, le sujet en est réaliste, l'action plate et insignifiante. »

Presque en même temps que *le Vierge*, Alfred Vallette publia à la librairie académique Perrin et Cie, en collaboration avec R. Minhar, un autre roman, *A l'écart*, absolument différent du premier par le sujet et le style.

R. Minhar, Raoul Dumon de son vrai nom, était le petit-fils, par les femmes, du général de Négrier. C'était un jeune homme riche, cultivé et original. S'occupant d'études assyriennes, il avait converti son écurie en bibliothèque. Il avait publié dans le *Mercure de France* de mars 1891, une lettre de Balzac à Galisset, avec ces deux lignes de commentaire: « On voit comment l'écrivain savait augmenter ses dettes en achetant sans argent des terrains inconnus. » Au retour d'une excursion en Tunisie, il avait écrit un roman qu'il avait porté à Alfred Vallette. La donnée en était singulière.

Une nuit, au coin de la rue Furstemberg et de la rue de l'Abbaye, pour un motif futile, Lucien Mauchat étrangle un homme. L'acte en lui-même ne trouble pas le meurtrier. Il n'en éprouve nul remords. Il tremble seulement d'être arrêté à tout moment; sa nervosité s'exaspérant, il en vient à avoir peur d'avoir peur. Cela tourne à l'idée fixe. La *chose*, le meurtre qu'il a commis, modifie sa personnalité et boule-

verse son existence. Il n'est plus maître de ses réflexes. Cependant, les jours passent, nul ne l'a surpris, nul ne le soupçonne, la police s'est égarée sur une fausse piste. Mais lui, devenu *autre,* croit qu'il porte sur lui les stigmates du criminel, il lui semble qu'on le dévisage d'une drôle de façon, il perçoit dans les propos les plus banals une allusion à la *chose,* les mots *tuer, mort,* deviennent des mots fatidiques, il sursaute toutes les fois qu'il les entend prononcer. Il finirait par se trahir et se livrer lui-même s'il ne prenait le parti de s'évader. Il s'embarque pour Tunis. Là, il vit seul, farouchement seul, secret, l'oreille aux aguets, ayant peur de son ombre. Un jour, un inconnu l'aborde: « Monsieur, lui dit-il, vous avez l'air de vous ennuyer; je m'ennuie aussi beaucoup, si vous le trouvez bon, nous unirons nos ennuis. » Mauchat accepte par veulerie et par crainte d'éveiller, en refusant, les soupçons de l'inconnu qui est, peut-être, un policier. Il se nomme Malone, c'est un Irlandais. Mauchat se laisse apprivoiser, il surmonte sa défiance, raisonne sa peur et se lie si bien avec l'étranger qu'il lui avoue la *chose.* Malone accueille la confession avec le plus grand flegme. Une confidence en appelant une autre, il révèle à Mauchat que lui aussi, Malone, il a tué, — il a tué des portraits de famille, là-bas, en Irlande, il en a massacré toute une collection, — la scène est fort belle, — et depuis il se sent poursuivi par ceux qu'il exécuta en effigie. Il vit dans une perpétuelle hallucination. Il a fui l'Irlande, il a fui l'Europe, il s'est réfugié à Tunis pour varier « le type ambiant »: cheveux blonds et yeux bleus. C'est un fou. Mauchat et Malone arrêtent tacitement « d'achever leur vie ensemble dans la communauté de leurs tares et de leurs craintes ». Mauchat a peur de Malone. Il est à sa merci et il craint que Malone, repris par ses hallucinations et qui, au cours d'une crise, se met à canarder des portraits, ne le prenne lui-même pour un portrait qui cherche à fuir. Avec toutes sortes de ruses, il parvient à se séparer de Malone, à l'amiable. Sitôt loin l'un de l'autre, sitôt dédoublés, les deux hommes se sentent comme diminués...

Ce récit semblait écrit par Mauchat lui-même. C'était anormal, détraqué, comme le personnage qui en était le héros. Cela n'avait pas de nom — et en effet, ne portait pas de titre, ne tenait pas debout, était plein de « trous ». C'était un

« monstre ». Alfred Vallette se chargea de le mettre d'aplomb, il boucha les trous, raccorda les épisodes, et écrivit les deux derniers chapitres: le chapitre XV, dans lequel Malone, avant de se suicider, prend, par une lettre, congé de Mauchat, et le chapitre XVI, qui ramène Mauchat à Paris: il s'occupe de botanique, se laisse absorber par la nature, finit par oublier la *chose* et redevient normal.

Le roman récrit d'un bout à l'autre, Alfred Vallette regretta presque d'avoir touché à la version originale, il avait défloré le livre, lui avait enlevé ce qui en faisait l'originalité, le ton décousu, et l'air hagard qui le caractérisaient en le singularisant.

Restait à trouver un titre au roman. Alfred Vallette décida avec Minhar de prendre un livre au hasard, — ce fut la Bible de Silvestre de Sacy — et de choisir le premier mot qui surgirait au recto d'une page. Le premier mot qui leur sauta aux yeux fut *à*, qui ne signifiait rien, suivi de *l'écart*, cela donnait *à l'écart*, et convenait admirablement à Mauchat, lequel vivait ainsi.

Si *Monsieur Babylas* avait séduit les Hollandais, *A l'écart* était fait pour plaire aux Anglo-Saxons. Paru à Londres ou traduit en anglais, il eût sûrement obtenu du succès. C'est un roman cérébral, la confession d'un homme qui s'analyse et discute ses actes. Poe et Stevenson — le Stevenson du Dr Jekyll et Mr Hyde — eussent trouvé en Mauchat et Malone des personnages d'élection, des êtres plus intelligents que sensibles, abstraits comme des équations humaines, qui n'existent qu'en fonction de la tare — folie ou crime — qui trouble leur *moi*.

Il ne semble pas qu'il faille chercher une intention symbolique ou philosophique dans ce conte étrange ou extraordinaire. Les auteurs ne se sont embarrassés d'aucun système, ils n'ont suivi aucune méthode. L'atmosphère imaginée, le milieu créé, Alfred Vallette et son collaborateur ont déduit les gestes et les opinions de Mauchat et de Malone, comme l'auteur du *Vierge* avait déduit les faits et gestes de Babylas — mais ici, tout est anormal et devient logique, car, comme le fait remarquer Mauchat:

Combien de fous sont moins baroques que tel dont la sagesse

consiste à refouler son naturel pour ressembler au plus grand nombre, comme si jamais le plus grand nombre avait jamais représenté autre chose que le sens commun, c'est-à-dire la plus fausse des vérités de convention.

La confession de Mauchat, pas plus que celle de Malone, n'a le sens commun, mais elle abonde en paradoxes, qui sont de cruelles vérités. Il n'y a pas que la *chose*, dans ce récit, il y a encore de fort bonnes choses, un style net, clair, concis, qui ne rappelle en rien l' « écriture » de *Monsieur Babylas*, un style à la fois impersonnel et personnel au narrateur, de fines, cursives et *intelligentes* notations de Tunis et de la Tunisie, des mœurs et coutumes des indigènes, des dialogues vifs et laconiques, et enfin des réflexions qui sur d'autres lèvres que celles de ces anormaux eussent risqué de paraître terriblement subversives:

Pour me dérober à l'assaut imminent des pensées lugubres, je m'habillai et j'ouvris la fenêtre, espérant une distraction du mouvement de la rue. Mais Tunis n'avait plus pour moi le charme de l'inexploré, et vainement mes yeux y eussent fouillé pour une jouissance neuve. Ce n'était plus, en son étalement de grand félin aux gestes souples, qu'une ville comme les autres, où j'avais souffert comme dans les autres, aussi cruellement. Et j'étais seul, plus seul que jamais! Les hommes me semblaient comparables à ce chien enchaîné sous mes fenêtres, qui aboyait des heures sans motif et comme uniquement pour me racler les nerfs. Le commun de l'humanité n'est-il pas uniquement composé de chiens criards, âpres à la pâtée, s'élançant pour rien aux mollets des gens et réintégrant la niche l'oreille basse et la queue entre les jambes, sur un signe du maître? Moi, au contraire — mon nom le disait — j'étais un chat, le mauvais chat, le chat de gouttières, aimant à vagabonder, doux au demeurant et ronronnant sous les caresses, n'ayant de griffes que pour qui le tracassait, et, comme tel, j'avais l'horreur du chien. Combien de fois n'ai-je pas rêvé la destruction complète de cette ignoble espèce, abâtardie de tous les vices, laide et sale, agressive et lâche!

. . . .

Prenez toutes les races qui boivent, ces races soi-disant fortes : du carton-pâte! La bourgeoisie pourrie s'en va par morceaux; il en est qui veulent l'arracher comme une croûte, mais c'est la croûte d'un ulcère qui apparaîtra plus dégoûtant encore alors qu'auparavant, car le peuple est encore plus hideux qu'elle. Je vous

le dis; vous ne le voyez pas, mais je l'ai vu. Je ne parle que du peuple des villes, le seul peuple bientôt, tous les paysans étant venus se fondre dans les cités comme des mottes de beurre dans d'immenses poêles.

....

Dieu a créé le Français aimable, poli, spirituel, mais le commis-voyageur a changé tout cela — en le façonnant à son image.

A l'Ecart n'eut guère plus de succès que *le Vierge*. R. Minhar publia, de 1891 à 1896, quelques proses dans *le Mercure de France*. Il donna, sous son vrai nom, Raoul Dumon, dans le *Journal Asiatique* (mars-avril 1897) une savante *notice sur la profession de médecin d'après les textes assyro-babyloniens*. Bien qu'ils demeurassent à cent pas l'un de l'autre, les deux collaborateurs d'*A l'Ecart* ne se rencontraient que rarement. Le hasard les mit un jour en présence dans l'autobus qui allait vers la Bastille. Ils parlèrent de choses et d'autres. « Maintenant, confia Minhar à Alfred Vallette, je m'occupe de botanique. Je passe mes journées au Jardin des Plantes. C'est très passionnant. » Il s'était donné l'occupation de Mauchat. Alfred Vallette, lui, consacrait tout son temps au *Mercure de France*. Il y avait publié, jadis, un petit roman, un tout petit roman, en 5 pages et XVII paragraphes tenant lieu de chapitres qui illustrent le dilemme-axiome posé par une préface de 2 lignes: *Pourquoi la volonté, un jour, créa-t-elle la Grenouille du jeu de tonneau?* » et résolu par une post-face non moins brève: *La volonté, un jour, créa la Grenouille du jeu de tonneau pour se distraire*. On se distrayait comme on pouvait. Alfred Vallette avait sacrifié à sa revue sa vocation littéraire. Il avait renoncé à écrire les livres qu'il portait en lui, naguère: le roman de la fille de l'officier supérieur, le roman de l'homme qui a épousé une femme froide (10, le roman de l'homme qui passe sa journée à tenter un clou, et celui d'un être *chu de la Lune*. Quand on l'interrogeait sur les deux ouvrages qu'il avait publiés, il racontait volontiers l'histoire de ces « vieilles lunes », et il avouait qu'il ne relisait jamais ce qu'il avait écrit. « Ça me fait mal », disait-il.

AURIANT.

(10) Jules Renard: *Journal*, p. 53.

§

Alfred Vallette et le « Scapin ». — Reçu un jour par l'actif directeur du *Mercure* dans cette pièce accueillante où il semblait n'avoir rien à faire que causer avec ses visiteurs, je lui rappelai au cours de la conversation le titre de son roman de jeunesse: *Monsieur Babylas.* « Ah oui! fit-il avec son sourire d'homme naturellement courtois, c'est loin, *Monsieur Babylas*; c'était au temps du *Scapin.* »

En 1886, Alfred Vallette était secrétaire de rédaction de cette petite revue in-18, couleur azur, « née du théâtre », disait son directeur Léo d'Orfer. Il y avait eu déjà une première série; la seconde faisait ainsi peau neuve à la date du 1er septembre et à l'adresse de la rue des Beaux-Arts, n° 15.

> *Le Scapin* paraît tous les dimanches en une livraison de 24 pages, imprimées sur papier fort et glacé. Il formera tous les ans *quatre beaux volumes* de 400 à 500 pages. Les abonnés recevront de temps en temps des primes artistiques qui ne seront pas mises en vente.

Telle était la mention portée au dos de la couverture.

Par le fait, les livraisons comprenaient 36 pages, mais étaient bi-mensuelles, voire mensuelles. Quant aux collaborateurs, des noms aujourd'hui inconnus voisinaient sur le sommaire avec ceux d'Edouard Dubus, René Ghil, Louis Le Cardonnel, Jean Lorrain, Victor Margueritte, Stuart Merril, Paul Morisse, Rachilde, Jules Renard, Laurent Tailhade. Pour chefs de chœur, Verlaine, « prodigieux ouvrier qui a vidé son âme de pensées ou d'images, et ouvre des assonances d'une légèreté et d'une dolence fluides », Villiers de l'Isle-Adam, « le roi des verbes sonores, qui ouvragea des poèmes d'une mélodie extraordinairement pure », Stéphane Mallarmé enfin, dont « le vers passe fleuri comme un berger enrubanné, lascif comme un faune nu, pyramidal comme le tombeau d'Edgar Poe, blanc de l'albe candeur des cygnes ».

Ces appréciations, dans l'article de tête du numéro liminaire, *La Décadence,* étaient signées d'un pseudonyme, *Vir,* qui masquait peut-être la jeune personnalité — vingt-huit ans — du secrétaire de rédaction.

Le 16 octobre, après que Moréas eut publié dans *le Figaro*

un manifeste de l'école symboliste qui déplut au *Scapin*, Vallette fit paraître sous son nom un article, *Les Symbolistes*, où les nuances de la pensée ne laissent pas de s'accompagner quelquefois de contradictions, mais dont certains passages sont curieux à relire maintenant.

Il débute par une affirmation nette:

Malgré le rire bête et les grossièretés de certains chroniqueurs, malgré la myopie un peu voulue de la Presse, elle est, l'école symboliste.

Et il continue par cette autre:

C'est de Baudelaire, du groupe parnassien, puis de MM. Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine — dissidents de ce groupe — qu'est née toute la poésie aujourd'hui adolescente.

Plus loin, après leur avoir adjoint Flaubert, les Goncourt, Zola, Barbey d'Aurevilly, il assure:

Tels sont les maîtres qu'étudient, que *subissent fatalement*, tout en essayant de se révéler originaux, la *totalité* des jeunes écrivains. Et il ne semble point que de ces influences, amalgamées comme on le voudra, la résultante soit « la tendance actuelle de l'esprit créateur en art » vers le Symbolisme. Ce qui a pu faire illusion à M. Moréas sur la direction réelle des esprits, c'est, parmi les jeunes, le goût des choses et des études subtiles, un penchant pour les psychologies raffinées, anormales, *en dehors*, l'effort de tout dire en une phrase harmonique, vivante, évocatrice, la recherche constante de l'effet naturel, du relief dans l'expression, le choix de vocables neufs ou presque, l'emploi — toujours — du mot qui peint, du mot rare, du mot suggestif. Et cela s'explique, à une époque que dominent de si haut Baudelaire, Flaubert et les Goncourt, par la haine universelle du banal, du convenu, du poncif, le mépris du mot juste, de l'effet théâtral, de la phrase incolore et flasque, aussi bien que de la période gongorique et pansue. Ce n'est point là une *tendance*, mais une *caractéristique*. Cela veut dire que la littérature montante fuit le plat et le faux, vise à l'original dans le vrai, à l'impressionnisme, au sensationnisme, — et c'est tout.

Moréas avait écrit, lui, que le Symbolisme était « la tendance actuelle de l'esprit créateur en art ».

Vallette redouble de sévérité à l'endroit de l'auteur des *Cantilènes:*

Une minorité, à moins de foi obscurante, de naïveté ou d'outrecuidance, ne saurait proclamer que son esthétique est la tendance *actuelle*... Et les Symbolistes, à l'heure *actuelle*, ne représentent qu'une toute faible minorité. Ils sont quatre ou cinq d'un incontestable talent, puis deux ou trois dont on ne peut rien dire encore. Viennent après une douzaine de galopins de lettres, qui d'ores et déjà sont englués et barbotent, ridicules, dans un gâchis d'où ils ne sortiront point. Sans doute il y a là de quoi marquer *une* tendance, mais non pas *la* tendance actuelle de l'esprit créateur en art.

Il ajoute ceci, qui semble prophétiser le succès du *Mercure de France*, dont il devait être l'animateur durable:

Je sais bien qu'un petit groupe, prêchant une vérité éclatante, ou réagissant contre les fastidiosités d'un art épuisé, triompherait, attirerait à lui la masse des écrivains de l'avenir. Même un seul homme de génie suffirait à cela.

Mais à peine a-t-il vaticiné de la sorte qu'il se reprend et doute:

Mais ce dieu existât-il chez les Symbolistes, jamais il n'amènerait à sa religion les littérateurs *français*, parce que rien n'est plus antipathique à l'esprit français que le symbole. M. Moréas, en sa qualité d'étranger et avec la foi enthousiaste qu'il a en son art, a pu s'y méprendre, mais l'esprit de notre nation est positif et ami de l'évidence. Il est bien plus près de Voltaire que de M. Stéphane Mallarmé!

....

La délectation des œuvres symboliques demande un tempérament d'artiste, et jamais le public même lettré, même supérieur, le public pour qui notre divin Baudelaire, compris à demi pourtant, est encore une sorte de monstre hystérique, ne sentira en artiste. Il passera éternellement indifférent à côté de ce qu'il lui est à toujours interdit de comprendre.

Et si la Presse ignore jusqu'à l'ABC de cette littérature, si la nouvelle école, — perspective qui lui est douce, — est condamnée à n'avoir demain comme aujourd'hui, pas plus de *trois cents* lecteurs, le Symbolisme n'est donc point « *la* manifestation d'art attendue, nécessaire, inévitable ».

Là encore, Moréas avait risqué une affirmation catégorique. Vallette lui répond par cette autre assez surprenante sous sa plume:

On peut dès maintenant affirmer que la littérature de notre fin de siècle ne sera point symboliste.

Tout au plus est-il prêt à concéder que, dans la poésie, « et là seulement », le Symbolisme « peut espérer quelques années d'existence à l'état d'école. Mais encore, dans le grand courant de la poésie française, il ne peut être et ne sera jamais que la source du *thalweg*, le ruisselet sous-marin qu'il est actuellement ».

Assurément le jeune homme qui achevait ainsi son article ne prévoyait-il pas qu'il serait amené, peu d'années ensuite, à devenir l'éditeur attitré des Symbolistes et à leur donner un magnifique droit de cité dans la République des Lettres.

Alfred Vallette avait déjà entamé alors dans *Le Scapin* la publication de son roman. *Monsieur Babylas* est l'histoire d'un enfant disgracié physiquement et moralement, *Poil-de-Carotte* avant la lettre, souffre-douleur des autres garçons à l'école, et qui ne trouve un peu de paix qu'en compagnie des petites filles, plus douces. « De la vie, du tous les jours, simplement », telle était l'épigraphe de l'œuvre, dédiée à Camille de Sainte-Croix, et conforme à l'esthétique personnelle hautement proclamée dans l'article sur *Les Symbolistes:*

Pourquoi l'heure ne serait-elle pas venue du vrai? Et je ne dis pas le vrai photographique et plat, mais le vrai suggestif qui fait penser.

Babylas, fils d'un chétif menuisier, est « un bambin de sept ou huit ans, aux épaules tombantes, au cheveu rare, à la face ronde, bouffie, d'une pâleur mate et blafarde, qui s'avançait gauchement, l'air timide et inquiet, glissant furtivement des regards craintifs autour de lui ». Il va perdre sa mère, et son chagrin sera grand en voyant les robes de celle-ci portées après sa mort par une servante-maîtresse.

§

Le Scapin eut le sort de *Lutèce,* et des autres petites revues, en tout temps. Sa vie fut éphémère, mais Alfred Vallette y avait essayé ses forces et groupé une bonne partie des collaborateurs de la grande revue qu'il allait fonder trois ans plus tard.

Ce fut sans doute aussi au *Scapin* qu'il rencontra celle qui devait être, au *Mercure,* la maîtresse de maison. Le recueil couleur azur ne publia pas seulement un conte de Rachilde, *La Fille de neige,* mais un *Sélam* où Laurent Tailhade et Victor Margueritte alternaient en son honneur des strophes mallarméennes:

Sous l'éther bleu fleurissent des pervenches,
Turquoises et lapis oriental,
Où du Printemps s'exaltent les revanches
Près des ruisseaux au bleuâtre cristal.

Il est encor des étoffes de Perse
Où dans les bleus et les roses mourants
Dorment des ciels de vague couleur perse
Eclaboussés de soleils fulgurants.

Dans les étangs où rubannent les herbes,
Chante le chœur féerique des Willis.
Les nymphéas mêlent, parmi leurs gerbes,
Des corps de femme à la candeur des lys.

Mais dans vos yeux éclosent pêle-mêle
Les cieux lointains et les fleurs d'ici-bas,
Et, nostalgique, en cette mer jumelle,
Toute la mer déroule ses combats.

Alfred Vallette allait, lui, épouser quelques années plus tard l'enchanteresse ainsi célébrée, et qu'il est peut-être permis de nommer l'Egérie du Symbolisme.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LETTRES ESPAGNOLES

Lope de Vega: *Prosa Varia,* prologue, édition et notes critiques et bibliographiques de Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — Id. : *Novelas,* tomes I et II (Id.). — Les fêtes du Tricentenaire de Lope de Vega. *A. B. C.* et *Blanco y Negro.* — Benavente renonce-t-il au théâtre? — E. Blanco : *La Gesta del Evalu* (Ed. Monteso, Barcelona). — *Le Patronato del Turismo Español* ignore les Lettres. — M. Louis Bertrand à Madrid. — Mémento.

Le tri-centenaire de **Lope de Vega** n'a pas fini d'occuper les Espagnols. Le sentiment, quelque peu nouveau, se traduit, dans le grand public, de la valeur et de l'importance morale de cet événement national. Mais d'abord, parlons de l'édition élégante, bon marché (deux pesetas cinquante le volume),

de la Libreria Bergua dont chaque livre est orné d'une représentation d'un tableau classique espagnol ou italien en relation de sujet avec celui traité par le génie appelé non sans raison *El Fenix.* Le texte a été sévèrement établi par Don Luis Guarner dont les traductions parfaites de Verlaine en espagnol ont depuis longtemps fait autorité. La connaissance des littératures étrangères et notamment de la poésie française permet à M. Guarner de situer Lope en dehors du conventionalisme admiratif trop souvent mal motivé, ce dont l'auteur sort grandi. L'œuvre colossale de Lope doit être divisée pour permettre une étude rationnelle. Il est plaisant de commencer de parler d'un poète et dramaturge par sa prose qu'il tenait pour un genre subalterne et qu'il subdivisait en historique et didactique. Sa prose dans ce qu'elle eut de plus prose, c'est-à-dire là où le sujet par son intérêt humain ne l'emportait pas sur le style, est pour le moins à étudier. M. Luis Guarner y dénote avec raison « une épuration constante du style », et l'on peut croire avec lui que, si les soins de Lope à s'assurer l'immortalité par l'art dramatique ou la poésie n'avaient point été si nécessaires à sa gloire, il fût devenu un grand prosateur. On s'en aperçoit dans son *Triunfo de la Fé,* qui traite de l'héroïsme des missionnaires jésuites espagnols en Extrême-Orient et où le sens du martyre, si propre à tout Espagnol bien né, nous vaut des pages d'un réalisme idéalisé aussi expressif que celui d'Homère, avec cette différence que les guerriers homériques ne luttaient que pour les beaux yeux d'Hélène, alors que les hommes de la trempe d'Ignacio, de Francisco Javier et de Felipe Néri, combattaient pour le ciel. Prosateur, Lope le fut non seulement par éclectisme, mais aussi par nécessité. Dans ce même volume, une lettre de lui au Comte de Lemos le montre assez besogneux. Il flatte un de ses protecteurs en lui décrivant « les quinze ans d'une fillette, vertueux et non sans grâce », parmi d'autres enfants, et alors qu'on le mettait en compétition avec Mezcua et Guillen de Castro au théâtre. Cependant, Lope demeurait sincère, même quand il écrivit sur la demande du frère de Mendoza, un poème sur la vie et les miracles de San Isodoro, patron des laboureurs espagnols et madrilène comme lui. La notice du commentateur reconstitue savamment les faits. On aurait, par contre, aimé

tenir du critique plus de détails sur l'essence ascétique du style de Lope, auteur de soliloques. Un Lope de crèche, moins populiste en dépit de ce que voulait l'auteur et de ce que croit M. Fitzmaurice-Kelly, nous rappelle nos pastorales provençales et un peu les romans pastoraux. Ce volume se termine par des préfaces que Lope écrivit en vers ou en prose pour des livres d'amis et par des censures portées par lui, comme fonctionnaire, sur un livre soumis à son examen.

Le premier volume des romans de Lope contient *l'Arcadia* et *Las Fortunas de Diana.* Son Arcadie souffre de la dégénérescence où était tombé ce genre de roman du temps où Cervantès écrivait sa *Galatea.* Cependant Lope, sans doute parce qu'homme de théâtre, avouait lui-même par ailleurs que ses bergers doivent déjeuner et dîner chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ce roman offre l'intérêt d'être le premier essai, dans ce genre, du dramaturge. M. Guarner rappelle qu'écrit à Alba de Tormes — que devait illustrer dans un autre genre sainte Thérèse — Lope y mêla, selon la coutume de l'époque sous les déguisements de bergers, des aventures vécues par les amis du duc d'Albe, au service duquel il était. Un modernisme, — nous devrions risquer le néologisme de contemporanéisme, — en tout cas cette tendance visible chez certains de nos pareils en 1935, à la superstition et l'intervention de l'astrologie dans le roman lui donnent, de nos jours, un intérêt assez réel. Malgré ce et à cause de son manque de valeur d'universelle humanité, le grand public, comme le fait remarquer le critique, le tient à l'écart. Pour ce dernier, c'est un des meilleurs romans du genre, par sa prose subtile, flexible et musicale. Les Fortunes de Diane représentent le début de Lope dans la nouvelle. Il s'y décida pour complaire à la muse qu'il chanta dans son églogue à *Marilis* et qu'il nomma, ici, Marcia Leonarda.

Des cimes idéalistes du roman pastoral, écrit justement le glosateur, en passant par les aventures chimériques du roman d'imagination, Lope arrive par cette narration brève au roman réaliste baroque, si caractéristique du XVII[e] siècle; déjà un peu désillusionné, moins rêveur et plus pratique, mais en gardant encore cette dualité de l'idéalisme et du réalisme qui sont les traits essentiels du baroque littéraire espagnol.

Le style en est très cursif, et la trame du sujet rapellerait par son exposition logique et claire des romans beaucoup plus modernes. Trois nouvelles de Lope suivirent ces Fortunes de Diane qui contiennent de délicieuses descriptions

Le tome II des romans débute par *El Peregrino en su Patria,* qui pécherait plutôt par « virtuosité littéraire » que par laisser-aller. Ce roman appartient au genre d'aventures. A dire le vrai, Lope y paraît trop savant, y mêlant l'Antiquité à la Bible et au Catholicisme.

C'est un roman qui contribue à dessiner le roman-type de la seconde Renaissance espagnole sur les restes du lointain roman hellénistique cher à la première Renaissance. *Le Pèlerin* appartient d'une façon caractéristique à cette seconde Renaissance par son concept du destin et sa tendance à admettre la prédestination, comme on le trouve chez Cervantès et ses contemporains.

Il est curieux de compter dans *le Pèlerin* plus d'épisodes que de cas de conscience, un enchevêtrement d'aventures qui permettraient, de nos jours, un film, et une romanesque affabulation, en relation ainsi que les types avec les paysages. La Méditerranée africaine et orientale espagnole, décors du roman, a influé sur l'œuvre, et la charge parfois trop en couleurs. Les trois nouvelles: *La Desdicha por la Honra, La Prudente Venganza* et *Guzman el Bravo* abondent en lettres écrites par les personnages, ce qui ajoute plus de narration encore à la forme narrative qu'elles prennent. Une fois de plus, l'on est frappé par la similitude entre Lope et Shakespeare: cette juxtaposition et ce bon ménage de la moquerie et de la gravité, du comique et du tragique. Moraliste, Lope critique dans *La Prudente Vengeance* les exagérations du point d'honneur. La composition des nouvelles manque d'unité et abonde en digressions toujours très poétiques montrant ainsi « plus de formation passionnelle qu'intellectualiste ». La richesse dramatique inépuisable de l'auteur fait que l'on passe sur tous les à-côtés, tant l'action saisit par des complications de détail dont aucune ne laisse indifférent, car chacune a la puisance d'une scène courte de théâtre. D'autres œuvres de Lope vont paraître dans la même collection. Nous en reparlerons.

Sur la scène, le tricentenaire de Lope a été observé en Espagne avec solennité et amour. Margarita Xirgu a interprété *La Dama boba.* Il aurait fallu bien des soirées pour représenter seulement une partie de l'œuvre dramatique gigantesque de celui que Cervantès appela « monstre de nature », à cause même de l'invraisemblable facilité de sa production scénique. Pensons qu'il aborda la comédie, la farce, la tragédie, la tragi-comédie, le drame, le drame lyrique, le lever de rideau, l'auto-sacramentel. Et l'on est d'accord pour reconnaître que l'on ne possède probablement pas la liste complète de ses œuvres dramatiques qui dépassent mille. Madrid a vu cette chose admirable: la place du Comte de Miranda s'est transformée pour un jour en salle et scène de spectacle. Après que le char des comédiens eut défilé dans les rues de la ville, ceux-ci jouèrent *El degollado.* Sur la place de las Comendadoras, on représenta l'auto-sacramentel *La Siega,* qui fut repris dans le cloître de la cathédrale de Léon. A Madrid encore, sur la place San-Francisco, l'on joua *la Locura por la Honra.* Une promenade sentimentale a été organisée à travers les rues et places et sur les lieux où se déroulent quelques actes de la dramaturgie lupienne. L'Association des Ecrivains et Artistes a célébré une messe à la mémoire de Lope dans l'Eglise des Trinitaires, où il dit la messe et où sa fille était entrée comme religieuse. Le journal **A. B. C.** et **Blanco y Negro** de Madrid ont publié un numéro spécial consacré à Lope et parlé longuement de sa chère maison et de son jardin planté par ses soins. Des écrivains comme Francisco Rodriguez Marin, Montot, Amerua, Blanca de los Rios, Maetzu, y ont collaboré.

Cette évocation du plus puissant dramaturge espagnol décourage-t-elle le dramaturge contemporain qui, toutes proportions gardées étant donné l'époque, ressemble par ses cent et quelques pièces à son prédécesseur. On le croirait à lire les déclarations pessimistes de Jacinto Benavente sur l'efficacité de la création d'un Patronato du théâtre espagnol pour ramener au théâtre le public. Benavente a déclaré, voici peu, qu'il rêvait d'écrire un roman et il en a donné cette définition:

Le roman est tout le contraire du théâtre; ce qui, dans celui-ci,

est extérieur devient profondeur dans celui-là. Le théâtre finit par fatiguer. Bientôt peut-être les affaires théâtrales reprendront, mais lorsque le public venu des autres spectacles aura acquis une totale éducation théâtrale.

La littérature classique ne doit pas nous faire oublier l'actualité littéraire. Il faut signaler le livre d'un Alain Gerbault espagnol, M. E. Blanco: **La gesta del Evalu.** Il s'agit du geste d'un professeur de langue espagnole à l'université d'Iowa, aux Etats-Unis. Possédé par la manie moderne des records, pénétré des livres des navigateurs aventureux: Gerbault, Stock, Pidgeon, William Robson, Blaekburn, Drake, etc., il a traversé l'Atlantique heureusement, après avoir fait escale aux Canaries, et sur un petit bateau de 37 pieds. Il est reparti de Barcelone, « fier d'avoir toujours hissé le drapeau espagnol et le guidon du Club Nautique de Barcelone » pour Trinidad, le Venezuela et la Colombie. Il a ensuite gagné le Pacifique, ayant à son bord sa femme et sa fillette. On voit dans son livre la secrète et mystérieuse attirance de l'Océan. L'ignorance du danger fit ensuite place chez lui à une réelle expérience de navigateur et quelque chose survit dans son style précis et clair, des journaux de bord des Elcano ou des Loyasa.

La littérature touristique, qui comprend bien souvent à l'étranger des monographies littéraires et archéologiques, devait, à entendre les promesses solennelles données par le gouvernement espagnol, se développer. Il n'en a rien été. Et un député humaniste, qui a fait beaucoup pour la culture, a pu, aux Cortès, dire que le pourtant très onéreux *Patronato Nacional del Turismo* ne connaissait pas son métier. Il vient d'être réorganisé et M. Félix Sanchez Eznariaga vient d'être nommé sous-secrétaire du P. N. T. Verra-t-on enfin l'Espagne savoir faire sa propagande archéologique ? Les hispanisants de France sont pourtant prêts à l'aider sur ce point. Mais où sont les livres promis par le *Patronato?...*

La cordialité hispano-française est d'ailleurs un fait. L'arrivée à Madrid de M. Louis Bertrand a été l'occasion de réceptions affectueuses, et un banquet réunissant artistes et littérateurs eut lieu à l'Escurial où — fait notoire — on célébra d'un commun accord la civilisation latine en insistant

sur ses trois branches: espagnole, italienne et française. *L'intercambio* entre la littérature hispanique et la littérature française ne peut qu'y gagner. Ce qu'il faut en retenir, c'est ce que tout un groupe d'écrivains espagnols entend par le concept d'Espagne. M. Peman, l'auteur de la pièce sur saint François Xavier, *El Divino Impaciente,* Antonio Goicoechea, Ramiro de Maeztu, Federico Garcia Sanchis, ont fait une adhésion publique à l'œuvre hispanisante de Louis Bertrand, parce qu'il a placé le XVIe siècle espagnol dans sa vraie lumière, parce qu'il a nié la prétendue origine musulmane de la culture hispanique, parce qu'il a contribué à ruiner la « légende noire » des espagnolades. Lorsque M. Louis Bertrand projeta de se rendre au château de la Granja, construit par le premier Bourbon d'Espagne, Philippe V, plusieurs écrivains ont demandé au Président du Conseil qu'en témoignage d'admiration pour Louis Bertrand, les grandes eaux de ce Versailles espagnol fonctionnent lors de sa venue.

MÉMENTO. — Le journal *A. B. C.* publie la traduction de *Jack,* le roman d'Alphonse Daudet, dans la version castillane de H. Giner de los Rios. — On annonce la prochaine parution d'un livre de doctrine de J. M. Peman.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Laporte: *Histoire de l'Okhrana;* Payot.

M. Maurice Laporte, jadis bolchevisant, fut alors reçu à bras ouverts à Pétersbourg et à Moscou; il put visiter les archives de l'Okhrana, la fameuse police secrète des Tsars. S'étant converti depuis à des opinions plus modérées, M. Laporte a eu l'idée d'utiliser les publications des bolcheviks et des Russes blancs pour écrire une **Histoire de l'Okhrana** de 1880 à 1917. C'est une compilation adroitement faite et fort intéressante, mais qui donnera plus satisfaction à la curiosité du public qu'à celle de l'historien de profession. M. Laporte en effet n'indique que rarement ses sources et encadre souvent les faits qu'il raconte de commentaires et d'explications qui ne découlent nullement de ce qu'il a trouvé dans les documents. M. Laporte, par exemple, n'hésite pas à dire (p. 181) :

N'hésitons pas non plus à écrire que les complots n'étaient pas exclusivement fomentés par les révolutionnaires, l'Okhrana ne répugnant pas toujours à cette basse besogne de provocation dont la conclusion logique était la disparition d'un haut fonctionnaire, d'un général, d'un ministre, pour cette seule raison que leur présence ou leur activité portait ombrage au Département de la Police.

Rien dans les documents publiés ne permet une telle conclusion; la police achetait le concours de révolutionnaires qui consentaient à servir d'indicateurs, mais qui, s'ils révélaient une partie de ce qu'ils savaient et livraient ceux qui leur déplaisaient, ne disaient cependant que ce qui leur plaisait et continuaient leur activité révolutionnaire pour pouvoir continuer à faire des révélations et toucher des subsides. La police ne l'ignorait pas et ne s'opposait pas au châtiment de ceux de ces misérables qui tombaient entre les mains de la justice. Ce fut le cas de Salomon Ryss, qui dénonça la trahison d'Azev aux révolutionnaires, mais qui, ayant été arrêté, fut pendu lui-même, en 1907, quoiqu'il eût promis de servir la police.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Marcel Mouillot: *13.000 milles en cargo de Marseille à Madagascar et aux Iles de La Réunion;* les Presses de France, 9, rue Bleue, Paris. » »

Histoire

Jacques Bainville: *Les Dictateurs;* Denoel et Steele. 15 »

Paul Ballaguy: *Bayard 1476-1524;* Payot. 25 »

L. de Gérin-Ricard: *Henri III le méconnu;* Presses de France. 12 »

François Vermale: *Le père de Casimir Périer, 1743-1801.* (Coll. d'Etudes sur Grenoble pendant la Révolution française, I); Arthaud, Grenoble. » »

Linguistique

La Rochefoucauld: *Réflexions ou Sentences et Maximes morales,* traduites en espéranto par G. Waringhien; Alcan. 10 »

Maurice Leenhardt: *Vocabulaire et grammaire de la langue Houaïlou;* Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

Littérature

Anthologie de la jeunesse intellectuelle, vers et prose; Edit. R. Debresse. 10 »

Chanoine L.-Cl. Delfour: *La piété de Gœthe;* Aubanel père, Avignon. » »

Eugène Fromentin : *Voyage en Egypte, 1869,* journal publié d'après le carnet manuscrit avec introduction et notes par Jean-Marie Carré; Edit. Montaigne. 12 »

Emma Lambotte: *Astrid, reine des Belges;* Edit. Albert, 15, rue Taitbout, Paris. 10 »

P. Mandonnet O. P.: *Dante le théologien.* Introduction à l'intelligence de la vie, des œuvres et de l'art de Dante Alighieri; Desclée de Brouwer. 15 »

Jules Romains: *Zola et son exemple,* discours de Médan; Flammarion. 3 »

Fortunat Strowski : *Etudiants et étudiantes.* Avec 180 illust. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5 50

Charles Weiss: *Laure et Pétrarque,* essai de psychologie amoureuse; Dorbon aîné. 18 »

Livres d'Etrennes

Béatrice Appia: *Conte de la Marguerite;* Flammarion. 4 »

Alice M. Cruppi: *L'héroïque équipée de Pattes-Blanches.* Illust. de Pierre Lissac; Colin. 9 »

Alphonse Daudet : *Les aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon,* édition pour la jeunesse avec des illustrations; Flammarion. 20 »

Charles Dickens: *Mr. Pickwick,* adaptation de Marguerite Reginier, illustrations de Pierre Noury; Flammarion. 15 »

Kenneth Grahame: *Le vent dans les saules.* Texte français de Laure Delattre. Illust. de E.-H. Shepard; Colin. 9 »

H. Guertik: *Images à colorier. Des légumes* (Coll. *du Père Castor*); Flammarion. 4 »

Lalouve: *Fables de La Fontaine en Images lumineuses;* Flammarion. 6 »

Lida: *Cocorico,* images (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 8 50

Lida: *Plouf, canard sauvage.* Images de Rojan; Flammarion. 6 »

Lida: *Le royaume des abeilles.* Dessins de Ruda; Flammarion. 4 »

Abel Moreau; *L'Ile du Paradis,* avec 40 illust. de Rodicq; Flammarion. 10 »

Nathalie Parain: *Faites votre marché,* images; Flammarion. 10 »

Jean Petithuguenin: *Tim et Fred avec les sauvages,* avec 32 pages en couleurs; Flammarion. 5 »

H. de Renaucourt: *Théâtre d'ombres du Père Castor,* 45 figurants, chœurs et orchestres, décors et costumes; Flammarion. 13 »

C. Santelli : *L'escadron volant;* Bourrelier. 10 »

Le Tapis volant, le tuyau d'ivoire et la pomme magique, conte des Mille et Une Nuits, raconté par Marguerite Reynier, enluminé par Ivan Bilaine; Flammarion. 10 »

T. Trilby: *Lulu, le petit roi des forains.* Illust. de Jodelet; Flammarion.

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Charles Delvert: *Carnets d'un fantassin;* Albin Michel. 15 »

Georges Lavalée: *De la dernière à la prochaine;* Denoël et Steele. 15 »

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux Origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français, 1871-1914,* 2e Série: *1901-1911.* Tome VI: *2 janvier-6 juin 1905;* Costes. » »

Philosophie

L.-R. Carré: *Réflexions sur l'Anti-Pascal de Voltaire*; Alcan. 20 »

Walter de Vriendt: *La raison psychologique de l'œuvre d'art;* Lib. Neptune, Anvers. » »

Poésie

Louise Blanc Tavernier : *Ombres et lumières*. Préface de Marcel Clavié; La Caravelle. 5 »

Victor Colin: *Plus tard;* Soubiron, Alger. 12 »

Albert Flory: *Les jeux de la terre et du ciel;* Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 15 »

Luce Laurand: *Le jardin vert*. Edit. Corymbe. 6 50

E. Roland-Michel: *Les meskines;* Laboureur, Issoudun. 10 »

Martin Saint-René: *Le cantique de l'illusion;* Jouve. 6 »

Martin Saint-René: *Le sang des Dieux;* Bibliothèque des Etudes poétiques. » »

Gabriel Trotobas: *Les sonnets précieux;* Figuière. 5 »

Pierre Vallette: *Terre bénie*, avec des h.-t. de Ed. Elzingre; Julien, Genève. » »

Questions coloniales

Général Duboc: *Mauritanie*. Préface du général H. Claudel; Fournier, 264, boulevard Saint-Germain, Paris. » »

Questions militaires et maritimes

Commandant Jean Regnault : *La Campagne de 1815, Mobilisation et Concentration*. Préface du général Paul Azan; Fournier, 264, boulevard Saint-Germain, Paris. 20 »

Henri Welschinger: *Le Maréchal Ney, 1815*. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Questions religieuses

Louis Pelet: *Le sentiment religieux et la religion;* Edit. Montaigne. 15 »

Roman

Colette Andris: *L'ange roux;* Querelle. 12 »

Binet-Valmer: *Bathilde et l'assassin:* Flammarion. 12 »

Jacques Bonjean: *Les mains pleines;* Gallimard. 15 »

K. R. G. Browne: *La dame du Sud*, traduit de l'anglais par Thaddée; Jeheber, Genève. » »

Pearl Buck: *La première femme de Yuan*, traduction de Germaine Delamain; Stock. 15 »

Mag By: *Le prix du silence;* Edit. R. Debresse. 8 50

Francis Carco: *Brumes*. Albin Michel. » »

John Carling: *Cité maudite*, roman historique, adapté de l'anglais par M. Bordreuil; Jeheber, Genève. » »

Gaston Chérau: *Le mulet de Phidias;* Albin Michel. 15 »

Jean Damase: *Les nouveaux barbares;* Fasquelle. 12 »

Roger-Francis Didelot: *Au Soleil de la Brousse;* Edit. de France. 12 »

Jean d'Esme: *Fièvres*, roman de la forêt équatoriale; Flammarion. 12 »

André Fraigneau: *L'irrésistible;* Gallimard. 15 »

Jeanne Galzy: *Le village rêve;* Gallimard. 12 »

Francis Grammont : *Francisca l'Aragonaise;* Figuière. » »

Pierre Heuzé: *La sirène de Capri*. Dangles, 38, rue de Monceau, Paris. 12 »

Selma Lagerlöf: *Charlotte Löwens Köld*, traduit du suédois par T. Hamar; Edit. Je Sers.

Roland Lebel: *L'or du Sous;* Figuière. 10 »

Florian Le Roy: *Guénolé;* Tallandier. 12 »

Jacques Loria: *La visite des Martiens;* Figuière. 12 »

Jean Martet: *La partie de boules;* Albin Michel. » »

Pierre Morizot: *Un jardin sous la pluie;* Denoel et Steele. 18 »

E. Philips Oppeinheim: *Un homme d'honneur*, traduit par G. et P. Caillé; Hachette. 12 »

Isabelle Rivière: *Le bouquet de roses rouges;* Corréa. » »

Jules Romains: *Les Hommes de bonne volonté. IX: Montée des périls*, X: *Les pouvoirs;* Flammarion, 2 vol. chacun. » »

Maxence Van der Meersch: *Invasion 14;* Albin Michel. 20 »

Edgar Wallace: *Le talisman mys-*

térieux; Hachette. 12 »
Hugh Walpole: *La cathédrale,* traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Charlotte et Marie-Louise Pressoir; Perrin. 12 »
Pierre-René Wolff: *Martin Roumagnac;* Albin Michel. 15 »

Sciences

Gustave Bessière: *L'arithmétique à l'usage des hommes d'Etat en cinq leçons;* Dunod.
Divers: *L'Evolution des sciences physiques et mathématiques;* Flammarion. 12 »
Docteur H. Glaser: *Le mystère de la vie,* traduit et adapté par H. Bloch; Hachette. 12 »
Marc Jouguet: *Le champ électromagnétique.* Avec 20 figures; Colin. 10 50
Docteur Georges Montandon: *L'ethnie française.* Avec 5 figures, 33 cartes dans le texte et 48 planches h. t.; Payot. 30 »

Sociologie

Roger Bastide: *Eléments de sociologie religieuse;* Colin. 10,50

Théâtre

Guy Dorrez: *Le mariage de Monsieur Lebureau,* comédie en un acte; Au Papillon, Vincennes. 2 »

Varia

Robert Delamain: *Histoire du cognac.* Préface de Gaston Chérau; Stock. 15 »
Ministère royal des Affaires Etrangères et le Département des statistiques du Danemark: *Le Danemark 1935;* Imp. Bianco Luno, Copenhague. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix Léon Dierx et Prix Moréas. — Les obsèques de M. Alfred Vallette. — Alfred Vallette collaborateur du *Mercure de France.* — Le portrait d'Alfred Vallette par Jules Renard. — Alfred Vallette et les jeunes revues. — Rachilde romancière jugée par Alfred Vallette. — Un portrait d'Albert Samain par Alfred Vallette. — Alfred Vallette automobiliste. — Une manifestation du souvenir. — L'épitaphe d'Alfred Vallette par luimême. — Publications du « Mercure de France ».

Prix Léon Dierx et prix Moréas. — Le prix Léon Dierx (décerné cette année pour la première et la dernière fois par le jury du prix Moréas, complété exceptionnellement par le comité du monument Léon Dierx) a été attribué à M. Henry Dérieux, pour son volume *Face à face,* par 13 voix contre 2 à M. Louis Lefebvre. Le montant de ce prix était de 4.000 francs constitués par le reliquat de la somme consacrée au monument. Nos lecteurs savent que le recueil de M. Dérieux a été édité récemment au Mercure de France.

Le prix Moréas (5.000 francs) a été attribué à M. Fernand Dauphin pour son recueil *Aux confins du songe,* par 6 voix contre 2 à M. Pourtal de Ladevèze.

§

Les obsèques de M. Alfred Vallette. — Les obsèques de M. Alfred Vallette (né à Paris le 31 juillet 1858, mort à Paris le

28 septembre 1935) ont été célébrées le 1er octobre, vingt ans jour pour jour après les obsèques de Remy de Gourmont.

Les assistants se sont réunis au domicile mortuaire, à l'hôtel du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, où de nombreuses couronnes avaient été adressées, notamment par les rédacteurs de la revue, la Chambre Syndicale des Libraires de France, les Messageries Hachette, l'Assistance aux blessés nerveux de la guerre (« en souvenir de Louis Dumur »), etc.

En l'absence de Mme Alfred Vallette (Rachilde), souffrante, le deuil était représenté par M. et Mme Robert Fort, fille et gendre du défunt, et Mme Albane Masson, sa cousine, auxquels s'étaient joints MM. A.-Ferdinand Herold et Georges Duhamel, administrateurs du *Mercure;* Jacques Bernard, Paul Léautaud et Louis Mandin, collaborateurs immédiats de M. Vallette;

Charles et Emmanuel Aegerter, Francis Ambrière, Antonio Aniante, G.-H. Archambaut, Alexandre Arnoux, M. et Mme Artault, Aubry, Louis Audard, Mme Aurel, Auriant, G. Baillière, Raphaël Barquisseau, André Barra, Marcel Barrière, Georges Batault, Marcel Batilliat, Mme Battaiellie, Baudinière, Jean-Emile Bayard, représentant le Ministre de l'Education Nationale, Maurice Beaubourg, Nicolas Beauduin, Mme Belot, Mme Ingrid Bernard, Mme Philippe Berthelot, Claude Berton, Lita Besnard, Georges Besson, M. et Mlle Blaizot, Mme Bienstock, Paul Blanchart, J. de Boccard, Léon Bocquet, Karl Boès, Marguerite Boès, Georges Bohn, Gabriel Boissy, Léon Boivin, Raymond Bonheur, Dr F. Bonnet-Roy, Michèle Bordenave, Ch. Boudet, J. Bourdel, Maurice Bourdel, Mme Marguerite Bourgoin, Boyer d'Agen, Louis Brun, Gabriel Brunet, M. Buge, R. Burnand, Caboche, V. Garcia Calderon, J.-A. Cassignol, Jean Cassou, Paul Castiaux, Pierre Cathala, ministre de l'Agriculture, Mme Caut, Maurice J. Champel, B. Champigneulle, Edouard Champion, Hélène Chantrier, P. Charneau, Eugène Chatot, André Chaumeix, Paul Chauveau, M. et Mme Robert Chauvelot, F. Chirico, Mlle E. Choureau, Judith Cladel, Marcel Clavié, Kadmi Cohen, Christian Cornélissen, Mme Jean Court, Georges Courville, Francis de Croisset, Guy-Charles Cros, Léon Crozet, Jean Cyrane, W. Drabovitch, Jacques Daurelle, André David, M. et Mme Edgard David, Guy David, Léon Deffoux, Henry Dérieux, G. Derquennes, M. et Mme Derville, Lucien Descaves, L. Desjardins, Henri Deslinières, Fernand Divoire, Marie Dormoy, Jean Dorsenne, René-Louis Doyon, P.-G. Dublin, Pierre Dufay, Mme Blanche Duhamel, Jean Duhamel, Pierre Dupuy, Jacques Dyssord, E. Escoffier, Pierre Escoube, Léon-Paul Fargue, Eugène Fasquelle, Louise Faure-Favier, A. Febvre-Longeray, M. et Mme Filipacchi, Firmin-Didot,

Carlos Fischer, Florian Delhorbe, Flammarion, M. et Mme Yves Florenne, Zéréga-Fombona, M. et Mme André Fontainas, Mlle Andrée Fontainas, Paul Fort, Gustave Fréjaville, Paul Fuschs, Marius Gabion, Maurice Gagneur, Manoël Gahisto, G. de Gaigneron, Louis Gain, Raymond Gallimard, Yves Gandon, Maurice Garçon, André Gayot, Mme Genest, Humblot de Gérus, M. Glatron, A. Goupil, Fernand Gregh, René Groos, M. Grousseaud, Amédée Guillaume, Alexandre Guinle, Georges Guy-Grand, Harlor, Helleu, Louis Henriot, Hélène Henry, Paul Henry, Mme Fontainas-Herold, Mme Marciane Herold, Marguerite Herold, Charles-Henry Hirsch, D. Hirsch, Mme Isambart, Drasta Houël, Henry Hugault, Randolph Hugues, Jean Jacoby, Jeanne Jacquemin-Sédir, Mme Japy de Beaucourt, N. Jeandet, Tristan Klingsor, Ed. Krakowski, Mlle Léo Lack, Léopold Lacour, Pierre Lagarde, Mme Jules Lagoutte, Emile Laloy, M. et Mme Lambert-Verbouse; Ch.-H. Lamm, Languereau, Paul Larochelle, Jeanne Landre, Robert Launay, M. et Mme Guy Lavaud, Marius-Ary Leblond, Maurice Le Blond, Georges Le Cardonnel, M. et Mme Lecomte du Nouy, Y. Gérard Le Dantec, J. Richard Lesclide, Pierre Lièvre, M. et Mme R. Lisbonne, Jean Loize, Marcel Longuet, Lugné-Poe, Emile Magne, Maignol, R. Mainguet, Jean Malye, Pierre Marcel, A. Marchand, J.-R. Marcuse, Roland de Marès, Maurice Martin du Gard, Henri Martineau, Martin-Mamy, Claude-Roger Marx, Henry Massoul, Henri Massis, Hubert de la Massüe, Maunoury, Albert Maybon, Edouard Maynial, M. et Mme Henri Mazel, M. et Mme André Mazon, Mme J. Roche-Mazon, Marguerite Yerta-Méléra, M. et Mme Mario Meunier, M. et Mme Charles Merki, Messein, Albin Michel, Albert Mockel, Marie Mockel, Pierre Monnet, Henry de Montby, Mony-Sabin, Mme Eugène Morel, Paul Morisse, Alfred Mortier, E. de Nalèche, Raoul de Narsy, Thadée Natanson, Albéric Neton, Ch. Nils-Lamm, Mme Hélène Nussbaum, Paltanéa, G. Payot, Louis Perceau, Mme D. Pergaud, René Péter, Maurice Peyrol, J. Peyronnet, M. et Mme Gaston Picard, Mme Maurice Picard, Edmond Pilon, Camille Pitollet, P. P. Plan, M., Mme et Mlle Polaillon, Poncet, Léon Porteret, S. Posener, Louis Postif, Maurice Pottecher, J.-G. Prodhomme, Jean Poeigh, Ernest Prévost, Georges Propper, René Puaux, François-Paul Raynal, Jean Réande, Ch. Regismanset, Hélène Regismanset, Henri de Régnier, MM. Renaud et Texier, Jeanne Renaut de Broise, Ernest Raynaud, B. Richard, Léon Riotor, André Rivollet, J.-H. Rosny aîné, Mme Borel-Rosny, Frédéric et Marcel Rouff, André Rousseaux, Mlle Jacqueline Rouveyre, Raoux-Bluysen, Jean Royère, M. Sabatier, Frédéric Saisset, André Salmon, Charles de Saint-Cyr, M. de Saint-Etienne, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Samain, Marie

Scheikevitch, René Schœller, Alphonse Séché, Jeanne-Jacques Sedir, M. et Mme Seymour de Ricci, M. et Mme Simeterre, Robert de Souza, Henry Spiess, P.-V. Stock, Henri Strentz, A. Tchobanian, M. et Mme Marc Texier, L. Teyssou, André Thérive, José Théry, Louis Thomas, Franz Toussaint, Helen Trudgian, Joseph Uzanne, Henri Valentino, Pauline Valmy, Vanderpyl, A. Van Gennep, J. Van Melle, M. et Mme Vaudran, Daniel de Venancourt, Mme Madeleine Vernon, Victorion, Luce Vidal, Paul Vulliaud, Gustave Welter, Wolff, Emile Zavie. Etc.

A 10 h. 30, en l'église Saint-Sulpice, le chanoine Marcel Constantin, curé de la paroisse, a procédé à la levée du corps et donné l'absoute.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Bagneux dans un caveau provisoire de la 24e division, en attendant le transfert dans la sépulture de famille.

Devant la tombe, MM. A.-Ferdinand Herold, Georges Duhamel, René Dumesnil et Jacques-Rodolphe Rousseau ont pris la parole. Voici le texte de leurs allocutions :

M. A.-Ferdinand Herold

Vallette, depuis plus de quarante ans j'ai vécu près de vous, j'ai connu vos efforts, j'ai aimé votre caractère. Vous étiez courageux, de ce beau courage qui hait la forfanterie, de ce courage simple, naturel au point de s'ignorer. Comme écrivain, vous aviez débuté avec bonheur, vous pouviez prétendre au plus juste succès. Mais un jour vos amis vous appellent à la direction d'une revue qu'ils fondent : ils savent quelles qualités vous désignent pour une pareille tâche.

Vous ne tromperez pas leur espoir. Vous abandonnerez tout pour l'œuvre à laquelle vous serez voué désormais, pour l'œuvre que vous rendrez la vôtre.

Je vous revois, cher ami, dans le petit appartement de la rue de l'Echaudé. Tous les jours, vous êtes au travail, le premier. Vous ne ménagez pas votre peine. Rien ne vous rebute. Il y a parfois des heures difficiles, mais, quelles que soient les aventures que vous courez, vous restez toujours de bonne humeur, et vous gardez votre confiance en l'avenir.

Et vous avez raison. Autour de vous s'assemblent des hommes jeunes, qu'animent les plus nobles ardeurs, et tous, ils trouvent en vous l'ami le plus sûr, celui qui ne les trahira pas et qui leur donnera l'exemple constant de la sagesse et de la bonté. Vous avez l'esprit de finesse, et vous discernez, parmi les innombrables passants qui vous apportent leurs écrits, ceux qui ont le droit d'être encouragés. Vous êtes un conseiller précieux.

Et votre œuvre s'accomplit. De la modeste revue dont quelques amis vous avaient un jour remis le destin, vous faites la grande revue à laquelle on tient à honneur de collaborer. Et votre heureux caractère ne se modifie pas. Certes, vous ne méconnaissez pas la valeur de votre œuvre, vous êtes satisfait de l'avoir menée à bien : vous avez servi l'art, et vous acceptez la reconnaissance qui vous est due, mais vous l'acceptez sans morgue, sans vanité, sans étalage non plus d'inutile, d'irritante modestie.

Dans tous les hasards de la vie, vous demeuriez, Vallette, un sage entre les sages. Et nous, qui vous avons aimé, qui vous aimons, qui

vous aimerons toujours, nous ne pouvons mieux vous témoigner notre foi, croyons-nous, qu'en la reprenant, cette tâche qui vous était si chère: nous vous verrons parmi nous, nous entendrons votre voix, nous écouterons vos conseils, et nous essaierons, nous aussi, de nous conduire en sages, ô le plus droit, ô le plus fidèle, ô le meilleur des amis!

M. Georges Duhamel

Je ne sais s'il est possible de prendre la parole sur la tombe d'un homme qu'on a, pendant longtemps, considéré comme son second père. Je prendrai quand même la parole, et pour prononcer un mot, un seul mot, le mot : ami. Ce mot, je le prononce pour la dernière fois, pour la première fois aussi. Car, pendant vingt-cinq ans, je n'ai jamais appelé Alfred Vallette autrement que « Monsieur » avec affection et respect.

Adieu donc, mon ami, que votre esprit soit avec nous dans les jours difficiles où le monde se débat!

M. René Dumesnil

Au nom des rédacteurs du *Mercure de France*, je viens apporter à Alfred Vallette notre dernier adieu.

Il y a trente ans bientôt que j'ai, pour la première fois, franchi la porte de cette maison de la rue de Condé, sa maison, et trente années de collaboration n'ont fait que resserrer jour après jour les liens d'amitié noués entre nous.

Mon cher Vallette, votre libéralisme, l'égalité de votre humeur, ont rendu notre tâche, à tous, bien aisée. Le labeur dans votre vieille maison silencieuse, s'accomplissait dans une atmosphère de cordialité qui en faisait, pour chacun de nous, sa propre maison. Vous nous y avez donné l'exemple de votre vie désintéressée. Vous étiez, vous resterez pour nous *le patron*, avec tout ce qu'il y a d'affection vraie et profonde dans ce mot familier. Mon cher patron, adieu!

M. Jacques Rodolphe-Rousseau
Président du Cercle de la Librairie
et du Syndicat des Editeurs

Au nom du Cercle de la Librairie, des Editeurs et des Libraires français, j'apporte à la mémoire de M. Alfred Vallette un suprême hommage.

J'ai personnellement peu connu M. Vallette, et pourtant, quelque brèves qu'aient été nos relations, j'ai ressenti les heureux effets de sa bienveillance.

Mais je sais ce que lui doivent mes prédécesseurs qu'il éclaira de ses lumières et aida de son précieux appui.

Sa sagesse autant que sa bonté lui faisaient penser que tous ceux qui collaborent à la grande œuvre du livre, auteurs qui le conçoivent, éditeurs qui le publient, libraires qui le diffusent, doivent demeurer unis dans un sentiment d'amicale collaboration.

Lui-même se plaisait à vivre parmi les libraires qu'il aimait.

Le plus bel hommage que nous puissions rendre à M. Vallette, c'est — je crois — de garder précieusement les enseignements de sa sagesse. C'est, dans les temps difficiles que nous traversons tous, de faire sur sa tombe le serment de demeurer unis pour assurer la prépondérance de notre Livre et le triomphe de notre Culture.

§

Alfred Vallette collaborateur du « Mercure de France ». — D'autres que nous ont étudié, dans ce numéro, Alfred Val-

lette romancier et homme de lettres. Ils ont montré ce caractère exceptionnel qui, le plus simplement du monde, sacrifia au *Mercure de France* ses goûts et son avenir d'écrivain. Il nous est réservé, ici, de voir l'homme de lettres collaborant, en cette qualité, à la revue qu'il dirigea et dont on put dire avec raison qu'elle représente « son génie patient ».

Dans les premières années, *Le Mercure*, n'étant pas une importante revue et une grosse maison d'éditions, n'absorbait pas encore tout le temps de Vallette. En dehors de sa correspondance que, toujours, il fit lui-même, de sa belle écriture posée, presque droite, il avait le temps de lire, de sortir, d'écrire. Sa curiosité était toujours en éveil : une pièce nouvelle, une tentative artistique ou littéraire, plus tard même un perfectionnement à un moteur ou à une linotype l'intéressaient également; dominant le tout une grande fidélité à ses amis, qui se traduisait autrement qu'en paroles et en gestes vains.

Ces curiosités multiples, on en trouve la trace dans tous ses articles. S'il écrit, ce n'est pas pour le plaisir d'écrire, mais parce qu'il a quelque chose à dire. Les articles sont courts, condensés, la critique littéraire domine, ramassée. Par goût, par tempérament, il évite toute exagération, aussi bien dans la louange que dans le blâme.

Naturellement, durant ces premières années, le *Mercure*, en sa qualité de « revue de jeunes », voit s'empiler sur le bureau de son directeur tous les « comptes d'auteur » que lui adressent les débutants: l'ingrate besogne, je n'oserai dire de les analyser, ne le rebute pas.

C'est un peu la partie faible de ces notes bibliographiques, une fosse commune, oubliée de tous.

Par contre, la partie théâtre est, tout de suite, des plus intéressantes. Alfred Vallette est un habitué fidèle des spectacles d'avant-garde. Théâtre Libre, Théâtre d'Art, sans parler de plus éphémères vite disparus, il n'est guère de pièce marquante dont il n'ait rendu compte. Le simple énoncé de ses articles permet de suivre le mouvement dramatique de 1890 à 1895. C'était la belle époque et quel régal quand une pièce d'Ibsen, de John Ford ou de Maurice Beaubourg était accompagnée d'une conférence de Laurent Tailhade, de Marcel Schwob ou de Léopold Lacour!

Mais, le *Mercure* grandissant devient plus exigeant pour son directeur. Bien que levé à cinq heures du matin, Alfred Vallette n'a plus le temps matériel de collaborer à cette revue qu'il dirige si bien; puis, à partir du numéro d'avril 1896, chacun, dans la

« Revue du mois », possède sa rubrique, sur laquelle le directeur ne saurait empiéter. Son activité se traduit maintenant dans les échos, émus quand il s'agit de saluer la dépouille d'un maître ou d'un ami : Huysmans, Alfred Jarry, Jean Moréas; très sages en matière de libraire et de vexations administratives, touchant à l'humour, quand, ouvrant ses fichiers, le directeur du *Mercure de France* y relève les déformations que les libraires de province infligent, dans leurs commandes, aux titres des volumes qui leur sont demandés.

La bibliographie que nous avons établie ci-dessous porte seulement sur les articles qu'il a signés de son nom ou de ses initiales.

ETUDES, ARTICLES, VARIÉTÉS, AVERTISSEMENTS.

Mercure de France, janvier 1890, tome I, pp. 1-4.
L'Evolution égoïste, février 1890, tome I, pp. 48-55.
Intuitivisme et réalisme, avril 1890, tome I, pp. 97-104.
In perpetuum (roman), juin 1890, tome I, pp. 196-200.
Sur « Le Possédé » (Camille Lemonnier), août 1890, tome I, pp. 296-299.
Byzance (Jean Lombard), septembre 1890, tome I, pp. 305-309.
Maurice Maeterlinck et Charles van Lerberghe, octobre 1890, tome I, pp. 377-379.
A propos de « Sourires pincés » (Jules Renard), décembre 1890, tome I, pp. 428-431.
Braconnage, février 1892, tome II, pp. 85-92.
Vieux (G.-Albert Aurier), avril 1891, tome II, pp. 233-235.
Malveillance, mai 1891, tome II, pp. 261-268.
« Au pays du mufle » (Laurent Tailhade), juin 1891, tome II, pp. 357-361.
« Enquête sur l'évolution littéraire » (Jules Huret), octobre 1891, tome III, pp. 236-239.
« Un Hollandais à Paris en 1891 » (W. G. C. Byvanck), [préambule], avril 1892, tome IV, p. 289.
Sur « Un Hollandais à Paris en 1891 », juin 1892, tome V, pp. 162-166.
« Les grands enterrements » (Francis Chevassu), septembre 1892, tome VI, pp. 75-78.
Choses fugaces. Après l'interview. (Le baron Alphonse de Rothschild), novembre 1892, tome VI, pp. 236-237.
Notes sur l'amour, janvier 1893, tome VII, pp. 1-9.
Notes d'esthétique littéraire. Le Symbole, mars 1893, tome VII, pp. 229-236.
Notes d'esthétique littéraire. Jules Renard, juin 1893, tome VIII, pp. 154-161.
« Pelléas et Mélisande » et la critique officielle, juillet 1893, tome VIII, pp. 237-241.
Les Conférences de Charles Morice, juillet 1893, tome VIII, pp. 263-267.
Les Conférences de Laurent Tailhade, juillet 1893, tome VIII, pp. 267-271.
Le geste ignoble (les attaques contre Laurent Tailhade, grièvement blessé par l'éclatement d'une bombe), mai 1894, tome XI, p. 8.
Question de librairie, septembre 1894, tome XII, pp. 80-84.
Une enquête franco-allemande [préambule], avril 1895, tome XIV, pp. 1-2.
Albert Samain, septembre 1900, tome XXXV, p. 573.
Le « Mercure de France » bi-mensuel, 1er janvier 1905, tome LIII, pp. 5-8.

Le monument de Paul Verlaine, 16 juin 1910, tome LXXXV, pp. 657-662.
A nos lecteurs, 1er avril 1915, tome CX, pp. 657-658. (Le *Mercure de France* reprenait sa publication, qu'il avait interrompue après le numéro du 1er août 1914, à la suite de la déclaration de guerre. Mensuel d'avril à décembre 1915, il redevint bimensuel avec le numéro 421, 1er janvier 1916).
Le « Mercure de France » au temps d' « Aphrodite », 15 décembre 1928, tome CCVIII, pp. 706-708.
Mort de Louis Dumur, 15 avril 1933, tome CCXLIII, pp. 257-259.
XXe anniversaire de la mort de Remy de Gourmont, 1er octobre 1935, tome CCLXIII, p. 5. (Alfred Vallette était mort le 28 septembre 1935, vingt ans et un jour après Remy de Gourmont.)

Critique littéraire

Les trois cœurs (Edouard Rod), mars 1890, tome I, p. 93.
La confession d'un fou (Léo Trézenik), mars 1890, tome I, p. 94.
Cinq nouvelles (J.-P. Contamine de Latour), mars 1890, tome I, pp. 94-95.
L'absente (Adrien Remacle), avril 1890), tome I, p. 139.
La jeunesse contemporaine (Lorenzo Vero), avril 1890, tome I, p. 140.
Le meilleur devenir. — Le geste ingénu (René Ghil), avril 1890, tome I, p. 141.
Pierres d'iris (Albert Lantoine), avril 1890, tome I, p. 142.
Les romanciers d'aujourd'hui (Charles Le Goffic), mai 1890, tome I, pp. 173-174.
La Néva (Louis Dumur), juin 1890, tome I, p. 222.
En Amour (Jean Ajalbert), juin 1890, tome I, p. 222.
Les évolutions de la critique française (Ernest Tissot), juin, juillet 1890, tome I, pp. 223; 251-252.
Amants (Paul Margueritte), juillet 1890, tome I, pp. 250-251.
Les chapons (Lucien Descaves et Georges Darien), juillet 1890, tome I, p. 254.
Histoire d'amour (Paul Déroulède), septembre 1890, tome I, p. 334.
Miette (Henry Maubel), octobre 1890, tome I, p. 381.
Les symphonies (Louis de Lutèce), octobre 1890, tome I, p. 382.
Le problème, nouvelles hypothèses sur la destinée des êtres (Dr Antoine Cros), octobre 1890, tome I, pp. 382-383.
Les chants de Maldoror (comte de Lautréamont [Isidore Ducasse]), janvier 1891, tome II, p. 55.
La preuve égoïste (René Ghil), janvier 1891, tome II, p. 60.
Fantaisie mnémonique sur le salon de 1890 (Paul Masson), janvier 1891, tome II, p. 61.
Toiles ébauchées (Hugues Lapaire), janvier 1891, tome II, p. 61.
Les vieux (Ernest Bosier), février 1891, tome II, p. 124.
Le poème de la chair (Abel Pelletier), février 1891, tome II, p. 125.
Les psychoses (Arsène Reynaud), février 1891, tome II, p. 125.
Les quatre faces (Bernard Lazare), mars 1891, tome II, pp. 186-187.
L'instituteur (Théodore Chèze), mai 1891, tome II, pp. 309-310.
Les adolescents (Daniel de Venancourt), mai 1891, tome II, p. 312.
Les asphodèles (Martin Paoli), mai 1891, tome II, p. 314.
(Note suivant une lettre d'Albert Giraud), juin 1891, tome II, p. 366.
Daniel Valgraive (J.-H. Rosny), juin 1891, tome II, pp. 368-369.
Elévations poétiques (Paul Gabillard), août 1891, tome III, p. 123.
Désarmement? Parfaitement (Henry Fèvre), août 1891, tome III, p. 124.
L'exorcisée (Paul Hervieu), septembre 1891, tome III, pp. 180-181.
Mes dernières nées (Eugène Chatelain), septembre 1891, tome III, pp. 186-187.
Il ne faut pas mourir (Jules Bois), novembre 1891, tome III, p. 308.
Henry Pivert (Fernand Clerget), décembre 1891, tome III, p. 361.

Loth et ses filles (Paul Lacomblez), décembre 1891, tome III, p. 362.
Les trains-éperons. Projet d'un dispositif aussi commode qu'infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer par collision ou tamponnement (Paul Masson), janvier 1892, tome IV, p. 91.
Les Livres [préambule], maï 1892, tome V, pp. 72-73.
Rose et Ninette, mœurs du jour (Alphonse Daudet), mai 1892, tome V, pp. 73-75.
Heures de mélancolie (Jules Grisez-Droz), juin 1892, tome V, p. 180.
Chattes et chats (Raoul Quinel), juillet 1892, tome V, pp. 269-270.
La vie sans lutte (Jean Jullien), juillet 1892, tome V, pp. 273-274.
La fin des bourgeois (Camille Lemonnier), août 1892, tome V, pp. 354-355.
Versiculets, par Alfred Poussin. Préface de Jean Richepin, notice d'Alfred Vallette, avec deux portraits de l'auteur (dans les 50 exemplaires de luxe, un seul dans les exemplaires ordinaires), par Evert van Muyden. (Genève, imprimerie centrale genevoise; Paris, Léon Vanier.) Août 1892. tome V, p. 365.
Rimes de mai (Henri Corbel), septembre 1892, tome VI, pp. 82-83.
Tiradentes, esquisse biographique (Montenegro Cordeiro), septembre 1892, tome VI, p. 87.
Poésies (Mme Guzman), octobre 1892, tome VI, p. 176.
Les vibrations (Amédée Armoric), octobre 1892, tome VI, pp. 177-178.
Sur le retour (Paul Margueritte), novembre 1892, tome VI, pp. 272-273.
Les miens. I, *Villiers de l'Isle-Adam* (Stéphane Mallarmé), décembre 1892, tome VI, p. 371.
L'altière confession (William Vogt), avril 1893, tome VII, p. 379.
Une passade (Willy), avril 1895, tome XIV, pp. 112-113.
Au-dessus de la mêlée (Romain Rolland), [Ouvrages sur la guerre], 16 janvier 1916, tome CXIII, pp. 533-534.

Journaux et revues

Alfred Vallette qui, en octobre 1892, fut chargé de la rubrique « Les jeunes revues littéraires » que venait de créer le supplément littéraire de *l'Echo de Paris*, où ses deux premiers articles parurent les 16 et 23 octobre 1892, participa à la rédaction de la rubrique « Journaux et Revues » au *Mercure de France*, jusqu'en juin 1895.
(*Rouen-artiste* et un écho du *Figaro*), février 1892, tome IV, pp. 184-185.
(A propos de deux lettres de M. Jan Ten Brinck), mai 1892, tome IV, pp. 80-82.
(A propos d'une autobiographie de Walt Whitman), mai 1892, tome IV, pp. 85-86.
L'Art et l'idée, mai 1892, tome IV, p. 87, etc.

Cf. juin 1892, pp. 182-183, 184-185; juillet 1892, p. 279; août 1892, pp. 366-369, 369-370, 371-372; septembre 1892, p. 89 (le sans-gêne de M. Ginisty); octobre 1892, pp. 179-180 (Brunetière contre Baudelaire); janvier 1893, pp. 87-88, 90-91; février 1893, p. 186; mars 1893, p. 283; août 1893, pp. 371-372 (Suzanne Gay); octobre 1893, p. 186; février 1895, p. 253; juin 1895, pp. 370-371 (*Le coq rouge*).

Critique dramatique

Théâtre libre: *Le pain d'autrui* (Tourgueneff); *En détresse* (Henry Fèvre), février 1890, tome I, p. 63.
Théâtre mixte: *Caïn* (Ch. Grandmougin); *Kallisto* (J. Gaylda); *La petite bête* (Paul Fort); *François Villon* (Louis Germain), novembre 1890, tome I, pp. 414-415.
Théâtre libre : *L'honneur* (Henry Fèvre), décembre 1890, tome I, pp. 446-447.
Théâtre libre : *La fille Elisa* (Jean Ajalbert); *Conte de Noël* (Auguste Linert), février 1891, tome II, pp. 121-122.
Les « Cenci » (Shelley), au Théâtre d'art, mars 1891, tome II, pp. 181-182.
Théâtre libre : *La Meule* (Georges Lecomte), avril 1891, tome II pp. 240-241.

Théâtre d'art,: *Les veilleuses* (Paul Gabillard); *La fille aux mains coupées* (Pierre Quillard); *Madame la Mort* (Rachilde); *Le guignon* (Stéphane Mallarmé); *Prostituée* (F. de Chirac) mai 1891, tome II, pp. 300-305.

Théâtre d'application : *Antonia* (Edouard Dujardin), juin 1891, tome II, p. 363.

Théâtre de l'avenir dramatique : *Un mâle* (Camille Lemonnier, Anatole Bahier et Jean Dubois), juillet 1891, tome III, pp. 49-51.

Théâtre libre : *Les fourches caudines* (Maurice Le Corbeiller); *Leurs filles* (Pierre Wolff); *Lidoire* (Georges Courteline), juillet 1891, tome III, pp. 53-55.

Théâtre libre : *Simone* (Louis de Gramont); *Les maris de leurs filles* (Pierre Wolff), juin 1892, tome V, pp. 170-172.

Théâtre libre : *La fin du vieux temps* (Paul Anthelm), juillet 1892, tome V, pp. 263-264.

Théâtre moderne : *Le chevalier du passé* (Edouard Dujardin), août 1892, tome V, pp. 349-352.

Théâtre libre : *Mélie* (Georges Docquois); *Les fenêtres* (Jules Perrin et Claude Couturier); *Péché d'amour* (Michel Carré et Georges Loiseau), août 1892, tome V, pp. 352-354.

Théâtre éclectique : *Cœurs humains* (collaboration de trois anonymes); *Noce bourgeoise* (Léon Riotor, Ernest Raynaud, février 1893, tome VII, p. 77.

Petit théâtre des marionnettes : *Noël ou le Mystère de la Nativité* (Maurice Bouchor), janvier 1893, tome VII, p. 77.

Cercle des Escholiers: *La dame de la mer* (Enrik [*sic*] Ibsen), janvier 1893, tome VII, pp. 77-78.

Théâtre libre : *Valet de cœur* (Maurice Vaucaire); *Boubouroche* (Georges Courteline), juin 1893, tome VIII, pp. 182-184.

L'Œuvre : *Rosmersholm* (Henrik Ibsen) novembre 1893, tome IX, pp. 275-278.

L'Œuvre : *Un ennemi du peuple* (Henrik Ibsen), conférence de Laurent Tailhade, décembre 1893, tome IX, pp. 358-360.

(Note relative à l'arrestation d'Alexandre Cohen, traducteur d'*Ames solitaires* de Gerhart Hauptman), janvier 1894, tome X, p. 83.

Théâtre libre : *L'inquiétude* (Jules Perrin et Claude Couturier); *Amants éternels* (André Corneau et H. Gerbault, musique de Messager), février 1894, tome X, pp. 177-178.

Théâtre libre : *Une journée parlementaire* (Maurice Barrès), avril 1894, tome X, pp. 356-357.

Théâtre de l'Œuvre: *Annabella* (John Ford). Conférence de M. Marcel Schwob, décembre 1894, tome XII, pp. 373-375.

Théâtre de l'Œuvre : *La vie muette* (Maurice Beaubourg). Conférence de M. Léopold Lacour, janvier 1895, tome XII, pp. 102-103.

Théâtre libre : *Elen* (Villiers de l'Isle-Adam), mars 1895, tome XIII, pp. 355-356.

Théâtre libre : *L'argent* (Emile Fabre), juin 1895, tome XIV, pp. 353-354.

Théâtre de l'Œuvre : *Brand* (Henrik Ibsen), août 1895, tome XV, p. 235.

Théâtre de l'Œuvre : *Venise sauvée* (Otway), décembre 1895, tome XVI, p. 408.

Questions fiscales

La Chambre de Commerce de Paris et la taxe de 0 *fr.* 20 *par* 100 *francs sur les paiements. — Une fausse interprétation de l'Administration. — L'Administration contre l'Administration,* 16 septembre 1918, tome CXXIX, pp. 324-327.

Questions économiques

La semaine de 48 heures, 16 juin 1919, tome CXXXIII, pp. 705-706.

Le livre cher et les éditeurs, 16 juillet 1919, tome CXXXIV, pp. 311-315.

ECHOS

La révocation de Remy de Gourmont, juin 1891, tome II, p. 375.
Germain Nouveau, juillet 1891, tome II, pp. 63-64.
Jean Lombard, août 1891, tome III, p. 127.
Le différend Julien Leclercq-Willy, septembre 1892, tome VI, pp. 95-96.
Envoi de témoins à M. Alcanter de Brahm, mars 1893, tome VII, p. 285.
Réponse à René Ghil, décembre 1893, tome IX, p. 374.
Au sujet de certaines rectifications, avril 1897, tome XXII, p. 189.
Mort de Joris-Karl Huysmans, 15 mai 1907, tome LXVII, pp. 378-379.
Mort d'Alfred Jarry, 16 novembre 1907, tome LXX, pp. 373-375.
Mort de Jean Moréas, 16 avril 1910, tome LXXXIV, pp. 761-762.
La « Journée Paul Verlaine », 1er juin 1911, tome XCI, pp. 663-666.
A propos de la responsabilité des auteurs et de la direction, 1er octobre 1915, tome CXII, p. 389.
Le prix des livres et la baisse du papier, 15 janvier 1921, tome CXLV, pp. 567-568.
Le livre français et la douane, 1er février 1921, tome CXLV, pp. 853-854.
Les obsèques de Laurent Tailhade (au cimetière Montparnasse, l'inhumation provisoire avait été faite, le 4 novembre 1919, à Combs-la-Ville), 1er mars 1921, tome CXLVI, pp. 565-566.
Mort d'Henri Albert, 15 août 1921, tome CL, pp. 272-274.
La plus grande parcimonie, en matière d'administration, 15 décembre 1921, tome CLII, pp. 801-802.
A propos du « Prix Jean Moréas », 1er et 15 avril 1922, tome CLV, pp. 277-280, 558-559.
Le grand Prix Balzac et les éditeurs, 1er avril 1922, tome CLV, pp. 280-281.
La mort de Claude Terrasse, 15 juillet 1923, tome CLXV, pp. 564-565.
Nouvelles mœurs postales, 15 août 1923, tome CLXVI, pp. 278-279.
Mort de Paul Escoube, 15 mars 1928, CCII, pp. 759-760.
Réponse à une réclamation, 1er juin 1929, CCXII, p. 507.
Le prix des livres en France, 1er décembre 1929, tome CCXVI, pp. 502-504.
(Observation à la suite d'un lettre de M. Fernand Demeure à ce sujet), 1er janvier 1930, tome CCXVII, p. 248.
Quelques dégrèvements, 1er mai 1930, tome CCXIX, p. 765.
La déformation des titres dans les commandes de librairie, 1er mai 1932, tome CCXXXV, pp. 763-765.

PIERRE DUFAY.

§

Le portrait d'Alfred Vallette, par Jules Renard. — Portrait à la plume, s'entend. Il fut exposé parmi les *Portraits du Prochain Siècle*, publié en 1894 par l'éditeur Edmond Girard.

LE POT DE FER

Boutonné jusqu'au col, mince comme un vase d'écume, il ne se lasse pas de taper sur le ventre.

Quand il raidit ses jambes courtes, les deux anses dans les poches, têtu, tondu, coiffé d'un couvercle aux bords plats et haut de forme, nul vent ne l'ébranle, mais il tourne de lui-même avec la lumière.

Il parle et dit couramment d'une voix fêlée :

« N'est-ce pas ?... point de vue... tout comprendre... caractère des choses... objet en soi... analyse et synthèses. »

A son foyer brûlent : des bois durs, des principes secs, des règles de vie inflexibles.

Une joue grosse, l'autre ronde, les cheveux cendre et suie, poli par la flamme et le frottement, il cuit d'ordinaire à petit feu. On y ferait la soupe au lait.

Mais, parfois, il se fâche à blanc, au seul nom de quelque *pot de terre* trop commun. Geste cassant, moustache pointée, rœillots malins, il bout,

et bientôt son couvercle remue, se soulève et monte, ailé comme le pétase du *Mercure de France.*

Alfred Vallette n'esquissa, dans ce même recueil, que le portrait d'Albert Samain. Mais il ne fut pas en reste avec l'auteur des Sourires pincés, il lui rendit sa politesse en donnant à la galerie des *Hommes d'Aujourd'hui*, de Vanier (8e volume, n° 416), une étude critique — et sympathique — sur sa vie et son œuvre.

§

Alfred Vallette et les jeunes revues.

Il faudrait être aveugle ou injuste pour ne pas reconnaître qu'un mouvement vers de nouvelles formes, vers de nouvelles idées agite la nouvelle génération littéraire, lisait-on dans *l'Echo de Paris littéraire illustré* du 4 septembre 1892. Quelle que soit l'opinion qu'on ait de ce mouvement et de son avenir, il faut le constater.

Or, il se manifeste surtout dans les jeunes revues, dans les jeunes journaux qui se publient en France et en Belgique.

Mais tout le monde n'a pas le loisir ou l'occasion de feuilleter ces recueils que leur caractère spécial et la notoriété encore restreinte de leurs collaborateurs n'imposent pas au snobisme contemporain.

L'Echo de Paris illustré juge donc opportun de consacrer chaque semaine quelques colonnes à l'analyse des théories et à la citation, par fragments, des plus importants travaux que l'on trouve dans ces publications.

Nous commencerons, dès le prochain numéro, notre revue des « Jeunes Revues littéraires et artistiques ».

Ce ne fut que le 16 octobre 1892 que cette rubrique fut inaugurée. Par l'entremise de Marcel Schwob, Catulle Mendès, qui dirigeait *l'Echo de Paris littéraire illustré,* l'avait confiée à Alfred Vallette.

« Jeunes revues »; je désirerais que cette qualification exacte ne fût point confondue avec cette autre: « Revue de jeunes », écrivait Vallette. Sans doute, les rédacteurs des publications dont il sera ici parlé ne sont pas encore, pour la plupart, des hommes mûrs; ils n'ont toutefois plus l'âge que le public, se référant à l'histoire littéraire du siècle, assigne aux « jeunes ». Ce mot, à coup sûr, lui évoque les glorieux adolescents de ces années bienheureuses où il se pouvait qu'une plaquette de beaux vers, un joli conte, une spirituelle chronique, conquît la notoriété à son auteur alors qu'il était un tout jeune homme. Mais notre époque affairée est moins bénévole au poète, et de multiples causes le maintiennent longtemps, son talent fût-il avéré dans le monde des lettres, éloigné du grand public. Non pas, d'ailleurs, que la précocité lui manque; tels de nos auteurs nouveaux les plus ignorés à la Bourse n'avaient pas vingt ans quand ils éditèrent leurs premiers livres. Mais il s'est tout à coup, sans transition apréciable (ses maîtres étant surtout les réprouvés des générations précédentes), révélé d'humeur trop révolutionnaire pour que la presse à gros tirage lui fût d'emblée ouverte. Entre elle et lui, de plus, se dressent d'autres barrières: je veux dire son goût de l'abstraction et son ferme propos de négliger, comme encombrant et nuisible à la beauté de l'œuvre, ce qui intéresse d'ordinaire des lecteurs. D'où ceci: le « jeune » de jadis avait de dix-sept à vingt-deux ans; celui de ces dernières années a vingt-cinq à trente.

....

...La littérature jeune est... plutôt abstraite, notamment dans l'expression; mais ses orientations sont nombreuses, et elle va, employant l'analyse, la synthèse ou le symbole, du réalisme scientifique à l'idéalisme. — où il lui arrive parfois la mésaventure de se perdre... J'ajoute qu'elle incline au cosmopolitisme. Au total, elle est anarchiste (littérairement,

s'entend) partant individuelle, ce qui ne signifie point qu'elle compte beaucoup de fortes individualités; et aujourd'hui, comme hier et toujours, l'homme de génie qui découvrirait une route y entraînerait les trois quarts des esprits.

En attendant ce messie...

En attendant ce messie, du 16 octobre 1892 au 6 août 1893, Alfred Vallette, directeur d'une jeune revue, le *Mercure de France*, s'efforça, par de copieuses citations et des commentaires critiques, d'intéresser le grand public à la *Revue de l'Evolution*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, aux *Essais d'art libre*, à la *Revue indépendante*, à la *Revue blanche*, à l'*Ermitage*, à la *Plume*, à l'*Idée libre*, à l'*Etoile*, au *Saint Graal*, à la *Chimère*, etc., ainsi qu'aux revues de Belgique : l'*Art moderne*, la *Jeune Belgique*, *La Wallonie*, la *Société nouvelle*, *Floréal*, le *Mouvement littéraire*, etc.

Il fit preuve de bienveillance et de compréhension à l'égard des diverses théories, tant littéraires que sociales. Il ne se faisait guère d'illusions sur l'avenir, qu'il envisageait avec sérénité.

Pendant que les vieilles sociétés vont lentement et d'une marche sûre à une organisation sociale quelconque, les moralistes nouveaux ne voient que l'individualisme, écrivait-il; il serait facile d'établir que cette antinomie est la logique même, et que si le droit des sociétés est de s'arranger pour le plus grand bien-être possible, le devoir de l'intelligence est de se ménager, même en pleine démocratie, une retraite où se garer des promiscuités grossières et des contacts amoindrissants...

...Une organisation communiste étoufferait inévitablement l'art jusqu'au jour, accident certain, d'une contre-révolution aristocratique. Et cela me paraît aussi évident que ceci: quand le peuple ne sera plus obligé qu'à trois heures de travail par journée, ce n'est pas, comme argumentent les socialistes, à lire et à s'instruire qu'il emploiera sa liberté; encore heureux s'il s'en tient à la pêche à la ligne ou au jeu de boules, car s' « il n'est pas bon que l'homme soit seul », il est mauvais que — n'étant point riche — il n'ait rien à faire sinon à se réunir avec ses semblables pour des loisirs faciles à conjecturer.

Pour lui, bien que personnellement il y eût renoncé, il avait foi dans l'art.

Il n'y a pas de conception esthétique d'une époque, disait-il, ou plutôt l'art *trouve toujours* sa place en dehors de la conception esthétique d'une époque parce qu'il est *toujours* des artistes d'une individualité irréductible. C'est ainsi que le naturalisme fut la conception esthétique de l'époque positiviste sans empêcher d'être Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, etc., etc. La philosophie de leur temps ne leur impose point, à ceux-là l'idéal d'art qui lui correspond; la société dans laquelle ils vivent les comprend mal, à la vérité, ou ne les comprend pas du tout, mais il y a des chances pour que leur œuvre perdure tandis que sera oubliée l'œuvre de ceux qui eurent la conception esthétique de leur époque, si elle est sans beauté; et ce sont précisément eux alors qui représenteront dans les âges l'art de leur plate époque. En somme, il n'y a en art que des individualités, et, s'il est vrai que la plus robuste individualité, n'est jamais complètement dégagée de son temps, il n'est pas douteux non plus que certains artistes — les seuls qui comptent — ne subissent jamais l'influence de leur temps au point de perdre leur individualité. Supposons donc le siècle le plus ignoblement plat et terre à terre, en toute chose: l'art vivra quand même.

C'est avec cette ferme conviction qu'Alfred Vallette dirigea le *Mercure de France,* où se révélèrent et triomphèrent tant d'individualités. — AURIANT.

§

Rachilde romancière jugée par Alfred Vallette. — Il s'agit d'un des premiers romans de Madame Rachilde. Elle venait de publier *La Marquise de Sade.* Alfred Vallette fit, dans le *Scapin* du 5 décembre 1886, une critique très serrée de son roman.

La caractéristique de la « manière » de Mlle Rachilde, c'est, écrivait-il, de mélanger, très agréablement d'ailleurs et avec beaucoup d'art, le vu, l'observé, la vie réelle en un mot, avec le romanesque. Ceci, peut-être, n'est pas un défaut dans des œuvres comme *Monsieur Vénus,* comme *A Mort,* mais c'est regrettable dans une ÉTUDE de l'importance de la *Marquise de Sade.* Pour toute la première partie de son livre, l'auteur n'a eu d'autre modèle que la vie, et — inconsciemment sans doute, car ainsi que presque toutes les femmes écrivains, ainsi que George Sand qui a fait des chefs-d'œuvre, Mlle Rachilde travaille d'instinct — a strictement suivi, à part quelques échappées dans le romanesque, la méthode scientifique naturaliste... Cette théorie est en opposition directe avec celle qu'on peut induire des livres précédents de Mlle Rachilde, avec celle d'Octave Feuillet et autres *fantaisistes,* et qu'on peut résumer ainsi: étant donné un être [avec tel caractère, tel degré de sensibilité, tels penchants], quels milieux faut-il inventer pour conduire *vraisemblablement* cet être à travers une action *arrêtée d'avance,* à telle fin *déterminée?...* L'auteur, qui n'a besoin que d'imagination, conduit *arbitrairementt* ses personnages (toujours faux, puisqu'ils sont tout d'une pièce) à travers des milieux *arbitrairement* créés en vue d'une action préalablement fixée. On a fait ainsi des contes charmants, mais qui ne sont que des contes, rien de plus...

...Le but suprême de l'art, c'est d'atteindre à la *vie,* et trop souvent Mlle Rachilde néglige la vie pour atteindre au *joli...* Telle scène d'amour aussi gagnerait à être plus vraie et pas si jolie. Les hommes, même les plus sensibles, ne pleurnichent pas tant que cela, ne serait-ce que par amour-propre.

Je pense beaucoup de bien de ce livre dont je viens de dire tant de mal. C'est le meilleur roman que je connaisse de Mlle Rachilde. D'aucuns, sans même l'ouvrir, le condamneront sur son titre, et ils auront tort; d'aucuns le liront jusqu'au bout, qui seront dépités de n'y avoir point trouvé ce qu'ils y cherchaient — et c'est grand tant mieux.

§

Un portrait d'Albert Samain, par Alfred Vallette. — Il figure dans la galerie des *Portraits du prochain Siècle:*

Albert SAMAIN

Un modeste et un fort, doué de la qualité la plus rare qui soit: l'intelligence. Un fort, parce que pouvant acquérir de bonne heure, en publiant plusieurs milliers de très beaux vers qu'il cache, la réputation d'un bon poète, il a eu le courage de les rejeter de son œuvre et d'attendre qu'il se fût dégagé des influences directes. Ses intimes amis — peu nombreux: Samain est presque un solitaire — savent de lui des poèmes qui ont la rigide perfection de ceux de M. Leconte de Lisle, et ils en savent qui ont la beauté plastique de ceux de M. José-Maria de Heredia. Il a souvent égalé ces deux maîtres en des œuvres, je le redis, qui ne seront point dans ses livres, où il veut que la moins personnelle de ses poésies reflète encore un peu de son âme. Ame extraordinairement vivante, exquise, voyageuse qui s'envole, frêle et rapide, vers les soli-

tudes de l'éther, et, parvenue aux confins dont elle a l'éternelle nostalgie, défaillante à mourir devant l'atmosphère si rare, se grise et se pâme à ouïr des chants et des musiques que nul n'entendit. Puis revenue de ces voyages au seuil du ciel, elle se repose en des pays qu'eût aimés Watteau et s'amuse aux mièvreries délicieuses de fêtes galantes, ou encore elle parcourt le monde révolu et s'enthousiasme aux grandes passions terrestres. Et si Albert Samain est un penseur, ami des philosophies et anxieux du Mystère insoluble, on le *sent* dans son *Jardin de l'Infante*, mais on le sent seulement, car il est bien trop artiste pour y jamais voir matière à perpétuer l'affreux « poème philosophique ».

§

Alfred Vallette automobiliste. — Alfred Vallette était lettré délicat, directeur d'élite, grand connaisseur des hommes et des esprits, mais toutes ces qualités rares, il n'est aucun de ses amis et de ses familiers qui n'en puisse faire l'éloge. Le souvenir ému que me laisse sa disparition me ramène — et c'est peut-être le propre des souvenirs vécus — vers des aspects plus modestes de son caractère et de ses dons intellectuels. J'évoque d'abord le passionné d'automobile que j'accompagnais dans de longues randonnées où le charme de ses causeries s'alliait si heureusement à l'imprévu des paysages.

Assez habile au volant, je dois confesser que sans Alfred Vallette, j'eusse peut-être toujours ignoré les secrets mécaniques de l'auto. On ne saurait croire avec quelle aisance cet écrivain se jouait des difficultés, en vérité assez grandes, de la technique automobile. Moteur, dynamo, embrayage, vitesse, maniement savant de la commande et du frein, autant de sujets où Alfred Vallette pouvait rivaliser avec un mécanicien professionnel, mais avec, n'en doutons pas, un art autrement personnel de les traiter et de les éclairer.

Un jour, durant un déjeuner dans la forêt de Fontainebleau, un automobiliste descend de sa voiture devant nous et lance au maître d'hôtel des ordres impérieux pour un service rapide. Je reconnais en ce touriste le commandant Fonck, que je présente à Vallette. Fonck lui fait part de son intention de gagner en vitesse Clermont-Ferrand. Aussitôt, discussion technique entre les deux sportifs, concernant accélération, vélocité, trajet, digne en vérité d'être sténographiée comme une leçon dialoguée de pratique automobile.

Mais l'écrivain et l'artiste, dans l'automobiliste même, se révélaient dans la façon de traduire ses impressions. C'est Alfred Vallette qui, pour désigner une route cahoteuse et irrégulière, inventa l'expression délicieuse de « route fripée ». Et c'est bien ce même Vallette qui se retrouvait dans l'amateur d'art transporté d'admiration devant les œuvres qui lui plaisaient sans que jamais abdiquât son sens critique.

Il me souvient surtout d'un commentaire inoubliable qu'il me fit, aux environs de Fontainebleau, devant une toile d'un maître polonais, Pierre Michalowski, que nous contemplions ensemble. Désignant un cheval blessé qui tend sa tête vers l'un de ses compagnon de charge, Vallette me disait : « Voyez quel cri de douleur dans cette simple attitude! La bête, sans langage, parle ici de la douleur plus éloquemment que ne ferait un homme ».

Tel était le Vallette des promenades, tel était le Vallette de son traditionnel bureau du *Mercure*, tel était, en un mot, le Vallette de tous les jours, esprit naturellement subtil et intuitif, prompt aux remarques profondes, jetées avec négligence. Curiosité intellectuelle qui égalait ses aptitudes : toute entrevue était pour lui occasion d'interroger avec précision et méthode. Que de renseignements eus-je le plaisir de lui donner, dans la mesure de mes moyens, tantôt sur les lettres polonaises classiques, particulièrement sur Adam Mickiewicz, qu'il goûtait noblement, ou, occasionnellement, sur Bergson, sur Plotin, sur Challemel-Lacour, sur tel ou tel philosophe que le hasard de nos libres conversations effleurait et qu'il voulait aussitôt approfondir.

Figure exceptionnelle d'un Paris disparu, que sa gaieté native ne laissait point de parer d'une mélancolie évocatrice, à la façon d'un couchant qui jette ses plus beaux feux près de disparaître. Il m'en eût voulu beaucoup de cette métaphore pompeuse, lui qui était la simplicité même et dont la modestie n'avait d'égale que la bienveillance. On souhaiterait parler du grand directeur et du grand éditeur, de l'animateur qui, plus qu'un autre peut-être, assura au symbolisme sa victoire littéraire. On ne peut d'abord, pour honorer sa mémoire, qu'évoquer l'homme dans son intimité familière, dans la douceur du souvenir quotidien. Et puisque j'évoquais précisément l'automobiliste comme la plus familière de ces images, rappellerai-je que trois jours avant sa mort, Alfred Vallette conduisait encore avec maîtrise et qu'ainsi son sport favori est associé par lui aux heures dernières de son existence? — ÉDOUARD KRAKOWSKI.

§

Une manifestation du souvenir. — A la suite du déjeuner dit du Grand Perdreau, qui réunit chaque mois un petit groupe d'éditeurs et d'écrivains, au nombre desquels était Alfred Vallette, Mme Rachilde a reçu la lettre suivante, dont tous les amis du disparu apprécieront le sentiment touchant. Cette lettre, écrite par M. Marcel Rouff, porte, avec sa signature, celles des autres membres présents à cette réunion.

29 octobre.

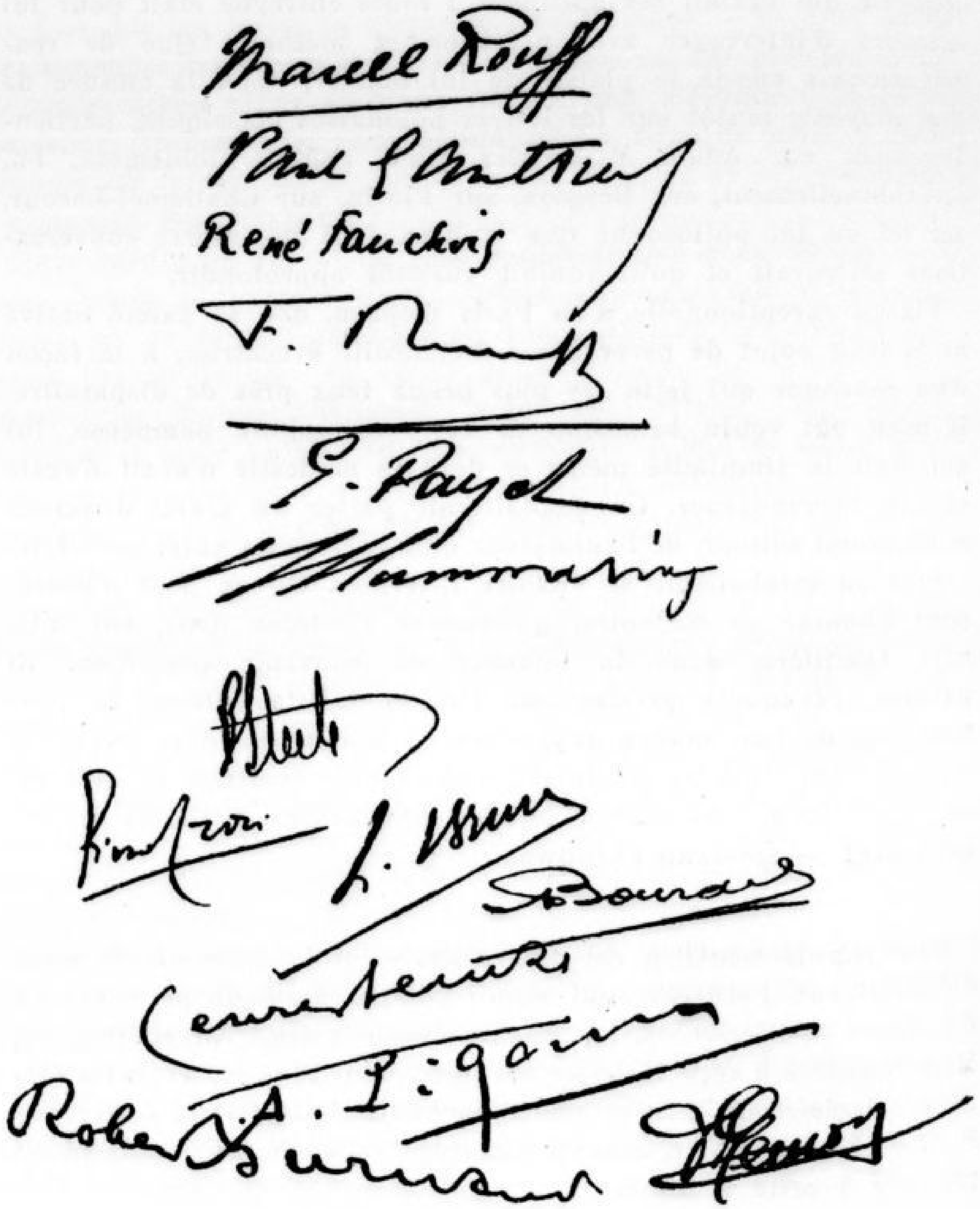
Chère Madame,

Gabion, président du Grand Perdreau, dont Alfred Vallette était un des quatre fondateurs, a voulu que ses amis de ce déjeuner lui rendent un hommage ému à leur première réunion depuis sa disparition. Obligé de partir brusquement à Vienne hier matin, il m'a chargé de veiller à la réalisation de ce qu'il avait conçu.

Nous avons donc fait mettre le couvert de notre cher ami, comme s'il allait venir parmi nous nous enchanter de son affection et de son délicieux esprit, et nous vous prions de bien vouloir accepter, chère madame, avec notre souvenir, les fleurs qui ornaient sa place à ce repas.

Veuillez trouver ici, chère madame, je vous prie, l'assurance de mes respectueux et cordiaux sentiments.

[Absents, mais associés à cette manifestation du souvenir: Astruc, Gabion, Curnonsky, Gaston Félix, Albin Michel, Bourdel, Teyssou, Mainguet, Sauty.]



§

L'épitaphe d'Alfred Vallette par lui-même. — Je l'ai là, sous les yeux : quatre lignes au crayon, suivies de sa signature et d'une date, qu'il écrivit devant Jacques Bernard et moi, un matin, sur un feuillet de papier jaune, alors que nous bavardions, comme il nous arrivait souvent, accoudés à son bureau, entre onze heures et midi.

Alfred Vallette m'avait suggéré, le mois précédent, pour la rubrique des échos du *Mercure de France,* un projet d'enquête qui l'amusait beaucoup. Il s'agissait de demander à quelques personnalités de composer elles-mêmes le texte de leur épitaphe.

Je venais de lui dire le peu de succès que j'avais rencontré auprès des intéressés, les uns préférant ne pas s'arrêter sur la pensée de leur disparition, les autres m'ayant traité de mauvais plaisant.

— Comme ils sont drôles ! déclara Vallette. Il leur est donc nécessaire de se croire éternels ! Moi qui avais déjà préparé la mienne !... Je vais tout de même vous la donner...

Et il écrivit le quatrain qu'il avait en tête :

Ci-gît qui fut un esprit sage:
Il ne fut donc pas écouté
Et ne laissa dans la Cité
Nulle trace de son passage.

Après l'avoir lu, j'allais mettre le papier dans mon portefeuille.

— Attendez, me dit-il. Je ne l'ai pas daté. Nous sommes aujourd'hui le... Mais c'est Mardi-Gras ! Soyons donc précis...

Et il compléta par cette ligne :

Paris, ce Mardi-Gras, 16 *février* 1926

le texte qu'il me rendit en riant de bon cœur.

Car il y avait beaucoup de gaieté, beaucoup de finesse ironique dans cet « esprit sage ». Extrêmement modeste, certes; mais nulle affectation de modestie, jamais. Il constatait qu'il y avait en lui de la sagesse, mais il se refusait à croire — malgré les résultats — à l'efficacité de sa leçon. Il disait : « esprit sage », comme il aurait dit: « J'ai été blond », ou: « J'ai les yeux bleus ». En somme, l'énoncé d'un fait qui le concernait et qu'il aurait aussi volontiers reconnu chez un autre. — LÉON DEFFOUX.

§

Publications du « Mercure de France ».

MOI, ELLE ET LUI, roman, par Henri de Régnier, de l'Académie française. Volume in-16 double-couronne, 15 francs. Il a été tiré: 11 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 11, à 120 francs; 33 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 12 à 44, à 80 francs; 133 ex. sur pur fil Lafuma, numérotés de 45 à 177, à 40 francs.

LES GÉNÉRATIONS NOUVELLES. ESSAI D'UNE ÉTHIQUE MODERNE, par Christian Cornélissen. *Des activités mentales. De la morale. Du devoir et de la responsabilité. De l'individu et de la communauté. De l'égoïsme et de l'altruisme. Du travail. Du droit à la vie. De l'autorité. Des organisations sociales et de l'Etat. De la liberté personnelle et de l'autonomie. De l'union et de l'organisation des opprimés. De l'amour sexuel. De la femme moderne. De la prostitution. De la religion. Du droit et de la justice. Des arts et des sciences. De l'éducation. De la patrie et de la société des nations. De l'avenir et du progrès. Des mauvais prophètes.* Volume in-8° carré, 24 francs.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.